Pierre Teilhard de Chardin
[1771-1955]
jésuite, paléontologue et philosophe français

(1973)

LES DIRECTIONS DE L'AVENIR

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
[Page web](#). Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Pierre Teilhard de Chardin

LES DIRECTIONS DE L'AVENIR.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1973, 236 pp. Collection : *Oeuvres de Pierre Teilhard de Chardin*, no 11.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 17 mai 2012 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, Québec.

Pierre Teilhard de Chardin

LES DIRECTIONS DE L'AVENIR

Paris : Les Éditions du Seuil, 1973, 236 pp. Collection : *Oeuvres de Pierre Teilhard de Chardin*, no 11.

Avertissement:

Les œuvres de cet auteur sont dans le domaine public au Canada, mais encore soumises aux droits d'auteur dans certains pays, notamment en Europe et aux États-Unis.

Les téléchargements sont faits sous votre responsabilité.

[4]

Oeuvres de Teilhard de Chardin

Aux Éditions du Seuil

I. LE PHÉNOMÈNE HUMAIN
II. L'APPARITION DE L'HOMME
III. LA VISION DU PASSÉ
IV. LE MILIEU DIVIN
V. L'AVENIR DE L'HOMME
VI. L'ÉNERGIE HUMAINE
VII. L'ACTIVATION DE L'ÉNERGIE
VIII. LA PLACE DE L'HOMME DANS LA NATURE
IX. SCIENCE ET CHRIST
X. COMMENT JE CROIS

HYMNE DE L'UNIVERS
ÊTRE PLUS
RÉFLEXION ET PRIÈRES DANS L'ESPACE-TEMPS
LA MESSE SUR LE MONDE
SUR LE BONHEUR / SUR L'AMOUR / LE PRÊTRE
MON UNIVERS
IMAGES ET PAROLES
JE M'EXPLIQUE. textes réunis et présentés par J.-P. Demoulin

AVEC TEILHARD DE CHARDIN : « VUES ARDENTES ». extraits
importants d'œuvres inédites, par J.-M. Mortier

CAHIERS :

1. CONSTRUIRE LA TERRE. - 2. RÉFLEXIONS SUR LE
BONHEUR. - 3. TEILHARD DE CHARDIN ET LA POLITI-
QUE AFRICAINE. - 4. LA PAROLE ATTENDUE. - 5. LE
CHRIST ÉVOLUTEUR. - 6. LE DIEU DE L'ÉVOLUTION. - 7.
SENS HUMAIN ET SENS DIVIN.

Aux Éditions Grasset

ÉCRITS DU TEMPS DE LA GUERRE (1916-1919)
LA GENÈSE D'UNE PENSÉE (L'ETTES DE 1911 À 1919)
L'ETTES DE VOYAGE (1923 À 1955)
ACCOMPLIR L'HOMME (L'ETTES DE 1926 À 1952)

Aux Éditions Albin Michel

LE GROUPE ZOOLOGIQUE HUMAIN

Aux Éditions Desclée De Brouwer

L'ETTES A LÉONTINE ZANTA (1923-1939)

Aux Éditions Aubier

L'ETTES D'ÉGYPTE (1905-1908)
L'ETTES D'HASTINGS ET DE PARIS (1908-1914).
L'ETTES A AUGUSTE VALENSIN

Aux Éditions Desclée et Cie

TOUJOURS EN AVANT

[7]

LES DIRECTIONS DE L'AVENIR

publié
 sous le Haut Patronage
 de Sa Majesté la Reine Marie-José
 et sous le patronage
 1. d'un Comité scientifique
 II. d'un Comité général

I. COMITÉ SCIENTIFIQUE

[Retour à la table des matières](#)

† ARAMBOURG (Camille),	Professeur honoraire de Paléontologie au Museum National d'Histoire Naturelle.
BARBOUR (Dr George B.),	Professeur de Géologie, Doyen honoraire de la Faculté des Arts et Sciences de l'Université de Cincinnati.
CHOUARD (Pierre),	Professeur à la Sorbonne (Physiologie végétale).
CORROY (Georges),	Doyen de la Faculté des Sciences de Marseille.
CRUSAFONT PAIRÓ (Dr M.),	Dr ès Sciences, Commandeur de l'Ordre d'Alphonse X le Savant, Chef de Section de la C.S.I.C., Directeur de la Section de Paléontologie du Musée de Sabadell.
FAGE (LOUIS),	Ancien Président de l'Académie des Sciences.
† GARROD (Dorothy A. E.),	Doctor of Science, Oxford University, Fellow of the British Academy.
GEORGE (André),	Directeur des Collections « Sciences d'aujourd'hui » et « Les Savants et le Monde ».

GRASSÉ (Pierre P.),	Membre de l'Académie des Sciences. Professeur à la Sorbonne.
HEIM (Roger),	Ancien Directeur du Museum d'Histoire Naturelle, Membre de l'Institut.
[8]	
HÜRZELER (Dr Johannes),	Conservateur de la Section ostéologique au Musée d'Histoire Naturelle, Bâle.
HUXLEY (Sir Julian),	D. Sc., F.R.S., Correspondant de l'Académie : des Sciences.
† JACOB (Charles),	Membre de l'Académie des Sciences.
KOENIGSWALD (G. H. R. von),	Professor of Palaeontology and Historical Geology at the State University of Utrecht, Holland.
† LAMARE (Pierre),	Professeur de Géologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux.
LEPRINCE-RINGUET (Louis),	Membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences, Professeur au Collège de France, Président de l'Union des Scientifiques catholiques.
LEROI-GOURHAN (André),	Professeur à la Sorbonne.
MALAN (Mr B. D.),	Director, Archæological Survey of the Union of South Africa.
† MOUTA (Dr Fernando),	Professeur de Géologie à l'I.S.T. de Lisbonne.
MONOD (Théodore),	Correspondant de l'Institut, Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle, Directeur honoraire de l'Institut Français d'Afrique Noire.
MOVIUS, Jr. (Dr Hallam L.),	Peabody Museum, Harvard University, (U.S.A.).
† OPPENHEIMER (Robert),	Director of the Institute for Advanced Studies, Princeton.
PIVETEAU (Jean),	Président de l'Académie des Sciences, Professeur à la Sorbonne.
ROBINSON (J. T.),	Professional Officer in Charge, Department of Vertebrate Palæontology and Physical Anthropology, Transvaal Museum, Pretoria.

ROMER (Alfred Sherwood),	Ph. D., Sc. D., Director of the Museum of Comparative Zoology and Alexander Agassiz, Professor of Zoology, Harvard University (U.S.A.).
TERMIER (Henri),	Professeur à la Sorbonne.
TERRA (Dr Helmut de),	Former Research Associate, Columbia University (U.S.A.).
TOYNBEE (Sir Arnold J.),	Director of Studies, Royal Institute of International Affairs, Research Professor of International History, London University.
VALLOIS (Dr Henri Victor),	Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle, Directeur honoraire du Musée de l'Homme, Membre de l'Académie de Médecine.
VANDEL (Albert),	Membre non résidant de l'Académie des Sciences.
† VAUFREY (Raymond),	Professeur à l'Institut de Paléontologie humaine.
VIRET (Jean),	Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon.
WESTOLL (Stanley),	Professor of Geology at King's College in the University of Durham.

II. COMITÉ GÉNÉRAL

TEILHARD DE CHARDIN (M. et Mme Joseph).
 TEILHARD DE CHARDIN (M. François-Régis).
 † TEILHARD DE CHARDIN (Mme Victor).
 TEILLARD-CHAMBON (Mlle A.).
 BEGOUËN (Comte Max-Henri).
 MORTIER (Mlle J.).

† ARMAND (Louis),	Membre de l'Académie Française.
ARON (Robert),	Agrégé de l'Université, Homme de Lettres.
BARTHÉLEMY-MADAULF, (Mme)	Docteur ès Lettres, Professeur à l'Université d'Amiens.
BOISDEFFRE (Pierre de),	Conseiller d'ambassade.
BORNE (Étienne),	Agrégé de l'Université, Inspecteur de l'Aca- démie de Paris.
[10]	
CUÉNOT (Claude),	Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Agrégé de l'Université, Dr ès Lettres.
† DUHAMEL (Georges),	Membre de l'Académie Française.
GOUHIER (Henri),	Membre de l'Institut.
GUSDORF (Georges),	Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg.
HOPPENOT (Henri),	Ministre Plénipotentiaire.
† HYPPOLITE (Jean),	Professeur au Collège de France.
KHIÊM (Pham Duy),	Ancien Ambassadeur du Viet-Nam en France.
LACROIX (Jean),	Agrégé de Philosophie, Professeur de Rhé- torique supérieure au Lycée du Parc, à Lyon.
MADAULE (Jacques),	Agrégé d'Histoire et de Géographie, Hom- me de lettres.
MALRAUX (André),	Écrivain, ancien Ministre.
MARGERIE (Roland de),	Ministre Plénipotentiaire, Ambassadeur de France.

MARROU (Henri-Irénée),	Professeur à la Sorbonne.
MEYER (François),	Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines, Aix-en-Provence.
PERROUX (François),	Professeur au Collège de France.
ROINET (Louis),	Agrégé des Lettres, Professeur au Lycée Condorcet.
RUEFF (J.),	Membre de l'Institut.
SENGHOR (Léopold Sédar),	Président de la République du Sénégal.
	WAHL (jean), Professeur honoraire à la Sorbonne.
WAHL (Jean,	Professeur honoraire à la Sorbonne.

[11]

Table des matières

[Sous le patronage de](#)

[AVANT-PROPOS](#), par le Père Wildiers

[Le Sens Humain](#), février-mars 1929

[La Route de l'Ouest](#), 8 septembre 1932

[L'Évolution de la Chasteté](#), février 1934

[Comment comprendre et utiliser l'Art](#), 13 mars 1939

[La Parole attendue](#), 31 octobre 1940

[Note sur la Notion de Perfection chrétienne](#), 1942

[Réflexions sur le Bonheur](#), 28 décembre 1943

[La Morale peut-elle se passer de Soubassements métaphysiques ?](#) 23 avril 1945

[L'Apport spirituel d'Extrême-Orient](#), 10 février 1947

[Trois Choses que je vois](#), février 1948

[Comment je Vois](#), 26 août 1948

[Quelques Remarques pour y voir clair](#), Hiver 1951

[Un Sommaire de ma Perspective Phénoménologique du Monde](#), 14 janvier 1954

[13]

Les directions de l'avenir

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

En tant qu'étudiant du phénomène humain, Teilhard de Chardin s'était toujours refusé à voir dans la conscience réfléchie un simple épiphénomène, un simple accident de la nature, sans relation avec la structure profonde de notre univers. Tout au contraire il s'était efforcé d'intégrer ce « phénomène formidable qui a révolutionné la Terre et se mesure avec le Monde ¹ » dans la structure générale du monde et d'en découvrir, à travers les tâtonnements de l'évolution, les origines dans la texture même de la matière primitive. La conscience réfléchie, à ce qu'il lui semblait, ne constituait nullement une anomalie ou un phénomène secondaire dans la nature, comme le voudrait faire croire M. Monod, mais bien au contraire un phénomène central, éminemment révélateur des forces mystérieuses contenues dans la matière. Avec Sir John C. Eccles, le grand spécialiste du cerveau humain, Prix Nobel 1963, il aurait pu dire : « Ma position philosophique est diamétralement opposée à celle de ceux qui voudraient reléguer l'expérience consciente au rôle insignifiant d'un épiphénomène ² ».

Mais plus encore que par les origines et la lente maturation de la conscience à travers l'évolution de la vie, Teilhard fut fasciné par le

¹ *Comment je crois* (Oeuvres, vol. X), p. 126.

² John C. Eccles, *Facing Reality*, New York-Heidelberg-Berlin, 1970, p. 1.

spectacle actuel des manifestations de l'esprit au sein d'une humanité enfin parvenue à la maturité. Partout, il voyait l'esprit au travail.

[14]

Partout se manifestait, avec une force et une abondance sans précédent, la montée de l'esprit dans l'éclosion de nouvelles idées ou dans la réalisation de nouvelles entreprises. Jamais au cours de son existence, l'humanité n'avait connu une période comparable à la nôtre : que de progrès dans le domaine scientifique et technique, que de luttes pour la création d'une société plus juste et plus harmonieuse, quelle richesse et quelle variété dans toutes les manifestations de la vie artistique ! Vue à l'échelle de l'histoire de l'humanité, l'époque actuelle prenait figure d'une véritable révolution. Une nouvelle période, profondément différente de tout ce qui nous avait précédés, venait de s'ouvrir. La Noosphère commençait à montrer ses véritables dimensions et à révéler ses possibilités d'avenir. Avec un regard émerveillé et une attention soutenue, Teilhard s'est appliqué à comprendre ce spectacle fascinant qui se déroulait sous ses yeux et à évaluer à leur juste valeur toutes les manifestations de l'esprit, soit dans le domaine de la recherche scientifique, soit dans les orientations de l'effort en matière de structures politiques et sociales, soit encore dans le domaine de la création littéraire et artistique - tant en Orient qu'en Occident, tant dans le vieux que dans le nouveau monde. Partout le même essor, partout la même ardeur au travail, partout un même espoir de progrès et de conquête ! Il faudra bien qu'un jour quelqu'un entreprenne une étude sur Teilhard témoin et observateur de son époque. Dans ses essais et dans ses lettres se rencontrent en effet tant de remarques intéressantes, tant d'analyses de notre situation actuelle ! Cette attention au réel, cette ouverture à la vie de son temps, cette Préoccupation constante des mouvements de l'histoire constituent un aspect caractéristique de son attitude intellectuelle. Que d'événements dont il s'efforçait de comprendre le sens et la signification : la première guerre mondiale, les grands courants politiques de notre siècle, le fascisme, le nazisme, le communisme et la lutte pour une véritable démocratie, le réveil des peuples d'Asie et surtout de la Chine, dont il annonçait la renaissance et le rôle qu'elle jouerait bientôt dans les affaires mondiales, et puis surtout les grandes découvertes en matière d'astronomie, d'astrophysique, de physique nucléaire et de biologie. Avec quel enthousiasme aurait-il salué l'époque des premiers voyages interplanétaires-

res et du déchiffrement [15] du code génétique, s'il avait vécu assez longtemps pour en être le témoin. Sa vision d'avenir avait ses racines, non tant dans l'étude et l'interprétation du passé que dans l'analyse en profondeur des grandes métamorphoses qui s'accomplissaient au sein de l'humanité présente. Partout il distinguait les signes précurseurs d'un « rebondissement de l'évolution », et les indices d'un glissement profond, qui devait tôt ou tard nous conduire vers l'épanouissement de cette « sur-humanité » dont il prévoyait la naissance.

Il serait difficile d'exagérer le caractère réaliste et empirique des prévisions de Teilhard quant au futur développement de la Noosphère. Sous-jacent à tous les événements qu'il étudiait, il découvrait le même dessein, la même orientation profonde : l'unification progressive de l'humanité, l'intensification de la conscience commune, la naissance d'une humanité socialisée et finalement la structure convergente de l'évolution à la recherche de son centre cosmique. Ainsi, loin de stationner ou de régresser, l'énergie spirituelle, présente dans l'humanité, continue-t-elle d'évoluer et de progresser vers sa complète réalisation.

Cette nouvelle situation dans laquelle l'homme se voyait placé, exigeait de sa part une nouvelle attitude devant la vie, une nouvelle éthique. Nos conceptions morales traditionnelles avaient leur origine et leur fondement en la foi dans un ordre cosmique tenu pour stable et intangible, expression sacrée de la volonté du Créateur, à laquelle l'homme devait se soumettre sans réserve. Mais de nos jours l'univers se présente à nous d'une manière bien différente, non pas comme un ordre intangible et définitif, mais tout au contraire comme un ordre à inventer et à créer par l'homme lui-même en vue de son propre épanouissement. Une morale fondée sur l'existence d'un ordre naturel pré-existant, servant de modèle et de règle à l'action de l'homme, n'avait de sens que dans le cadre d'une conception du monde à jamais périmée. La seule morale qui pouvait convenir à une humanité en marche, cherchant sa route et s'efforçant de découvrir sa véritable destinée, ne pouvait être qu'une morale de l'effort, une morale de la conquête, une morale du risque et du progrès. La crise actuelle de la morale tient tout entière dans le fait que nous ne nous sommes pas [16] encore habitués à cette nouvelle situation et que nous manquons de clairvoyance et de courage Pour en accepter les conséquences. Malgré nos doutes et nos hésitations, cette nouvelle conception de la morale, fondée sur la responsabilité de l'homme devant sa propre destinée, finira par s'im-

poser inévitablement, étant la seule logique dans le cadre de notre conception du monde.

Teilhard se rendait clairement compte de cette nouvelle situation. Aussi, loin d'en sous-estimer l'importance, s'efforça-t-il d'en tirer toutes les conséquences et de nous rendre conscients des changements que cette nouvelle situation pouvait exiger de nous. Deux formes d'humanisme se présentaient ainsi à ses yeux. Le Moyen-Âge et la Renaissance avaient connu un humanisme d'équilibre, situant la perfection morale de l'homme dans son accord avec l'ordre naturel du monde. Notre époque avait vu naître une nouvelle forme d'humanisme, l'humanisme de conquête, mesurant la valeur d'une existence humaine non pas au degré d'équilibre qu'elle avait réussi à atteindre, mais plutôt à la contribution qu'elle avait faite au progrès et à la croissance spirituelle de l'humanité. L'humanisme d'équilibre avait placé le mal dans le refus de s'adapter à un ordre pré-existant ; l'humanisme de conquête voyait le mal dans le refus de contribuer selon ses forces au progrès de l'humanité en marche vers sa véritable destinée.

Une même transformation selon Teilhard était en train de se manifester dans notre conception de la vie chrétienne. Dans le passé le Christianisme avait été avant tout une religion de l'ordre. La question fondamentale que les chrétiens s'étaient posée avait toujours été la même : quelle signification faut-il attribuer au Christ dans un monde créé dans un ordre parfait, mais désorganisé par le péché originel ? La réponse ne faisait aucun doute : Le Christ était venu pour restaurer l'ordre détruit par le péché et reconduire le monde à sa perfection primitive. Selon Teilhard la question fondamentale que les chrétiens d'aujourd'hui se posent était bien différente. La question était dorénavant celle-ci : quelle signification faut-il attribuer au Christ dans un monde en évolution, au centre d'une humanité à la recherche de son avenir ? Une théologie prenant son point de départ dans une telle formulation de sa question fondamentale devait nécessairement conduire à une nouvelle [17] intelligence du mystère chrétien. On connaît la réponse que Teilhard a donnée à cette question : Pour lui le Christ était venu en ce monde, non pas pour restaurer un ordre primitif qui n'avait jamais existé, mais pour orienter et stimuler l'évolution de l'humanité en lui donnant son véritable, centre, son véritable but à atteindre.

Ainsi le christianisme devenait pour lui la religion du progrès, la religion de l'évolution : La science nous apprend une évolution, le christianisme nous enseigne une « super-évolution ³ ». De même que nous avons besoin d'un néo-humanisme, de même nous avons besoin d'un « néo-christianisme », d'un christianisme enfin « libéré de la servitude que nous impose un certain groupe de formules scolastiques admises ⁴ », un christianisme aux dimensions de notre monde. Ce que nous vivions actuellement dans l'Église n'était, selon lui, rien d'autre que cette lente mais irrésistible transformation d'une religion de l'ordre en une religion de l'évolution et du progrès. Ainsi appelait-il de toutes ses forces la venue d'un nouveau type de chrétien, libéré des entraves de la théologie médiévale, et capable désormais de remplir sa véritable mission : la construction du monde dans le Christ.

Les essais contenus dans ce volume des Oeuvres doivent tous leur existence à ce souci ardent de découvrir le véritable sens de notre époque et de réveiller en nous ce « sens humain et chrétien » dont nous avons besoin pour la vivre dans sa plénitude. C'est pourquoi Teilhard restera pour nous un des grands témoins de cette révolution spirituelle qui est en train de s'accomplir et dont les manifestations, aussi déroutantes et aussi angoissantes qu'elles paraissent à certains moments, ne cessent de nous remplir de « joie et d'espérance ».

N. M. WILDIERS

Dr en Théologie

³ *Comment je crois* (Oeuvres, t. X, p. 185).

⁴ *Genèse d'une pensée*, Grasset, 1961, p. 318.

[19]

Les directions de l'avenir

1

LE SENS HUMAIN

Océan indien, février-mars 1929.

[Retour à la table des matières](#)

[21]

« *Non veni solvere sed adimplere* ⁵ »

Il est des « événements » dans la masse humaine comme il en est dans le monde de la Matière organisée, ou dans l'écorce terrestre, ou dans l'univers sidéral ; - et il est aussi, par suite, certains êtres privilégiés qui assistent et participent à de tels événements. Situé plus bas dans la durée, un témoin, pourvu que son observation ait été assez prolongée, aurait vu se constituer notre planète, apparaître la Vie, émerger le type zoologique humain.

L'objet de ces pages est de faire remarquer que nous autres, derniers venus du XXe siècle, nous nous trouvons coïncider avec une affaire qui, aussi formidable que la constitution, la vitalisation ou l'humanisation initiales de la Terre, se développe à un rythme non disproportionné avec nos expériences : je veux dire l'éveil du Sens Humain, c'est-à-dire de cette conscience prise par la Pensée terrestre qu'elle constitue un Tout organisé, doué de croissance, capable et responsable de quelque Avenir.

Une pareille conscience n'a pas toujours existé ; elle ne s'est même fait jour qu'à une époque toute récente ; et cependant, [22] malgré une aurore aussi proche, elle nous a déjà tellement pénétrés de ses rayons que toute notre vie intérieure en est définitivement imprégnée et refondue. - Voilà ce que je voudrais brièvement exposer ici.

⁵ Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir (parfaire). Mt 5, 17. (N.D.E.)

N.-B. - Toutes les notes qui ne portent pas l'indication N.D.E. sont du Père Teilhard de Chardin.

I. AVANT L'ÉVEIL DU SENS HUMAIN

Il n'est guère de travail plus pénible à notre esprit (ni qui se heurte plus vite à un effort impossible) que de sortir de soi-même pour retrouver la pensée de ceux qui sont spirituellement loin de lui. Quelle pouvait être la vision intérieure d'un Homme pour qui la Terre était plate, les cieux concaves, l'Espace limité, le Temps circonscrit et homogène ? Qui donc se coulera, sans la déformer, dans l'âme d'un Ancien, d'un Primitif ou d'une Bête ?

Nous sommes tellement familiarisés, aujourd'hui, avec les notions (bien ou mal comprises) de Progrès, de Devenir, d'Humanité, que nous avons bien de la peine à ne pas les joindre au lot d'idées essentielles qui constituaient le fonds intellectuel de Platon, d'Aristote ou de saint Thomas. Si ces grands esprits n'ont pas disserté comme nous de ces choses qui nous occupent tant, c'est, dirions-nous pour un peu, qu'après les avoir pesées ils les ont dédaignées.

Et pourtant il faut nous rendre à l'évidence historique. Plus puissants peut-être, individuellement, qu'aucun penseur actuel, ni Aristote, ni Platon, ni saint Thomas, n'ont aperçu le Monde comme nous le voyons aujourd'hui, parce que l'Humanité générale dont ils faisaient partie n'était pas encore mûre, à leur époque, pour une semblable vision. Ils ont eu, c'est évident, une certaine perception de la solidarité humaine, et des changements humains. Mais ces changements n'ont jamais été plus, dans leur idée, que diversification accidentelle ou répétition [23] de cycles monotones ; ni cette solidarité autre chose qu'une liaison spéculative ou juridique. Pour la pensée chrétienne, notamment, jusqu'au XVIII^e siècle (et même au-delà !) le sort de l'individu (considéré du reste presque uniquement dans ses zones « surnaturelles ») a complètement masqué les destinées collectives de l'Ensemble. Dans l'idée des théologiens et des moralistes d'hier (et trop souvent encore aujourd'hui...), il y avait bien des affaires d'hommes, - mais il n'y avait pas d'Affaire Humaine, et - encore moins d'Affaire Universelle, *spécifiques*, engagées dans la Création.

Nous avons souvent l'illusion de nous croire pareils, mentalement, aux hommes du siècle de Louis XIV. Mais quel est l'homme moderne qui pourrait ré-endosser, sans étouffer, le Monde dont s'accommodait, par exemple, la vaste pensée de Bossuet ?

Au regard de Bossuet, interprète irrécusable de sa génération, le Monde visible formait un cadre « ne varietur » où, jusqu'à la fin des temps, l'Homme devait se répéter, identique à lui-même, sans autre fonction que de rapporter à Dieu, par *hommage intellectuel* et *usage tempérant*, les multiples objets, harmonieusement disposés, une fois pour toutes, par la Création. C'est la conception même du célèbre fondement des Exercices de saint Ignace. Et c'est l'idée qui persiste encore, aujourd'hui, dans la lettre des Catéchismes élémentaires : « L'Homme a été créé pour connaître Dieu, le servir, l'aimer et, par ce moyen, arriver à la vie éternelle. »

Interrogeons maintenant, après Bossuet, n'importe quel penseur laïc du XVII^e siècle. Il nous répondra en des termes différents de ceux du Docteur chrétien. Mais, autour de lui, comme pour le grand évêque, la perspective du Monde est essentiellement individualiste et statique. L'Homme n'est pas autre chose sur Terre qu'un témoin ou un hôte, plus ou moins attentif et intéressé.

Rien n'est plus caractéristique de cet état fixiste et morcelé où se trouvait la pensée générale humaine, il y a seulement [24] deux siècles, que l'appréciation portée alors (aussi bien par les incroyants que par les croyants) sur la valeur de la Science et de la Recherche. Bien entendu, les savants et les chercheurs ne manquaient pas (et ils n'ont jamais manqué, depuis Icare et Prométhée) que poussait obscurément, dès cette époque, l'instinct profond d'un devoir sacré. Mais il ne semble pas que d'ordinaire ces hommes se comprissent bien eux-mêmes - et, moins encore, qu'ils fussent bien compris.

Le Savant, jusqu'au XVIII^e siècle, c'était surtout le Curieux, c'est-à-dire celui qu'une douce manie ou de longs loisirs inclinaient à cultiver une occupation honnête, intéressante, mais peu utile. C'était aussi, à l'intérieur du monde religieux, l'Apologète, qui se plaisait à inventer les merveilles de la Création, ou bien qui cherchait à réfuter des adversaires sur quelque domaine philosophique ou scripturaire, ou bien tout simplement qui aspirait à décorer l'Église des dépouilles du

monde profane. Nulle part encore le chercheur n'était encore ce qu'il commence à nous apparaître maintenant une sorte de prêtre ⁶.

Pathétique exemple de génie individuel étouffé par l'esprit général de son époque, Pascal n'a pas surmonté ces perspectives étroites. Comment se fait-il qu'un croyant aussi extraordinaire ait passé, sans les reconnaître, devant les trésors mystiques que recèle « l'effort pour savoir » ? Comment, si proche de nous par ses inquiétudes religieuses, un être aussi profondément humain peut-il être aussi loin de nous par sa foi humaine ?... Pascal s'est reproché de faire de la Science. Pascal a considéré les heures vouées à la recherche physique et mathématique comme du temps perdu à des futilités... Est-il besoin de rien ajouter pour faire entrevoir la révolution, [25] qui, en moins de deux cents ans, a bouleversé les perspectives spirituelles que nous nous faisons de la valeur du Monde ?

II. L'ÉVEIL DU SENS HUMAIN

Pour comprendre tant bien que mal comment s'est développée, en 150 ans, la Conscience humaine, et pour mieux saisir, du même coup, en quoi précisément gît cette Conscience, il semble qu'on puisse discerner l'action simultanée et convergente de plusieurs facteurs, indépendants en apparence, et cependant merveilleusement combinés.

a) Tout d'abord, influence des Sciences naturelles et découverte du Temps.

Ceci est le progrès fondamental, et le pas le plus important peut-être, réalisé par la pensée humaine depuis que nous la connaissons. jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, nous l'avons dit, personne à peu près ne doutait que la Terre, ses éléments et ses vivants, ne fussent un système de choses fixes, où le seul élément de croissance était celui des vies individuelles. Dans le Monde, il y avait un Temps homogène

⁶ Tout effort de découverte au service du Christ, hâtant la croissance de son corps mystique, participe à son sacerdoce universel. (N.D.E.)

gradué par le mouvement périodique des astres. Il y avait les altérations superficielles des qualités sensibles et des états d'âme. Il y avait encore, plus profondes, niais instantanées et localisées, les « mutations substantielles », chimiques ou autres. Il y avait, enfin, l'écoulement des destinées particulières. Et c'était tout, en fait de changements.

Ce fut la grande découverte des Naturalistes, depuis Buffon, de s'apercevoir que la Vie avait un âge, et la Terre aussi. L'Univers, dès lors, cessait de former une masse et un [26] cadre invariables. Mais un mouvement général (absolument différent de la vieille succession des âges d'or, de fer etc.) l'affectait, et l'entraînait, dans sa totalité et ses parties - mouvement non pas local mais substantiel et profond. Pris dans son ensemble, le Monde obéissait, aussi bien que n'importe quel organisme, à un processus de développement. Il y avait un *Passé* vrai des Choses, donc aussi un *Avenir* véritable, en face de l'Humanité.

***b) Influence des Sciences physiques.
La maîtrise des énergies cosmiques.***

Parallèle au progrès des Sciences naturelles, et plus rapide encore, s'opérait alors la marche en avant de la Physique et de la Chimie. On a déjà fait plusieurs fois cette remarque saisissante : vers la fin du XVIIIe siècle, l'Homme n'était pas beaucoup plus avancé dans la connaissance et la conquête des énergies cosmiques que ses ancêtres des cavernes. Il en était toujours réduit au seul feu pour capter artificiellement la puissance nécessaire à son développement social. Et puis, soudain, en quelques vingtaines d'années, tout se précipite : Électricité, Chimie physique, Radiations... On dirait qu'une brèche profonde a été ouverte dans les réservoirs d'énergie accumulés par le Monde.

Ce n'est point ici le lieu d'insister sur les énormes conséquences (bien loin encore d'être épuisées) qu'une pareille irruption de forces nouvelles a entraînées dans le domaine social. Ce qui nous intéresse, c'est de noter quels changements psychologiques profonds elle a amenés au fond de la conscience humaine.

Pour la première fois peut-être depuis ses origines, l'Homme a eu l'impression qu'il était réellement fort. Après avoir eu peur des élé-

ments, il a senti qu'il pouvait prétendre à les dominer. L'étude de la Nature lui avait révélé un immense [27] domaine temporel ouvert devant ses pas et, juste au même moment, par les Sciences de la Matière, voici qu'il se trouvait avoir en main la puissance de remplir cet Avenir étendu devant lui.

*c) In fluence des Sciences sociales.
La prise en masse de l'Humanité.*

L'homme ne pouvait découvrir et maîtriser les forces du Monde gang reconnaître qu'il était lui-même la plus noble et la plus redoutable des énergies de la Terre. - En fait, le court espace de temps (un siècle) qui a suffi à l'envol des Sciences physiques et naturelles a été marqué par un énorme travail de réflexion et d'investigations opéré par l'Humanité sur ses puissances spirituelles.

L'Homme s'est interrogé sur la dignité et les possibilités naturelles de son action ; et il a constaté que le groupe formé par sa race ne représentait encore qu'une masse dispersée et dormante. Les individus, ignorants et passifs, n'allaient pas jusqu'au bout de leurs pouvoirs ; et la collectivité organisée, surtout, où les ressources individuelles sont appelées à s'accumuler, à se soutenir, à « résonner », avec une intensité et une infaillibilité sans limites, n'était pas encore constituée.

Or, comme il arrive d'habitude, la conscience de ce déficit n'était que la forme d'un désir profond, - ou, plus exactement l'écho d'un immense mouvement de solidarité déjà dessiné. - L'Homme a commencé à sentir croître ses ailes. Jusqu'où ne va-t-il pas s'élever ?

Pour les âges qui viennent, les temps que nous vivons apparaîtront sans doute, de plus en plus distinctement, comme marquant la fin et le commencement d'un Monde (la fin des temps néolithiques, a-t-on justement dit, et le début de l'âge industriel). L'importance des changements introduits sur Terre par l'avènement de la Science se détachera avec un relief toujours accru. Mais au milieu d'un nombre si grand [28] de grands événements, le phénomène qui, pour nos descendants, a des chances de dominer toute découverte de Radiations ou d'Électricité, c'est la mise en jeu définitive, à notre époque, des affinités interhumaines. C'est le mouvement, irrésistible et accéléré, qui soude entre

eux, sous nos yeux, - malgré bien des révoltes, et pourtant dans une ivresse supérieure - peuples et individus. C'est la constitution, actuellement en cours, du bloc organisé humain, puissant et autonome, - *la prise en masse* de l'Humanité.

III. APRÈS L'ÉVEIL DU SENS HUMAIN LA FOI AU MONDE

Et maintenant, bien que le mouvement ne soit encore qu'en enfance, on peut affirmer qu'il est né pour toujours. Quoi que nous en ayons, c'est fait et à jamais. À travers les griseries impulsives de la grande Révolution et les hymnes, trop souvent puérils, adressés au Progrès par le XIX^e siècle, - aujourd'hui, à la lumière du Temps découvert, des Forces conquises, et de l'Unité humaine aperçue, nous sommes *initiés*, et nous commençons à voir, dur et clair, en nous et en avant de nous.

Autrefois (il y a 150 ans), nous nous imaginions regarder, spectateurs inactifs et irresponsables, un grand décor terrestre, planté autour de nous. Nous étions des enfants.

Aujourd'hui, nous avons compris que nous sommes des ouvriers voués à une énorme tâche. Nous nous sentons les atomes vivants d'un Univers en marche. Nous sommes devenus adultes.

Une première fois, semble-t-il, aux jours de la Renaissance, l'éveil avait tenté de se produire. Mais à ce moment-là, les hommes qu'enthousiasmait le visage retrouvé du Monde se [29] trompèrent dans leur geste d'étreinte. Ils se jetèrent sur la Nature pour en jouir ; et ce fut la dissolution. Nous autres aussi, nous renaissions passionnément à l'Univers. Mais, plus clairvoyants que nos ancêtres, nous nous vouons à lui comme à une conquête et à une proie ; et c'est ce qui nous sauvera ⁷.

Beaucoup d'hommes, il n'est que trop vrai, ne sentent pas encore distinctement, aujourd'hui, l'esprit nouveau qui les anime. Mais cet

⁷ Et c'est aussi, observons-le, ce qui fait notre civilisation, dans son essence, aussi différente que possible du vieux paganisme grec, auquel on essaie parfois de la comparer.

esprit est partout autour d'eux ; et, s'il ne parle pas par leur bouche, du moins il se fait entendre - d'eux, - ou bien il les juge. L'aviateur qui se tue en établissant une ligne postale ; le grimpeur qui risque sa peau en escaladant le mont Everest ; le médecin qui perd ses membres au contact des rayons X ; tous ceux, en somme, qui sont les pionniers actuels de l'Humanité, obéissent, fondamentalement, au besoin de coopérer à une grande réussite qui les dépasse. Ils le disent dans leurs testaments, dans leurs dernières paroles, dans leurs livres ⁸. Et on les comprend. Et ceux qui ne les comprennent pas, on les méprise. L'appui moral cherché dans la conscience de faire grandir le Monde en faisant grandir l'Humanité *tend à devenir un ressort normal et habituel de toute action humaine*. Quel prodigieux changement depuis Pascal et depuis Bossuet !

Dans cet éveil des responsabilités et des aspirations unitaires, en quoi consiste proprement le Sens Humain, il serait légitime de reconnaître la face psychologique, et donc la manifestation [30] expérimentale, de ce que nous avons appelé ailleurs « la Noosphère ». Si l'Humanité ne constituait pas, physiquement et biologiquement, une unité naturelle, douée de certaines puissances spécifiques d'organisation et de croissance, comment éprouverait-elle une âme commune ?

Laissons de côté, ici, la Noosphère ; et contentons-nous d'approfondir un peu plus la nature et la portée psychologique du grand mouvement intérieur dont nous venons de saisir la naissance et le premier développement. Que représente, au juste, dans l'histoire de la pensée terrestre, l'apparition du Sens Humain ?

À cette question, nous devons répondre : « Rien autre chose qu'un puissant phénomène d'ordre religieux ».

Par nature, le Sens Humain rapproche et anime les Hommes dans l'attente d'un Avenir, c'est-à-dire dans la certitude d'une Réalisation dont l'existence, bien que strictement indémontrable, est cependant

⁸ Citons au hasard : la préface écrite par Younghusband pour le récit de l'assaut donné à l'Everest ; les conférences données par le Pr R. A. Millikan, en 1928, à Yale University, sur « Evolution in Science and Religion » ; le testament laissé par un pilote de la ligne transcontinentale d'Amérique, cité dans le Geographic National de 192 ? ; les derniers mots de Drouin mourant : « L'Atlantique, l'Atlantique... »

admise avec une assurance plus grande que si elle était touchée et démontrée. Il est une Foi.

Par nature, encore, à la préparation et au service de cette grande Chose pressentie, le même Sens Humain subordonne la totalité des activités qu'il dirige en dernier ressort. L'œuvre en cours dans l'Univers, le mystérieux aboutissement auquel nous collaborons, est « le Plus Grand » devant lequel il faut que, pour réussir, tout cède, et tout se sacrifie. Le Sens Humain est un appel au Renoncement.

Foi et Renoncement : ne sont-ce pas là les deux attributs essentiels de toute adoration ?

En vérité, ce que les Hommes subissent en ce moment, sous l'invasion du Sens Humain, c'est littéralement une conversion profonde, consécutive à la révélation naturelle de leur situation et de leur vocation dans l'Univers.

Or, ne nous y trompons pas ; et ne confondons pas ce qui se passe avec l'éclosion et la propagation d'une Religion particulière quelconque. L'Événement actuel est beaucoup plus considérable que l'avènement du Bouddhisme ou de l'Islamisme ⁹. [31] Il ne s'agit pas seulement, de nos jours, de l'application spéciale, faite à telle ou telle Divinité, des facultés religieuses humaines. C'est la puissance religieuse même de la Terre qui subit en nous, à l'heure qu'il est, une crise définitive, - celle de sa propre découverte. Il semble que nous retrouvions, dans de très vieilles représentations humaines, les vestiges de cette idée que « chercher à savoir » est mauvais, et défendu par Dieu. Plus tard, l'Évangile pourrait sembler avoir enseigné que toute lutte pour grandir humainement est chose inutile ¹⁰. Et voici que le moment est

⁹ Le Christianisme, lui aussi, représente un événement unique, mais à titre de contact venu d'en haut, (« Révélation »), aussi bien qu'à titre d'éveil au cœur de l'homme.

¹⁰ Le message de Jésus devait fatalement souffrir de la limitation des connaissances à l'époque où vivaient les écrivains sacrés. En se révélant, Dieu surélève l'esprit humain, mais le respecte trop pour se substituer à lui. D'où la nécessité du Temps de croissance, c'est-à-dire de l'Évolution. - « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité tout entière. » (Jn.16, 12-13-) Cette conduite s'étendra sur toute la durée évoquée dans la parabole du grain de sénevé, c'est-à-dire de la semence à l'arbre couvrant la terre. (N.D.E.)

venu où la Recherche nous apparaît comme le plus sacré des devoirs. Le besoin humain d'adorer, après avoir battu bien des rivages, a fini par trouver l'issue que cherchaient ses flots agités. Il a explicité, enfin, un des attributs essentiels du Messie qu'il attendait. Nous commençons à le comprendre, et c'est pour toujours : la seule Religion désormais possible pour l'Homme est celle qui lui apprendra, *d'abord*, à reconnaître, aimer et servir passionnément l'Univers dont il fait partie.

Admirable et mystérieux accord de la Vie avec elle-même : C'est au moment précis où l'Homme, dangereusement armé d'une défiance plus subtile, commençait à demander à l'Existence la raison des peines que celle-ci lui impose, - c'est à ce moment précis que le Monde, découvert par les progrès [32] mêmes de notre critique, entrouvre à nos yeux les perspectives d'un Avenir qui nous subjuge. L'éveil du Sens Humain, amené lui-même par la coïncidence, en apparence fortuite, de démarches faites indépendamment les unes des autres (en Sciences naturelles, en Sciences physiques, en Sciences sociales...) se produit juste à temps pour remédier à la crise terrible de révolte et de dégoût qui n'aurait pas manqué de dissoudre la Terre Pensante, si celle-ci n'eût pas pris *simultanément* conscience, et des exigences de son action, et de la valeur de l'Univers.

La Foi au Monde vient de naître. C'est elle, et elle seule, qui peut sauver le Monde des mains d'une Humanité décidée à détruire l'Univers si elle ne peut l'adorer ¹¹.

Mais après quels conflits réussira-t-elle à s'établir ? et avec quel appui cherché en dehors d'elle-même ?

¹¹ Six ans plus tard, dans Quelques Réflexions sur la Conversion du Monde (*Science et Christ*, in (Oeuvres, t. IX, p. 166), Teilhard devait affirmer énergiquement : « Je pense que le Monde ne se convertira aux espérances célestes du Christianisme que si, préalablement, le Christianisme se convertit (pour les diviniser) aux espérances de la Terre. » (N.D.E.)

IV. LE CONFLIT CHRÉTIEN ET LA RELIGION DE L'AVENIR

La Foi au Monde s'installe, irrésistible, au cœur d'une civilisation que domine encore, ou qu'a formée, tout au moins, la Foi au Christ. Il est inévitable qu'entre ces deux principes naisse une lutte organique très grave. - La perception de ce drame profond donne une explication très claire des troubles qui agitent depuis un siècle, en Occident, le monde des Religions établies.

[33]

a) L'indifférence croissante des Hommes pour le Christianisme.

Un premier fait qui frappe tout observateur indépendant, c'est le discrédit où est tombé de nos jours le nom chrétien : le christianisme est devenu humainement antipathique. Jadis, on le redoutait et on le persécutait comme une force. Aujourd'hui, on s'en écarte, ou on s'en défend, comme d'un poids ou d'une chaîne. Voilà la situation. - Il serait vain d'expliquer cet état de choses par l'effet de l'ignorance et le travail des calomnies. Celles-ci sont un effet, bien plus qu'une cause. - La vérité est que, si le Christianisme, aujourd'hui, a cessé de plaire, ce n'est pas du tout parce qu'il est trop difficile et trop haut (comme ses défenseurs feignent de le croire), - mais c'est au contraire parce que son idéal ne paraît plus ni assez pur ni assez élevé sous sa présentation courante actuelle. La Religion chrétienne semble étroite à notre esprit ; et notre cœur y étouffe.

Et pourquoi donc ?

Tout justement, parce qu'elle n'a encore fait aucune place, - parce qu'elle donne même l'impression de s'opposer aux aspirations du Sens Humain.

Le Sens Humain croit à l'avenir magnifique du Monde tangible ; et l'Évangile paraît le dédaigner. Le Sens Humain prêche le goût et l'effort dans la conquête des choses ; le Christianisme appelle à l'indiffé-

rence et au renoncement. Le Sens Humain distingue un Univers émergeant radieusement du milieu de la lutte pour être ; le Christianisme nous maintient dans le spectacle d'une Nature déchue et fixée. - Entre l'Évangile de certains prédicateurs ou théologiens et le Sens Humain, il existe actuellement une évidente discordance intime. L'Humanité actuelle croit, par tempérament et par structure, au Monde ; et, à s'en tenir aux apparences, l'Église du Christ ne veut pas y croire. L'Église ne donne plus l'impression de « sentir avec l'Humanité ». Telle est la raison profonde de l'atmosphère d'hostilité et de dédain qui flotte [34] autour d'elle, même et surtout dans les zones les plus progressives de la société ; - et telle est aussi l'explication de sa présente stérilité, Le propre d'une vraie religion, ce doit être de se répandre comme de l'eau ou comme du feu, - irrésistiblement. Si l'Église piétine, à l'heure présente, ou ne progresse que si laborieusement, et dans les couches les moins actives du Monde, c'est qu'il manque quelque chose à la splendeur de sa vérité, c'est-à-dire à la plénitude de son accord avec les besoins présents de l'Humanité.

b) Le malaise chrétien.

Si l'apparition du sens Humain correspond bien, comme nous l'avons dit, à une modification organique (et par suite inéluctable) de la Puissance religieuse humaine fondamentale, ses effets ne peuvent être limités à une certaine désensibilisation des incroyants aux influences chrétiennes. Mais ils doivent encore se manifester par un trouble grave porté à l'intérieur même des âmes fidèles.

Or n'est-ce pas exactement ce que nous constatons partout autour de nous ?

Interrogez les catholiques que vous connaissez. Pour peu qu'ils soient éveillés et sincères, ils reconnaîtront en majorité que, si fidèles demeurent-ils aux pratiques de leur Religion, ils n'y trouvent pas la totale justification de leur vie. Ils adhèrent au Christianisme : mais *faute de mieux*, - et pourvu que certains points centraux (touchant l'origine et la valeur du Monde) soient discrètement laissés dans l'ombre. Ce n'est plus l'adhésion complète et fervente à la lumière trouvée.

C'est déjà (combien me l'ont dit!) l'attente inquiète d'un Évangile nouveau.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Si chaudement isolés et enveloppés d'orthodoxie qu'elle cherche à maintenir les croyants, l'Église ne peut éviter que [35] ses fidèles puissent dans le réservoir commun de la sève humaine l'énergie religieuse naturelle qui alimente en eux la foi « surnaturelle » en Dieu. Or, nous l'avons dit, c'est cette énergie religieuse primordiale elle-même qui, du fait de l'éveil du Sens Humain, est en voie de métamorphose. Entraîné dans son point d'appui, le chrétien, qu'il le veuille ou non, s'échappe donc à lui-même. Ses yeux deviennent autres, et son cœur aussi. Comment continuerait-il à trouver, dans les mêmes images et les mêmes promesses, les mêmes satisfactions et la même ardeur ? - Il peut bien chercher à se persuader qu'à croire encore au primat de la Chute, de l'expiation, et du mépris des choses ¹². Déjà il se force, - et même il se fausse. Il y a des perspectives que nous n'admettrons jamais plus, parce qu'elles sont devenues étrangères à l'âme humaine. - jamais personne n'a pu rallumer un amour qui s'éteint.

c) La réaction officielle.

À aucun moment, depuis ses origines, l'Église n'a pu se croire menacée d'un déchirement plus profond.

Jusqu'alors, les hérésies et les schismes n'avaient attaqué que des modalités de la forme chrétienne, jamais, aux heures les plus graves, la transcendance religieuse du message de l'Évangile n'avait été mise en question par aucun des adversaires. Et voici qu'aujourd'hui c'est la valeur morale même du Christianisme, c'est sa capacité de perfectionnement humain qui est en cause...

Il faut chercher dans une réaction très sûre de l'instinct de conservation propre à tout organisme l'attitude hostile qu'a bien malheureusement adoptée l'autorité ecclésiastique en face des premières ébauches de ce qui est devenu le Monde moderne. Avant même peut-être

¹² Ce primat, d'ailleurs, relève d'une vision plus janséniste qu'orthodoxe. - Cf. Jn. Prologue et Col. 1, 15-19.

que celui-ci n'eût pris conscience [36] de sa propre existence, elle a senti venir le rival qui allait, peu à peu, neutraliser ses progrès, et diminuer son pouvoir. Malgré des protestations et des gestes de parade, l'Église officielle n'a jamais aimé la Science, parce qu'elle a toujours redouté les éléments nouveaux qui viendraient troubler sa paisible domination, - et qu'elle n'a du reste jamais rien attendu d'intéressant des progrès tangibles de l'Univers. En vérité, depuis les premières manifestations de la Foi au Progrès et à l'Unité humaine, les clercs n'ont-ils pas constamment cherché à étouffer celle-ci, à la condamner, à la ridiculiser ? plus habilement encore, ne se sont-ils pas efforcés de la minimiser, en affectant de n'y voir qu'un simple produit de laïcisation, et donc de régression, de l'Idéal chrétien ?

Soyons francs. Au fond, l'Église n'a jamais compris comme nous le faisons maintenant la belle fierté humaine, ni la passion sacrée de la recherche, - ces deux éléments fondamentaux de la Pensée moderne. Le Syllabus, quelles que soient les gloses qu'on en donne, était un effort pour condamner nos plus solides espérances actuelles. Un Monde entièrement dominé par l'Église (telle que celle-ci s'est montrée depuis la Renaissance jusqu'à nos jours) - à supposer ce phénomène humainement possible - eût accru certaines de ses facultés esthétiques et charitables ; mais il aurait perdu toute puissance d'attaque et de pénétration du Réel car, sur tout le front des choses, la consigne eût été inscrite « Rien à chercher ; tout est trouvé ».

Or l'Homme, mû par une vocation supérieure, a cherché quand même, - et il a trouvé ; et, partout où il persévérera à chercher, il trouvera encore. Comment pourrait-il ne pas être tenté, après cela, de moins respecter l'Église et de moins l'aimer ?

Nous dirons tout à l'heure comment peut se corriger la méprise des Ecclésiastiques qui n'ont pas reconnu, dans la Foi naissante au Monde, le plus puissant appel qui soit jamais sorti de la Terre vers le Christ.

[37]

Retenons seulement ici le fait du malentendu. Par ses résistances à suivre l'Humanité, qu'elle aurait dû conduire sur des voies nouvelles, l'Église officielle a laissé se créer, depuis l'avènement de la Science, une fissure croissante entre elle et la vie de la Terre. Elle a donné (faute longue à réparer) l'impression qu'elle ne participait pas à la vie du

Monde. Et maintenant une grande part du Monde a perdu confiance en elle.

Alors, pour maintenir son pouvoir, elle se cramponne à une apolo-gétique vieillie. Elle affirme que, des miracles évangéliques histori-quement établis, il suit, pour les Hommes, l'obligation intellectuelle et morale de se conformer à ses dogmes, *quelles que soient les exigences nouvelles du sens religieux humain*.

Peine perdue.

La réalité psychologique dénie toute efficacité à cette méthode de domination intellectuelle et de conversion. Nous le voyons mainte-nant : ce qui fait la valeur démonstrative d'un miracle, c'est de se pro-duire à l'intérieur et en faveur d'un mouvement qui se découvre, *par ailleurs*, capable de justifier le développement religieux naturel de la Terre. Enlevez au Christianisme son pouvoir d'équilibrer et d'orienter l'activité humaine dans les passes nouvelles où l'engage sa destinée, et la résurrection de Lazare n'aurait guère de puissance pour enlever no-tre adhésion que les prodiges du Bouddha ou ceux de Mahomet.

d) Le Salut du Monde.

L'Évangile l'a dit : « Veritas liberabit vos ». Il ne sert à rien de nier les faits. Mais il s'agit de les comprendre et de les maîtriser.

Nous venons de constater que, au cours d'une première phase, peut-être inévitable, l'Église officielle a vainement tenté de barrer la route à la religion naturelle de l'Effort et du Progrès. [38] – Deman-dons-nous s'il n'existe pas un moyen de sauver à la fois (non pas arti-ficiellement, mais réellement) l'un et l'autre, l'un par l'autre, le Sens Humain et l'Esprit chrétien. Un geste maladroit a laissé s'opposer ces deux puissances de vie. Ne seraient-elles pas plutôt faites pour se sou-tenir et se compléter ? c'est-à-dire n'y aurait-il pas moyen de placer en conjonction naturelle, - non plus comme des forces hostiles, mais comme des énergies hiérarchisées -, les espérances du Ciel, et celles de la Terre ?

Pour obtenir ce résultat, il est nécessaire avant toutes choses que soient réajustées aux besoins religieux modernes les attitudes chrétiennes fondamentales : détachement, résignation, charité, pureté...

Le détachement chrétien est encore prêché ou compris, trop souvent, comme une disposition de mépris, d'indifférence ou de méfiance à l'égard des réalités terrestres. Le Monde présent n'est que boue ou poussière : *moins on y touche, plus on est saint...* À cette doctrine négative de renoncement par abstention il faut substituer la notion positive de renoncement « par dévouement au plus grand que soi ». Non, le contact de la Matière, par lui-même, ne salit pas l'âme ni ne l'alourdit : il la nourrit, au contraire, et la soulève. Le chrétien a pu longtemps passer pour celui qui professait le dédain de ce qui passe. Eh bien, ce qui doit le faire reconnaître, désormais, c'est un dévouement hors pair de tout son être à la puissance créatrice qui construit le Monde « usque adhuc », et jusque dans ses sphères matérielles et sensibles, - c'est une *ferveur exceptionnelle pour la création*. Se détacher du Monde a pu signifier, jadis, quitter le Monde. Ce mot voudra dire, désormais, traverser le Monde, c'est-à-dire atteindre, utiliser et développer (par un effort soutenu dans tous les domaines, même ceux réputés, bien à tort, « profanes ») ce qui est toujours plus haut, plus loin, plus grand, dans l'Univers.

La résignation chrétienne a pu se confondre avec une doctrine de moindre résistance au mal et de passivité dangereuse. [39] Et, de fait, une certaine compréhension du Calvaire ne nous a-t-elle pas inclinés à dire et à faire comme s'il était *directement* bon de pâtir et mauvais de jouir ? Il s'agit maintenant pour les fidèles de comprendre que si la souffrance et la mort, dans ce qu'elles ont de cosmiquement inévitable, peuvent, par la vertu de Dieu, devenir de merveilleux instruments d'achèvement et d'union spirituels, - elles n'en sont pas moins l'une et l'autre, en elles-mêmes, odieuses au Créateur ; en sorte que si notre premier devoir est de développer le Monde, un deuxième commandement, pareil au premier, nous oblige à lutter jusqu'au bout contre toute diminution et toute douleur.

La charité évangélique est longtemps demeurée celle du bon Samaritain qui recueille, qui panse, et qui console. N'y aurait-il pas moyen, vraiment, de donner à cette grande vertu une forme plus généreuse encore, et plus active ? À côté du soldat qui ramasse son camarade blessé, il y a celui dont le dévouement consiste à poursuivre l'assaut

sans s'arrêter. L'amour du prochain ne saurait perdre sans déchoir cette fleur de miséricorde qui a fait surgir la belle moisson des « hospitaliers ». Mais il demande à prendre un corps plus solide dans quelque attachement passionné à l'oeuvre générale de l'Univers. Non seulement adoucir, mais développer. Non seulement réparer, mais construire. Pour notre génération, aimer les Hommes ne peut signifier autre chose que ceci : se vouer, de toutes ses forces, de tout son cœur, à l'effort humain.

Un détachement plus passionné, une résignation plus combative, une charité plus créatrice et, faudrait-il ajouter : une pureté plus chargée d'initiation ; une humilité plus orgueilleuse de sa sujétion à l'Univers ; une douceur plus animée par l'esprit de conquête ; une vertu moins semblable à de l'impuissance ou de la médiocrité ; un salut plus pareil au succès d'un effort universel qu'à un « rescapage » individuel ; une propagation de la Foi plus clairement distincte d'un prosélytisme de secte ; - voilà ce que nous attendons tous pour sentir le Christianisme à la mesure de nos besoins nouveaux ; et voilà [40] ce que nous écoutons venir ; et voilà, en fait, ce qui arrivera, automatiquement, pourvu que puissent réagir vitalement, dans nos cœurs, l'un sur l'autre, en pleine sincérité, le Sens Humain et le Sens Chrétien.

Est-ce que, pour un œil averti, les teintes ne virent pas, déjà, insensiblement ? Le péché originel devenant petit à petit plus comparable à un début laborieux qu'à une Chute ; la Rédemption plus proche d'une libération que d'un Sacrifice ; la Croix plus évocatrice de laborieux progrès que de pénitence expiatoire ?

Un *optimisme* collectif, réaliste et courageux, *doit décidément se substituer au pessimisme et à l'individualisme dont les notions hypertrophiées de péché et de salut personnel ont graduellement envahi et perverti l'esprit chrétien* ¹³.

¹³ En fait, par suite du changement qui s'est opéré, ainsi que nous avons dit, dans la puissance religieuse humaine fondamentale, toute la littérature religieuse actuelle, parce qu'elle a été écrite, soit avant cet événement, soit sans en tenir compte, depuis, est en partie périmée : non pas en ce sens qu'elle soit devenue fausse ou inutile, mais en ce sens qu'elle doit se plier au CHANGEMENT DE COURBURE subi récemment par l'« anima naturaliter christiana » du fait de l'apparition de cette dimension nouvelle : le Sens Humain. Reconnaissons donc franchement la situation : non seulement l'Imitation de Jésus-Christ,

Que les incroyants ne voient pas ici un tour de passe-passe, - ni les fidèles conservateurs une évolution illégitime du dogme.

On aurait de la peine, c'est exact, à trouver dans la lettre de l'Écriture les préceptes d'un Évangile explicite de l'effort [41] humain. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Les Évangiles parlent-ils de la crise industrielle moderne ; et rien y peut-il faire prévoir le renversement des lois de « l'usure » ? - L'éveil du Sens Humain, si on nous a bien compris, est un phénomène contemporain, qui a fait naître au Monde quelque chose de tout nouveau. Il serait dès lors aussi psychologiquement absurde d'en supposer la préexistence dans l'esprit des apôtres (et même dans la conscience humaine du Christ) que celle du moteur à explosion ou de la langue anglaise. - Que sommes-nous en droit de demander à l'Écriture et de revendiquer pour elle, afin que soit préservée sa valeur sacrée ? Deux choses, uniquement. La première, que, appliquées sur la nouvelle courbure prise par l'esprit humain, les directrices morales et intellectuelles contenues dans la « Révélation » se conservent, sans altération des rapports qui dessinent la figure essentielle du Christ et du chrétien. Et la deuxième, que, dans le nouvel état de choses, le Christ et la foi chrétienne continuent à s'imposer comme des éléments, non pas simplement accommodables, mais nécessaires (par structure) au développement nouveau de l'esprit humain.

Or, dans les perspectives que nous cherchons à découvrir ici, ces deux conditions paraissent satisfaites.

Que l'attitude chrétienne puisse se renouveler et s'enrichir au sein, et au moyen même, des aspirations humaines les plus dernièrement écloses dans la conscience humaine, nous venons de nous en assurer en passant en revue les principales vertus évangéliques.

mais notre interprétation de l'Évangile elle-même, a besoin de subir cette correction ; et tout le monde la lui fait subir. Pourquoi ne pas le dire ?

Comme exemple typique de pessimisme chrétien, nous citerons la dernière Encyclique (juin 1928) sur la Réparation. Dans ce document l'histoire du Monde est présentée comme une longue succession de maux parmi lesquels tout ce que l'Homme peut faire c'est de gémir et d'expier. Aux aspirations modernes vers une grande Oeuvre terrestre à promouvoir, l'Église ne sait répondre que par des plaintes sur le malheur des temps nouveaux.

Et maintenant, que la lumière du Christ, loin d'être éclipsée par l'éclat grandissant des idées d'Avenir, de Recherche et de Progrès, se découvre comme le foyer même destiné à soutenir leur ardeur, c'est une vérité qui, nous en avons confiance, ne pourra qu'aller en dominant toujours plus l'apologétique moderne.

Plus l'Homme, poussé par le Sens Humain, s'éprendra de l'idée qu'un Résultat est attendu des prolongements de son [42] effort même « profane », plus il se trouvera conduit à exalter la valeur de la Personnalisation et de la Personne, en quoi consiste l'œuvre des œuvres humaines. - Plus, encore, l'Homme, éveillé à la notion de « fonction humaine universelle », s'élèvera dans l'appréciation du rôle joué dans le Monde par les forces de choix et de conscience, plus il comprendra que l'apparition sur Terre de la pensée réfléchie entraîne quasi nécessairement, pour la compléter et l'équilibrer, une autre « réflexion » : celle du Tout sur la monade, après celle de la monade sur elle-même, - c'est-à-dire une Révélation. - Plus l'Homme, enfin, devenu conscient de la gravité et des risques de l'existence, cherchera à discuter les droits de l'Univers sur sa liberté, plus il se rendra compte que, si aucun élément tangible ne lui manifeste l'influx (c'est-à-dire ne lui *garantit* l'existence) d'un Terme réel du Monde, nul argument de sa raison individuelle, nul accord des esprits, si unanime soit-il, ne sauraient supprimer en lui ce doute, physiquement mortel pour l'action et le goût essentiel de vivre : « Le Monde a-t-il vraiment l'issue dont nous rêvons ? Ne sommes-nous pas les dupes de la Vie ? »

Ainsi, et pour des raisons liées à la structure de nos âmes, l'objectivité de quelque contact, non pas simplement tardif et individuel, mais aussi ancien et vaste que le sujet humain tout entier, avec un Dieu conçu comme centre suprême de personnalisation - telle est, on peut l'estimer, la condition dernière sans laquelle toutes nos grandes espérances terrestres actuelles se débarrasseront misérablement.

Pas de solidité à la Foi au Monde sans une Réponse, proférée depuis toujours, par Ce qui est promis à la foi au Monde. Aux sphères pensantes de l'Univers il faut un principe physique de liaison et d'énergie *spirituelles*. Le Tout, pour nous captiver, doit avoir un cœur et un visage. Un Christ, doué à la fois d'une histoire tangible et d'attributs divins, est, dans le champ de notre expérience, le seul principe en vue qui puisse donner au Sens humain sa légitimité et sa consistance.

[43]

CONCLUSION

Il est écrit dans l'Évangile : « Non veni solvere, sed *adimplere*. »

Quoi que les Hommes fassent pour découvrir des routes plus hautes et des idées nouvelles, le Christ doit, pour demeurer Lui-même, se trouver constamment en avant de leurs progrès. Le Christ doit être capable, et Lui seul, de donner, à chaque instant, un sens et une garantie aux attentes croissantes du Monde moderne. Il est celui qui comble et qui consomme. À ce signe, de plus en plus, *et à ce signe seul*, nous le reconnâtrons.

Ou bien le Christ est capable, Lui et Lui seul, de sauver les aspirations humaines de notre temps, - et nous sommes prêts à l'adorer avec une passion renouvelée. Ou bien Il grandit moins vite que nos espoirs les plus beaux, et alors Il n'est plus rien pour nous.

Mais alors, vraiment, s'Il disparaît, que nous restera-t-il pour justifier et développer, en dernier ressort, notre goût de l'être et de la Vie ?

Au fond, la cause du Christianisme et la cause du Monde sont étroitement liées dans la crise présente. Le Monde serait incohérent en lui-même, si le Christ n'était pas là pour le centrer et le consommer. Mais le Christ ne serait pas divin si son Esprit ne se reconnaissait au fond des mouvements qui recréent, en ce moment, l'âme de la Terre. Seul un étrange manque de foi a pu dédaigner, redouter, ou même condamner « l'esprit moderne ». L'éveil du Sens Humain ne saurait être que l'aurore d'une Épiphanie nouvelle.

Il est temps de le reconnaître. De nos jours ¹⁴, l'Église, entraînée dans un remous de théologie abstraite, de sacramentarisme [44] quantitatif, de dévotion subtilisée, a perdu contact avec le Réel. Les directions ecclésiastiques et les préoccupations des fidèles s'enferment peu à peu dans un petit monde artificiel de rites, de pratiques, de surenchères pieuses, entièrement séparé du vrai courant des choses. L'Eucha-

¹⁴ Remarquons-le : l'écrit est de 1929. Depuis, une partie des chrétiens a passé, de l'écueil que signale ici l'auteur, à l'écueil opposé. (N.D.E.)

ristie, notamment, tend à devenir une sorte d'objet valable pour lui-même, qui absorbe en soi l'activité religieuse au lieu de la faire fermenter pour le salut de toutes choses dans l'Univers. En ceci nous faisons fausse route ; et voilà pourquoi les progrès de la Vérité chrétienne sont comme arrêtés.

Le Christianisme ne cessera de végéter, il ne recommencera à se répandre comme aux premiers âges, que s'il « s'embraye » résolument sur les aspirations naturelles de la Terre. La foi au Christ vitalisée par la foi humaine (définitivement née) à quelque progrès universel, - la foi au monde légitimée par la précise et consistante réalité du Christ, - les goûts arc-boutés du Christ et du Monde, - tels se laissent deviner les deux pôles de la Religion de l'Avenir * 15.

* *Océan indien*, février-mars 1929.

Texte publié d'après l'exemplaire du R.P. Jouve, des *Études*, revu et corrigé par le P. Teilhard. Pour les changements de mots dus aux frappes successives, les éditeurs ont donné la préférence à l'une des premières dactylographies : celle que possédait le Père Auguste Valensin.

15 La plupart des « clercs catholiques » sont maintenant d'accord pour faire de plus en plus grande, dans la vit chrétienne, la part des activités humaines. Mais, dans leur idée, cette part n'est jamais qu'une annexe, un surcroît, une exubérance de la vie surnaturelle débordant sur le domaine profane. - Nous tenons, au contraire, que la participation aux travaux et aux aspirations humains, loin d'être un accessoire dans l'œuvre salvifique, est le noyau psychologiquement primordial sur lequel tombe (ou duquel naît) en chaque homme la foi et le don de soi-même au Surnaturel.

Entre les deux points de vue, malgré les concessions faites, l'opposition demeure totale.

[45]

Les directions de l'avenir

2

LA ROUTE DE L'OUEST VERS UNE MYSTIQUE NOUVELLE

Penang, le 8 septembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

[47]

Le scandale en face de la Multiplicité et du Désordre actuel du Monde aboutissant à la foi passionnée en la réduction possible de cette dispersion à la réunion, - voilà la source commune des divers courants de philosophie et de prière dont les naissances successives, bien plus que la création d'aucun empire ou la découverte d'aucune énergie, sont les événements dominants de l'Histoire humaine.

Pas de religion conquérante sans mystique. Et pas de mystique profonde en dehors de la foi en quelque unification de l'Univers.

L'Un et le Multiple. D'où l'éparpillement ? et comment le retour à l'union ? - La perception de plus en plus distincte de ce problème, et l'approche graduelle de sa solution, mesurent probablement les étapes, non encore toutes parcourues, de l'Anthropogénèse.

Périodiquement, il est vrai, comme pendant un hiver, la magnifique poussée paraît s'endormir.

Dominée par un *agnosticisme* faussement regardé comme scientifique, qui se défend de rien connaître en dehors de l'identité avec le Passé, le monde moderne a pu s'imaginer que la question de l'Unité de l'être était insoluble et vaine. Et il a cherché à s'en passer.

Plus dangereux encore, parce qu'ils fournissaient spécieusement un succédané d'idéal, les *pluralismes* positivistes ou esthétiques, encore de mode, ont cru supprimer ou supplanter [48] la mystique en enseignant que l'Univers, morcelé par essence, culmine incessamment dans l'individu et dans le moment présent. Tout a été, et tout restera multiple : le culte du Moi instantané, - un principe d'infinie dissociation logiquement installé au cœur de la Morale.

Le Monde moderne a cherché toutes les issues possibles à son activité en dehors de la foi en l'unité. Il a paru oublier pour toujours Bouddha, Platon et Paul.

Mais, à l'expérience, ces tentatives de laïcisation du Monde se sont montrées stériles. Elles n'ont rien organisé, rien construit ; et, par définition, elles ne voulaient, ni ne pouvaient le faire. Elles se sont répandues, mais comme un dissolvant. Elles ont perverti, non converti, la Terre. Convertir, c'est apporter une âme.

Et, en ce moment, gonflé d'une exubérance nouvelle, d'énergies et de désirs, le Monde humain, déçu, et cependant tout prêt pour recevoir une forme nouvelle, souffre et s'inquiète dans le besoin d'une orientation spirituelle à prendre. Ramené par force aux sources initiales de l'action, il cherche l'idée et l'idéal essentiels, biologiquement nécessaires pour le faire aboutir à « l'unanimité ».

Il cherche. - Mais pourrait-il chercher, ou même repousserait-il ce qui lui est offert, s'il n'avait déjà trouvé, tout au moins, les *conditions* auxquelles doit satisfaire la Divinité que d'avance il adore ?

L'objet de ces pages est de montrer comment, en continuité (et en même temps en opposition) avec les mystiques anciennes (surtout orientales), l'Humanité présente, née de la Science occidentale, est en train, malgré ses airs de positivisme sceptique, de recommencer, par une voie neuve, l'effort obstiné qui semble avoir depuis toujours chassé la Vie en direction de quelque plénifiante unité.

[49]

1. LA VOIE ORIENTALE

À en croire l'Ethnologie, l'Homme primitif (autant que nous pouvons en reconnaître les traces fixées chez les peuplades non progressives de la Terre) aurait traversé, comme l'enfant, une phase de confusion ou indifférenciation mentale, au cours de laquelle il ne distinguait qu'imparfaitement les unes des autres les activités et les choses. On a cherché, dans ce vague sentiment d'une identité ou liaison fondamentale des êtres, la manifestation ou les vestiges d'une haute sagesse. On a parlé comme si les « primitifs » avaient déjà naturellement atteint, et

sans effort, les sommets spirituels où nous nous haussons avec tant de lenteur. Mais bien à tort. En droit et en fait, la divine vertu de l'unité se découvre en raison directe de la différenciation du multiple qui s'oppose à elle. Il faut avoir reçu distinctement et violemment la séparation et l'antagonisme des éléments cosmiques pour pouvoir se griser au sentiment de leur liaison profonde et de leur confluence anticipée. La Prélogique (dans la mesure où elle existe) ne connaît qu'une pré-religion et une pré-mystique.

Le premier courant de vraie mystique (c'est-à-dire de tendance à l'union universelle). dont les traces aient été conservées par l'histoire écrite, et dont l'influence se prolonge distinctement jusque dans la pensée moderne, est celui qui, né dans l'Inde quelque cinq ou dix siècles avant l'ère chrétienne, a longtemps fait de cette contrée le pôle religieux de la Terre ¹⁶.

[50]

Nous ne savons si quelque historien a pu encore déterminer à quels antécédents psycho- ou physiologiques, à quels raffinements de culture ou de pensée a pu répondre (comme un effet direct ou comme une réaction) la formation de ce « cyclone » mystique sur les plaines du Gange. Mais les résultats de ce fait extraordinaire sont toujours sous nos yeux : la plus belle moitié de l'Humanité, à un moment donné, s'est trouvée unanime pour croire en l'unité essentielle de la Nature, et penser que cette unité ne pouvait s'obtenir que par une *détente* de l'Univers.

« La multiplicité des êtres et des désirs n'est qu'un mauvais rêve, dont il faut s'éveiller. Supprimons l'effort de connaissance et d'amour, c'est-à-dire de personnalisation, qui tend à donner plus de consistance à ce mirage : et ipso *facto* (tout est là), en *vertu même* de l'évanouissement du Plural, nous verrons apparaître le fond essentiel de la toile ; - dans le silence établi, nous percevrons la Note unique. Les phénomènes ne nous manifestent pas, ils nous cachent la Substance ».

¹⁶ Rien d'aussi peu mystique (au sens ici admis) que les anciennes parties de la Bible. Le monothéisme juif, à ses débuts au moins, est anthropomorphique, beaucoup plus que « cosmique ».

Fortement schématisée, telle est la « solution orientale » de la Vie parfaite, c'est-à-dire du retour à l'Unité. Pour le Bouddhiste qui s'exténue physiquement, comme pour le Brahme qui mentalement se concentre, le Multiple et l'Un s'opposent à la manière de deux plans que l'œil ne peut percevoir qu'en sautant de l'un à l'autre. L'unité s'obtient en niant et détruisant le Multiple. Telle est l'idée qui, sous des formes diverses, a dominé et Pénétré, jusqu'au Japon, la sagesse orientale. Dans cette solution raffinée et pessimiste du Monde a pris naissance, et s'est exprimée, l'âme asiatique.

De nos jours, il a pu sembler que se produisait, jusqu'en Europe même, une renaissance de la mystique « bouddhiste ». La sérénité moniste de l'Orient n'allait-elle pas convertir l'agitation pluraliste de l'Occident ? On a pu le pronostiquer, et s'en inquiéter.

En fait, cette reviviscence de la Théosophie et du Néobouddhisme paraît reposer sur une immense méprise. Comme nous [51] allons le dire bientôt, le Monde moderne (pour des raisons plus urgentes encore que celles qui avaient jadis ému l'Orient) s'est mis à rêver, à son tour, de découvrir l'Unité au fond de la Matière. Le christianisme, par un excès de précaution, ne lui présentait que des expressions juridiques, et individualistes de l'Un. Il s'est donc jeté, croyant s'y reconnaître, sur les formules anciennes des panthéismes hindous. Mais, ce faisant, il leur a prêté, sans s'en apercevoir, un sens entièrement nouveau. Les mystiques « panthéistes » d'Occident ont essentiellement le sens et le culte des valeurs *réelles* de l'Univers. Logiquement, au contraire, pour le philosophe oriental, ces valeurs n'existent plus. L'Un n'est pas au pôle, mais aux antipodes de l'expérimental. Impossible, dès lors, de lui attribuer un caractère, ni une détermination en un sens même « analogique ». Impossible de le figurer au terme infiniment prolongé d'aucune ligne de connaissance ou d'action. Il est la négation simple de tout ce que nous appelons « plein ». Pour atteindre cette Vacuité, il faut (et il suffit) que nous nous débarrassions de tout concept, de toute image, de tout désir.

C'est la mort complète de l'activité constructrice.

C'est l'inanité radicale de l'Univers expérimental.

Le sage de l'Inde ne saurait, *en droit*, s'intéresser à rien de ce qui a été, de ce qui est, de ce qui sera la vie du Monde. Est-ce bien ainsi que l'entendent ses imitateurs européens ?

Si étrange, pour nous, est cette perspective, que l'idée d'une équivoque se présente forcément à l'esprit. Y a-t-il vraiment jamais eu, *en fait*, un seul adorateur réel de la Vacuité ? ou bien, tout à fait au fond de ses mots (inverses des nôtres) et des gestes (qui contredisaient peut-être ses intentions profondes), l'Orient n'a-t-il pas simplement entrevu et cherché à fixer ce que nous allons définir ci-dessous, comme « la route de l'Ouest » ? En d'autres termes, « l'ivresse bouddhiste de la Vacuité » est-elle essentiellement différente de nos aspirations vers l'Ineffable ? - Malgré que les philosophes orientaux l'assurent, nous ne pouvons nous défendre d'en douter.

[52]

Quoi qu'il en soit de ce problème de psychologie, la solution dite « orientale » existe *théoriquement*, et devait être présentée ici, ne fût-ce que pour faire comprendre la nature exacte et l'originalité de la néomystique occidentale. On peut abstraitement concevoir que l'Homme poursuive (et peut-être en fait, l'Orient s'est-il vraiment épuisé à chercher) l'Unité du Monde dans une suppression directe, non seulement de l'« état de multiplicité » mais du multiple lui-même. C'est dans un sens exactement contraire que se dessine aujourd'hui, sous l'influence des mêmes aspirations universalistes, la solution ou voie occidentale.

II. LA VOIE OCCIDENTALE

Au regard des fondateurs de la métaphysique et de la mystique orientales, l'Univers tangible, dont le sage avait à s'affranchir, formait un système compliqué et scintillant d'objets se mouvant dans un cercle fermé. Puisque, rêve ou réalité, le multiple était incurablement morcelé, la sainteté consistait à briser l'enveloppe des choses, afin de leur échapper. Le principe de la solution apportée par l'Occident au problème de l'un et du multiple est, juste à l'opposé, de considérer l'Univers expérimental comme formé d'un ensemble lié d'éléments qu'anime un mouvement (au moins possible) de rassemblement interne, à travers la Durée totale. Voulons-nous, dans cette hypothèse, parvenir à

l'Unité ? Gardons-nous de l'effort stérile et insensé qui consisterait à vouloir nous évader des choses sans les libérer avec nous. Ne les rejetons pas. Mais, bien au contraire, aimons-les et épousons-les dans leur essence qui est, si l'on peut dire, de tomber laborieusement, en haut et en avant, vers un Centre commun. Pris *dans le bon et vrai sens, le Multiple est de nature convergente*. Pour le [53] réduire, il ne faut donc pas le supprimer, mais le prolonger au-delà de lui-même. La lumière divine n'apparaît pas dans la nuit faite artificiellement au fond de nous-mêmes : mais elle se pose, comme une teinte suprême et définitive, sur le chatoiement organisé du Monde. La Note fondamentale du Cosmos ne s'entend pas dans le pur silence : mais elle vient couvrir l'harmonie des vibrations élémentaires. Le Ciel ne s'oppose pas à la Terre : mais il naît de la conquête et de la transformation de la Terre.

Dieu' s'atteint, non par exténuation, mais par sublimation. - Telle est, si nous ne nous trompons, la grande découverte religieuse des temps nouveaux.

De cette doctrine, on chercherait vainement, nous l'avouons, une formule explicite nulle part. Personne encore n'a pris la peine de fixer cet Évangile. Mais est-il nécessaire d'avoir un livre, quand la vérité s'exprime au plus profond des besoins et des attitudes de toute une Civilisation ? - En fait, si l'on y prend garde, le point de vue que nous venons de définir n'a presque plus besoin d'explication, tellement il est déjà admis et vécu. C'est lui que tendent à adopter, et sous lequel se rapprochent lentement les unes vers les autres, toutes les branches vivantes des religions modernes, - depuis le Christianisme (voir ci-dessous), jusqu'aux formes jeunes de l'Islam et du Bouddhisme. Et la raison de cet accord est profonde et simple. Dans cette perspective seule de l'union (et de l'évasion) *par convergence* se trouvent sauvegardées, et mutuellement renforcées, sans mutilation, sans perversion, et avec une parfaite aisance, toutes les exigences, non seulement de nos aspirations, mais aussi de l'expérience.

De l'expérience (c'est-à-dire du Multiple) les vieilles religions orientales ne percevaient guère, et ne pouvaient guère distinguer, que les côtés incohérents et troublants de l'agitation sans raison ni sens. Voilà pourquoi elles l'ont fait si allégrement passer par-dessus bord. Le monde moderne, on s'en apercevra toujours davantage, est né, corps et âme, de [54] la découverte du Temps organique de l'Évolution. La nébuleuse des monades, nous le reconnaissons de plus en plus

clairement, dessine une spirale qui monte et se resserre. Chair et esprit, chacun de nous se trouve englobé dans une Cosmogénèse, qu'il n'est plus possible de suspecter ou de dédaigner.

À nos yeux, l'histoire du Monde dessine donc un geste chargé d'absolu et de divin où l'activité spiritualisante des êtres se découvre comme une énergie sacrée. Il ne saurait plus être question, dès lors, d'opposer simplement Un et Multiple, Esprit et Matière. Il faut poursuivre, adorer l'un à travers l'autre. L'unité divine surmonte le plural par surcréation, non par substitution. Telle est la route (*la seule route* ouverte devant lui) où, instinctivement, s'est déjà engagée et compromise sans retour, la vie occidentale.

Ce serait déjà beaucoup d'avoir trouvé, au conflit posé dans l'Univers par l'existence du Multiple, une issue qui satisfasse les besoins du Monde moderne. Le comble du succès, la plénitude du salut, c'est que, pour le mystique occidental, Un et Multiple, Foi et Expérience, ne se raccordent pas seulement comme deux figures inertes faites pour se compléter géométriquement. Les deux termes se combinent, en réalité, comme deux sources d'énergie, dont la mise en présence détermine, par réaction mutuelle, un jaillissement de vie toujours plus pure et plus élevée. Dans la perspective orientale, un phénomène psychologique analogue peut se produire : le dédain ou la lassitude en face de l'agitation cosmique chasse le sage vers Nirvana dont l'attrait à son tour peut rendre l'agitation du Monde plus répulsive encore ; - et ainsi de suite jusqu'aux limites de l'extase. Mais tout ce processus, au moins en théorie, doit se passer dans le *négatif* des objets, des passions, des images, et tendre vers le vide. Logiquement (et bien que peut-être neuf dixièmes des modernes théosophes s'y trompent, en transposant sous des mots anciens nos pensées modernes) le Saint oriental ne doit pas chercher à *sublimier*, mais à *émacier*, le Réel tangible.

[55]

Quelle triste et pauvre occupation pour alimenter les ardeurs spirituelles d'un monde !

Dans les perspectives occidentales, le cycle prend une toute autre signification, et une toute autre vigueur. Vers la découverte et la conquête de l'Unité, l'Homme de l'Ouest est chassé, non plus seulement par l'insatisfaction des désordres et des insuffisances présentes,

mais par l'immense attrait des perfections ébauchées dont la foule l'environne.

Les charmes épars de l'Univers lui révèlent partiellement la beauté qui les réunirait tous en les consommant, et la perception dans l'Univers de cette Beauté naissante redouble son admiration et son respect pour la substance élue cachée dans les éléments du Monde. Il s'agit pour lui de progresser dans la consistance, en dégageant, par épuration, toute la moelle positive du Multiple. L'Unité du Monde est à base de construction et d'effort, - vers la concentration et non vers la détente. Si quelqu'un a compris cette parole, à lui l'ivresse, non pas de vacuité, mais de plénitude.

On pourrait craindre, en observant l'Europe moderne, désabusée et jouisseuse en apparence, que l'Humanité, parvenue à un sommet de complexité et de puissance, ne s'arrête, n'hésite, et ne se dissolve, par ennui de la vie. Rien n'arrivera de semblable si, comme nous le prétendons ici, la perception est déjà partout naissante que l'agitation universelle, loin d'être un rêve incohérent, voile et prépare un avènement divin.

Comme nous le disions plus haut, il peut être difficile, à la distance où nous nous trouvons des premiers sages hindous, de distinguer les raisons qui ont déterminé l'apparition, et favorisé l'étonnante diffusion de leurs doctrines. Dans le cas de la nouvelle foi occidentale, la connexion des événements est tout à fait claire. Une passion, non pas seulement rajeunie, mais renouvelée, en l'unité à venir du Monde est l'âme, biologiquement requise, qui vient à point pour soutenir la civilisation dans la forme moderne qu'une évolution irrésistible de la conscience individuelle et sociale lui impose. L'idée [56] d'une « Unité de convergence » est *la seule qui puisse fonder la morale et la religion d'un Univers à base de recherche et de progrès*. De ce chef, aucune conversion (si l'on peut dire) n'aura jamais eu de racines aussi profondes que celle qui va s'opérant sous le voile de l'incroyance moderne.

Jusqu'ici les hommes se sont surtout convertis pour des besoins ou espérances individuels, ou par poussées nationales ou raciales. Pour la première fois, nous voyons un mouvement spirituel se dessiner, intimement lié à la marche du Monde tangible pris comme un tout. Le goût de l'Unité pour sauver le goût universel de l'Action. Une foi nou-

velle conditionnant une humanité nouvelle. Une âme unique pour la couche de la Terre.

La mystique occidentale, voilà le secret de sa force, est la première mystique dont le sujet soit explicitement, non plus la monade humaine, mais le Monde. Elle est essentiellement « catholique » ; rien qu'à ce caractère, on pourrait reconnaître que, malgré certaines apparences contraires, elle est la fille légitime ou plus exactement le terme actuel et l'expression évoluée, du Christianisme.

III. LA MYSTIQUE OCCIDENTALE ET LE CHRISTIANISME

Au même titre que le Monde moderne auquel elle vient apporter une signification et un idéal, la mystique occidentale est apparue en prolongement du Christianisme. Historiquement, l'un a précédé et favorisé l'éclosion de l'autre. L'un a passé dans l'autre. Mais au prix et au travers de quels attermoissements ? La fleur n'a-t-elle pas tué la tige ? l'âme chrétienne originelle se survit-elle réellement dans l'âme religieuse moderne ?

[57]

Il paraît difficile de contester que, dans une part appréciable de ses manifestations primitives, le christianisme se présente comme une dérivation de la mystique de l'Est. L'importance donnée au Sermon sur la Montagne qui exalte les faiblesses du Monde, - les appels à un renoncement qui ressemble fort à une évasion immédiate hors du Multiple vain ou mauvais, - une théorie de la perfection religieuse qui a peuplé les déserts, - tout cela donne à penser que, pour une part, la pensée chrétienne, à ses débuts, n'était pas encore explicitement dégagée de l'ornière orientale ¹⁷. D'un autre côté, en allant plus au fond des choses, on observe que l'Évangile repose sur un certain nombre d'affirmations fondamentales telles que la Résurrection de la Chair, qui, explicitées jusqu'au bout, conduisent directement à la conception oc-

¹⁷ Parfaitement fidèle, et fidèle jusqu'au bout aux conseils évangéliques, Teilhard a toujours lutté contre une interprétation pernicieuse de l'évangile qui voudrait voir en lui un abandon de la lutte contre le mal et une consécration du dolorisme. (N.D.E.)

cidentale de l'Univers. Saint Justin ne tourne-t-il pas déjà exactement le dos à Bouddha quand il parle du salut de la Matière ?

Lorsqu'on réfléchit à ces oppositions, il semble que l'histoire mystique de l'Occident pourrait se décrire comme un long effort du Christianisme pour reconnaître et séparer, au fond de lui-même, les deux voies orientale et occidentale de la spiritualisation : *supprimer ou sublimer* ?... Diviniser en sublimant : de ce côté allait avec la logique profonde de l'Incarnation, l'instinct du Monde naissant. Diviniser en supprimant : dans cette direction simpliste poussait la routine de l'ancien Orient. Jusqu'à nos jours, dans les formules et les gestes (sinon dans l'attitude profonde, convenablement interprétée) du monde chrétien, les deux courants se reconnaissent. L'usage et la privation. Jésus et le Baptiste. On a voulu voir, dans cette dualité, deux composantes essentielles et harmonisables [58] de la sainteté. Ce sont en réalité la trace de deux attitudes inconciliables. Entraînés et corrigés par le mouvement général chrétien, des hommes du type saint Jean de la Croix ¹⁸ ont indubitablement vécu pratiquement une mystique réductible à la sublimation des créatures et à leur convergence en Dieu. Mais l'interprétation qu'ils ont (ou qu'on a) donnée d'eux-mêmes est encore décidément « orientale » ; et il faut avoir la franchise de reconnaître que, par ce côté de leur sainteté, ils ne nous conviennent plus. Dieu ne sort pas de la nuit, mais il se pose sur la lumière ; ou, s'il est permis de parler de nuit, c'est d'une ombre qui soit l'excès même, et comme le renversement, de notre lumière.

Le moment est certainement venu de porter la clarté et la simplicité dans la mystique chrétienne. Par le jeu même de sa croissance naturelle, le Monde a choisi : Dieu est au terme d'un effort de surdéveloppement, non de restriction, de l'Univers. S'il veut continuer à vivre et à dominer, le Christianisme doit désormais penser et parler, sans ambiguïté et exclusivement, la langue d'Occident : non pas se résigner passivement, mais attaquer ; non pas ignorer, mais chercher ; non pas mépriser l'Univers tangible, mais se perdre dans sa contemplation et son achèvement.

Nous l'avons montré longuement ailleurs (v, « le Milieu Divin »). Il ne s'agit nullement d'aboutir par là à aucun naturalisme, ni à aucun hédonisme, ni à aucun panthéisme. juste au contraire.

¹⁸ Et aussi, jusqu'à un certain point, l'auteur de *l'Imitation*.

Tout d'abord, explicitement réduit, conformément à sa nature et aux besoins de l'humanité présente, à la seule interprétation occidentale du Monde, le Christianisme peut et doit conserver intacte (ou même accroître) sa force ascensionnelle de purification et de détachement. En vertu même de leur aptitude à converger vers le haut, les éléments de l'Univers [59] ne peuvent être pleinement atteints qu'en nous chassant toujours au-delà d'eux-mêmes, vers des zones constamment plus spirituelles. Tout comme la voie orientale, la route de l'Ouest conduit donc par l'ascèse vers l'extase. Seul, « l'esprit » est changé - ce qui est tout. Le saint hindou se recueille et s'exténue pour secouer son vêtement de matière ; le saint chrétien pour le transfigurer et s'en pénétrer « (super-indui) ». Le premier cherche à s'isoler du Multiple, le second travaille à le concentrer et le purifier. L'Oriental cherche à s'évader, en abandonnant le temps, l'espace et lui-même. L'Occidental émerge du plural en l'entraînant avec lui. Or de ces deux attitudes, *la seconde seule est capable d'exprimer à l'âme moderne la vérité, la puissance et la séduction de la Croix.*

Point de monisme dangereux à craindre, non plus, pour le Christianisme franchement occidentalisé. Sans doute, l'idée même que, en nous et autour de nous, l'Unité cosmique se noue graduellement au terme d'une convergence universelle, fait résonner, au fond de l'âme moderne, l'éternelle et profonde musique qui a bercé tous les panthéismes. Mais y eut-il jamais, par définition, de vraie mystique sans quelque panthéisme ? « Et alors, dit saint Paul en parlant de l'Incarnation consommée, Dieu sera tout en tous : *en pâsi panta Theos* ». Pour qu'en s'occidentalisant le Christianisme demeure fidèle à lui-même, il faut et il suffit que soit maintenue, en plus de la primauté de *l'esprit* sur la matière (laquelle fait, nous l'avons vu, sortir le renoncement de la possession), la primauté du *personnel* dans le spirituel, qui fait coïncider la distinction maximum des éléments avec le maximum de leur union. Mais cette deuxième primauté, comme la première, ne tient-elle pas précisément à la nature et au mécanisme de la « convergence » ? Comment le Multiple se *perdrait-il* dans l'Unité (ce en quoi consiste le faux panthéisme), puisque le mouvement ontologique de convergence qui réunit les éléments entre eux est justement celui qui à un degré inférieur fait chacun d'eux incommunicablement lui-même !

En somme, au point où nous parvenons, le Christianisme, pour demeurer lui-même, doit embrasser, en la sauvant, la mystique occidentale. Laissés à eux-mêmes les nouveaux sages de l'Ouest risqueraient de s'attarder dans la jouissance de leurs conquêtes. Ils arrêteraient probablement aux horizons temporels et spatiaux du Monde présent leurs espérances, sans s'apercevoir que cette limitation à un état caduc et inférieur de la matière détruit logiquement leur passion de recherche et leur vigoureux optimisme.

Ils manqueraient, en tous cas, de cette consommation à peu près essentielle à la valeur de leurs perspectives : une ébauche historique, un nom, un visage à donner au terme de l'universelle convergence. Rien, au cours de la métamorphose actuelle du sens religieux humain, ne vient jusqu'ici relayer le Christ dans son rôle de Centre « en qui toutes choses trouvent leur consistance ». Le Christ est toujours le seul élément cosmique en vue qui puisse en dehors de l'illuminisme ou du rêve, donner un corps aux espérances modernes d'une organisation spirituelle du Monde. - Mais encore faut-il pour cela que l'Église, renaissant aux visions passionnément décrites par saint Paul, se décide à le reconnaître et à le proclamer, enfin, *tout entier et tel quel*, paré des espérances et des énergies universelles.

Résumons-nous.

Au degré de concentration et de tension morale où elle est parvenue, l'Humanité ne peut attendre plus longtemps avant de faire le pas spirituel qui lui donnera une âme. Agnosticisme et pluralisme sont morts ou impuissants. Seule, une foi renouvelée en quelque Unité à naître du Monde peut sauver en nous le goût de la vie. Or, en ce point précis, le chemin se divise devant nous : ici, la vieille piste de l'Est, loin de la Matière, vers la moindre recherche, le moindre trouble, le moindre effort externe : l'unité qui se découvre à la négation du multiple ; - là, au contraire, la nouvelle route de l'Ouest, tout droit dirigée sur les mystères et les nourritures terrestres, l'unité qui se donne à la domination du multiple.

[61]

L'hésitation n'est pas permise, et du reste le choix est déjà fait, virtuellement, depuis longtemps. C'est vers l'Ouest que, historiquement et expérimentalement, nous ordonne d'avancer la vie. Savoir plus, et pouvoir plus, afin d'être plus pris par Dieu. Cette ambition a pu para-

être coupable à l'aurore de l'Humanité, quand les premières énergies déchaînées se retournaient contre leurs audacieux libérateurs. Elle a pu sembler oiseuse aux premiers chrétiens quand l'Univers physique semblait n'avoir ni passé ni avenir. Elle est devenue pour nous la plus belle expression du devoir moral et de l'adoration, maintenant que nous avons compris la valeur de l'oeuvre qui se poursuit à travers nos vies. C'est sur cet évangile nouveau de spiritualité conquérante que, au-dehors comme au-dedans du Christianisme, le monde ancien se sépare en ce moment du monde nouveau.

Individus, nations, races et religions, tout disparaîtra demain qui n'aura pas aujourd'hui risqué son âme sur la route de l'Ouest.

APPENDICE. LES DEUX FORMES DE L'UNITÉ ET LA SIGNIFICATION DU MULTIPLE

Comme l'ont noté depuis longtemps les philosophes, il y a deux notions inverses de l'unité : d'une part, l'unité d'appauvrissement, par abstraction, ou retour à l'homogène ; et, d'autre part, l'unité de richesse, par concentration de ce qu'il y a de positif dans les déterminations et les qualités. L'« ens ut sic » et l'« ens a se ». L'éther et l'esprit. - La mystique orientale et l'occidentale ne sont autre chose que la poursuite religieuse du Divin dans l'une ou l'autre de ces deux directions. Autre façon d'exprimer avec évidence la raison de préférer la seconde à la première.

[62]

Il y a toutefois un élément essentiel de la mystique occidentale que ne traduit pas suffisamment sa simple référence au système statique des deux unités de simplicité et de complexité.

Dans les perspectives modernes, commandées - par l'idée d'évolution, l'Un ne s'oppose pas seulement au Multiple comme une perfection totale à une somme d'imperfections : *il naît*, pour une part au moins, de ce multiple. Son unité est, dans une certaine mesure, *tissée* de la pluralité dont il assure la consommation et la synthèse. De là, pour l'activité humaine, *la raison profonde de se livrer passionnément à l'effort* ; ce que nous faisons assure, élémentairement, l'unification

de l'Univers. *Il ne faut rien de moins, ni rien de plus, que la conscience de cette responsabilité pour nous intéresser à la vie.*

De cette notion de la *structure évolutive* de l'unité universelle (du « plérôme » dirait saint Paul), dérive une signification très nette et très optimiste de la Matière.

Dans les mystiques ou les métaphysiques relevant du courant oriental, quelque idée de Mal s'associe toujours à l'origine du Multiple : rêve, troublant la sérénité initiale de l'Essence, ou révolte amenant quelque entraînement d'une fraction de l'Esprit dans la Matière. Le Plural, qu'il fallait supprimer, devait être mauvais par nature ou perversi dans sa source accidentellement.

Dès lors, par contre, qu'on admet l'idée d'une genèse ou d'un achèvement de l'Un à partir des éléments du Monde, ceux-ci, tout en restant, par leur état de désordre provisoire (conséquence inévitable de l'achèvement de leur union en cours), la source de tout péché et de toute douleur, n'ont plus besoin d'un malheur préalable pour être expliqués dans leur apparition et leur distribution initiale. Non pas les débris du vase, - mais la poussière de l'argile élémentaire. Le Multiple n'est pas un déchet secondaire, il existe, tout simplement, parce qu'il est nécessaire à un certain achèvement de l'Unité. Il est, en dernière analyse, la condition positive et essentielle [63] d'un Progrès absolu. *L'idée d'un vice congénital de la Matière ne paraît pas plus répondre à la mystique occidentale que sa contingence absolue.*

De ce point de vue, l'idée que nous tendons à nous faire aujourd'hui de la structure et de la fonction du Multiple se rattache étroitement aux vues chrétiennes sur la consommation finale de l'Univers. D'une part, en vertu de l'Incarnation, Dieu ne peut plus (au moins *hic et nunc* et pour jamais) se passer du Multiple dans lequel il s'est immergé ; et d'autre part, la réalité « Dieu + Multiple », in Christo Jesu, semble, dans la pratique chrétienne et la mystique paulienne, représenter une perfection qui, tout extrinsèque à Dieu qu'elle soit qualifiée, entraîne avec soi une réelle complétion dans l'équilibre de l'Être universel.

Voilà bien, implicitement, la conception du multiple fondamentalement bon, et partiellement nécessaire. Conformément à ce que nous disions plus haut, le Christianisme se trouve en excellente posture pour sauver et guider, le long d'un axe précis et éprouvé, les tâtonne-

ments de la mystique occidentale. Il est le seul guide en vue pour nous piloter sur la route de l'Ouest.

Mais, ici encore, observons-le, il faudra que nous nous décidions, nous autres croyants, à une révision partielle et sérieuse de nos perspectives sur l'origine et l'évolution de l'Univers. Exactement comme dans le cas de l'ascèse et de la mystique, une certaine contamination semble encore exister, dans les représentations cosmogoniques chrétiennes, entre les vues orientales et occidentales. Malgré qu'associées en une seule perspective par saint Paul, les idées d'une première création absolument contingente (et donc peu explicable), puis d'une chute générale également contingente (et donc peu honorable pour le Créateur) ne s'accordent pas bien avec celles d'une Incarnation aboutissant à une sorte de réplétion mutuelle de l'Un et du Multiple. On devine, dans cet ensemble, le mélange d'éléments empruntés à des préoccupations ou à [64] des principes de solutions fort divers ou même opposés. Le départ, puis le choix de ces éléments, aboutissant enfin à une Cosmogonie chrétienne vaste dans ses horizons, et pure dans ses lignes, - digne du Christ Universel qui en est le couronnement, - cet effort représente une tâche nécessaire * 19.

* Penang, le 8 septembre 1932.

19 Pour suivre le cheminement spirituel de l'auteur, il est indispensable de revenir à l'écrit qui en marque le point de départ et que le père Teilhard nomme « Introduction à la Mystique » : *Le Milieu mystique*, dans *Écrits du temps de la guerre*, p. 137-167. Éditions Grasset. (N.D.E.)

[65]

Les directions de l'avenir

3

L'ÉVOLUTION DE LA CHASTETÉ

Pékin, février 1934.

[Retour à la table des matières](#)

[67]

Depuis que les religions existent, elles ont toujours tendu à s'exprimer, dans leurs manifestations les plus hautes, sous la forme de la chasteté. Bouddhisme aussi bien que Christianisme. Pour le « parfait », vaincre l'attrait sexuel apparaît toujours, en fin de compte, comme l'expression suprême du triomphe de l'esprit.

Je ne chercherai pas ici à contester, mais plutôt à justifier la valeur profonde de ce geste. Par sa spontanéité et son universalité l'appel à la chasteté me paraît tenir de trop près aux instincts infaillibles de la Vie pour qu'il soit possible de le considérer comme une valeur périmée.

Cependant, en cette matière comme en tant d'autres, je crois reconnaître que nous sommes encore loin d'avoir fixé avec précision la nature de ce que nous sentons, La conscience ne progresse-t-elle pas par tâtonnements, approximations successives ? Un élément précieux, significatif, et opérant, se cache, j'en suis sûr, au fond de l'idée de virginité. Mais cette idée, j'en suis non moins sûr, n'a pas encore trouvé sa formule satisfaisante dans la pratique, ni dans la théorie. Doute né de mon expérience personnelle. Doute accru par le nombre croissant des esprits élevés et sincères qui ne voient plus rien de moralement beau dans les restrictions de l'ascèse.

La chasteté ne se projette plus qu'en flou sur notre Univers physique et moral. Elle continue, soit à se traduire en mots et en systèmes vieillis, - soit à se justifier par un complexe [68] de raisons disparates dont beaucoup ne nous émeuvent plus. Il s'agit de définir exactement ce qui fait son excellence, - et, pour cela, de la rattacher distinctement à la structure et aux valeurs du Monde d'aujourd'hui.

Tel est le but que nous nous proposons ici. ²⁰

I. L'EMPIRISME CHRÉTIEN DE LA CHASTÉTÉ

De même, et par le fait même que le Christianisme est aujourd'hui la forme la plus progressive de Religion, de même, et par le fait même, c'est en lui qu'il convient de chercher l'expression la plus évoluée de la doctrine de chasteté. À l'heure qu'il est, cette doctrine (ou plutôt, comme nous allons dire, cette *pratique*) s'exprime très nettement par les deux directrices que voici :

- 1) L'union des sexes est bonne, et même sainte, - mais en vue de la reproduction, *exclusivement*.
- 2) Hors de ce cas, le rapprochement des sexes est à réduire [69] *au minimum*. L'idéal moral (supérieur même au mariage) est la virginité.

Ces deux règles couvrent avec succès la majorité des cas ; et elles ont réussi à entretenir, plusieurs siècles durant, les deux essentielles fonctions humaines de « propagation de la race » et de « spiritualisation ». Elles sont toutefois peu cohérentes, - pratiquement complémentaires, plus que logiquement liées. On sent, sous cette sagesse

²⁰ Pour saisir plus nettement la dialectique de l'auteur dans le déroulement du texte, on peut la résumer ainsi :

En face des problèmes que lui pose son entourage, le Père Teilhard essaie de définir l'essence de la virginité. Pour cela :

a. Il commence par éliminer les conceptions dépassées, telle la notion manichéenne d'impureté de la matière qui entraînait un idéal de vertu consistant dans la séparation.

b. Abordant ensuite le point de vue énergétique, il pose la question : L'amour humain est-il, ainsi que certains le prétendent, une énergie optimale de spiritualisation ? Ou « n'y brûlons-nous pas une partie de notre absolu ? ».

c. Envisageant enfin le sens de l'évolution humaine, il conclut : « L'amour est en voie de changement au sein de la noosphère et c'est dans cette direction nouvelle » (l'élan direct vers son auteur) « que se prépare le passage collectif de l'Humanité en Dieu. » (*N.D.E.*)

compréhensive, l'opposition de deux points de vue, incomplètement réduits.

Ceci tient au fait que, en matière sexuelle, il n'y a pas exactement de théorie développée, mais seulement *un empirisme chrétien*. Ouvrons n'importe quel livre de théologie morale ou d'ascèse. Qu'y trouvons-nous, pour nous diriger dans l'usage des sens ? Du catégorique ? Oui. De l'explicatif ? Non. En dehors de quelques tentatives isolées, et généralement bizarres, aucun aperçu systématique n'est proposé sur « l'effet formel » de la « sainte vertu ». Par contre, un code très poussé, et très psychologique, de règles, de méthodes, de conseils, se développe, - appuyé sur la pratique traditionnelle des saints, et finalement sur un petit nombre de textes évangéliques. Et c'est tout.

Ce caractère « empirique » n'est pas du tout, observons-le, une marque d'infériorité biologique. Tout au contraire. Plus largement une réalité apparaît fondée sur un développement et un succès de nature expérimentale, - plus elle a de chances d'être riche et définitive. Mais à *charge cependant que nous cherchions à l'intellectualiser* ²¹.

Or quels sont les éléments, sentimentaux ou rationnels, reconnaissables à la base du culte rendu par le Christianisme à la chasteté ? - Je crois en distinguer toute une série, - passablement disparates, soit par les motifs qu'ils mettent en jeu, soit par le stade d'évolution morale qu'ils reflètent.

[70]

Tout au fond, d'abord, se découvre *un présupposé physiologique* qui imprègne, plus qu'on ne penserait, tout le développement de la pensée chrétienne concernant la Chute, la sanctification et la Grâce. Je veux dire l'idée (il serait plus exact de dire « l'impression ») que les relations sexuelles sont entachées de quelque déchéance et de quelque souillure. Par les conditions matérielles de son acte ; par les entraînements physiques qu'elle détermine ; par une espèce d'obnubilation de la personnalité qui l'accompagne, - la « passion » se frange, dans l'instinct humain, d'animalité, de honte, de fièvre, d'étonnement, de crainte, de mystère. C'est, à l'état natif, dans sa pleine exubérance, et avec toute son acuité, le *problème complet* (intellectuel et moral) de la Ma-

²¹ Intellectualiser signifie ici justifier théoriquement la valeur d'un comportement autrement tout « empirique ». (N.D.E.)

tière. Le sexuel est péché. Nous chercherons à déterminer, plus loin, ce qui peut et doit être sauvé de cette primitive « horreur ». Le point à retenir ici, c'est que son influence, héritée du judaïsme, a passé (malgré la sainteté reconnue du mariage) dans la conception chrétienne de la chasteté. « Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ²². »

Après l'élément physiologique, *l'élément social*. On déformerait le phénomène religieux, en le réduisant à un organisme de défense monté par le groupe contre l'individu humain. Mais sans cette fonction collective, aussi, on n'aurait pas toute la Religion. Or quoi de plus important pour la société que l'entretien et la régulation des puissances de reproduction humaine ? Il faut en ces questions, pour établir le meilleur régime et, pour défendre celui-ci contre les prévaricateurs, une sévère police. Par cette préoccupation « de salut public » s'explique largement, dans le Christianisme, le poids de pénalités, de menaces, de flétrissures, jeté sur les fautes de la chair - comme aussi le luxe d'éloges prodigué à la chasteté. L'incendie [71] couve dans les constructions humaines. Il est *plus sûr* d'inonder la maison.

Tutorisme ²³ social. Mais *tutorisme individuel*, aussi. À un degré probablement exagéré (parce que *non compensé*), le Christianisme a développé en lui-même, jusqu'à l'hypertrophie, les idées de damnation et de couple. La grande affaire proposée à l'âme est de se sauver *elle-même*, et ceci *par absence de péché*. De là toute une ascèse restrictive, en matière de sexualité. Pour ne pas s'exposer au vertige, il faut se tenir le plus loin possible en deçà du précipice : fuir. Pour ne pas céder aux entraînements de la jouissance, il faut supprimer les amorce-mêmes du plaisir, et s'infliger la peine : privation, et pénitence.

Cette pratique, en soi, est largement défendable. Elle contient les éléments d'une précieuse hygiène. Il est plus inquiétant de la voir se transformer peu à peu en un système pratique, où une sorte de qualité sanctifiante *absolue* est implicitement conférée à la douleur et au sa-

²² « Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec des femmes. » (Apocalypse, 14, 4.) (N.D.E.)

²³ Le tutorisme consiste à adopter, en cas de doute, la solution qui présente le moins de risques. Certains théologiens ou conseillers spirituels en ont fait une règle de vertu. (N.D.E.)

crifice. Cette curieuse inversion des valeurs naturelles ²⁴ consacre, en première approximation, la valeur de la chasteté conçue comme un eunuchisme moral, - et elle a ouvert la carrière à toutes les virtuosités de la grande pénitence. Mais, pour l'honneur de l'Évangile, cet ascétisme ne se légitime aux yeux chrétiens que dans la mesure où il s'épanouit, au bout du compte, en un mysticisme raffiné. Si le vrai fidèle nourrit un si craintif amour pour les pratiques restrictives de la chasteté, c'est qu'il y voit le moyen nécessaire de sauver la fleur de sa charité.

- Et voici comment.

Pour toute religion, digne de ce nom, adorer c'est se [72] perdre unitivement en Dieu. Mais dans le Christianisme, où Dieu est conçu comme suprêmement personnel, cette union du Divin revêt un sens précis. Elle se dessine comme de suprêmes épousailles. L'âme sainte est en quelque façon la « fiancée » du Christ. En vertu de cette conception fondamentale, l'empirisme chrétien de la chasteté va (c'est là tout ensemble sa force et sa faiblesse) se dessiner comme une extension aux rapports « Homme à Dieu » du code idéal admis entre les amants terrestres. Virginité matérielle, donc. Mais surtout, ce qui est plus clair, réserve des puissances d'amour. Être chaste, question de cœur. jusqu'ici, nous nous mouvions dans une pénombre physiologique. Voici enfin devant nous une limpidité humaine. La chasteté chrétienne est finalement *une transposition religieuse de la fidélité amoureuse*.

C'est dès lors la notion de « fidélité » qu'il s'agira principalement de critiquer plus loin, quand nous traiterons directement la question, infiniment délicate, d'une évolution de la chasteté. Observons simplement ici que, en harmonie avec une ascèse restrictive et pénitentielle, de nuance judéo-orientale, cette fidélité s'est surtout exprimée jusqu'ici, dans le Christianisme, en termes de privations. Si bien que la théorie entière de la sanctification chrétienne, centrée (à juste titre) sur la sublimation de l'amour, tend à culminer dans une sorte de *séparatisme de la Matière*.

²⁴ Par cette inversion, la peine, signe habituel de l'effort, est prise pour un résultat qui vaudrait en dehors du résultat poursuivi à travers l'effort !

Le Christianisme authentique n'a jamais condamné la Matière. Il l'a au contraire constamment défendue contre les hérétiques monistes ou manichéens. Il se nourrit de pratiques sacramentelles. Et il vit dans l'espérance d'une résurrection. Mais cette sollicitude pour les corps s'allie avec une curieuse défiance pour les ressources de la Terre. Les créatures sont bonnes ; et cependant elles ne sont pas bonnes. Le Monde aurait pu être créé comme nous le voyons ; et pourtant il porte en lui une secrète perversion. Nous revoici aux prises avec la complexité de la notion (encore insuffisamment intellectualisée) de Chute originelle !

[73]

Dans cette situation, quelque peu ambiguë, la consigne du chrétien sera (comme dit le livre de l'Imitation) de prendre plutôt moins que plus. Il sauvera son corps en le perdant. Il sublimera la Matière en l'exténuant. Autour de son âme spirituelle, la chair forme, non point une atmosphère ou une nébuleuse, mais *un double*. Pour des raisons obscures, ce satellite, mystérieusement associé par le Créateur à l'esprit, est inconstant et dangereux. Par-dessus tout, il est lascif. Il faut le tenir en esclavage, - en le servant.

Logiquement, le saint parviendra au maximum de sa perfection par un usage *minimum* de la Matière, - et tout spécialement de la Matière sous sa forme la plus virulente : le Féminin.

II. UNE NOUVELLE CONCEPTION MORALE DE LA MATIÈRE

Ainsi, le Christianisme a poussé plus loin qu'aucune autre religion la pratique de la chasteté. Il en a développé le type le plus achevé en la figure séculièrement et amoureusement étudiée de la Vierge Marie. Il en représente, à l'heure présente, la plus ferme défense et la plus riche réserve.

Tant s'en faut pourtant que l'idéal de vertu qu'il conserve et voudrait propager ait gardé sur nos intelligences modernes la vigueur et la netteté de son attraction première. Longtemps acceptées presque sans conteste, - puis mises gravement en doute par la Réforme, - la valeur morale (ou du moins la signification et la discipline traditionnelles) de

la chasteté sont en train de perdre leur évidence pour beaucoup d'entre nous. Or ce phénomène ne doit pas être mis trop simplement sur le compte de la perversité humaine, - et par suite dédaigné. Il faut le regarder loyalement, et en face.

[74]

Car, par plus d'un côté, il n'a pas les allures d'un mouvement régressif, - mais il se présente comme une attraction par un idéal plus haut.

À la base des objections faites par la conscience moderne au code évangélique de la pureté, je crois distinguer, plus profond qu'aucune pensée d'émancipation païenne, un réveil de la Religion de l'Esprit. D'une part, tout le côté physiologique, ou même social, de la chasteté, est remis implicitement en question : l'intérêt de la virginité ou intégrité matérielle du corps nous est devenu aussi inintelligible que la vénération d'un tabou. D'autre part, et pour des raisons que nous cherchons à analyser plus loin, l'expérience victorieusement subie nous attire cent fois plus que l'innocence conservée, la valeur morale des actes se mesure désormais pour nous à l'élan spirituel que ceux-ci impriment.

Poussé à l'extrême, le dédain éprouvé pour le côté matériel de la chasteté s'exprime en une solution radicale et simpliste. « En somme, dit-on souvent, du point de vue moral et religieux, le sexuel ne signifie rien. Autant parler de moraliser l'estomac. Pour ce côté de lui-même, l'Homme doit, c'est clair, veiller à l'hygiène et à la tempérance. Il trouvera, dans cet usage mesuré, l'équilibre, et un surcroît d'allégresse pour l'action. Mais que la chasteté du corps ait quelque chose à faire avec la vertu de l'âme, nous ne saurions l'imaginer. Il n'y a aucune relation directe entre sainteté et sexualité ».

Cette idée qu'il puisse y avoir indépendance des deux variables « esprit » et « matière » sur le domaine de la croissance morale ne me plaît pas. Elle n'est conforme ni à l'instinct profond qui a toujours fait pressentir aux Hommes quelque chose de plus précieux qu'une simple « maîtrise de soi » au fond de la chasteté, - ni tout simplement aux lois unitaires du développement biologique. Elle ne représente du reste qu'une forme élémentaire ou un geste d'impatience, au sein de la réaction qui fait douter la conscience moderne de la prééminence de la chasteté. Bien plus liée à l'évolution [75] profonde de notre pensée me paraît cette autre idée (base la plus sérieuse de la psychanalyse) que

l'énergie dont s'alimente et se tisse notre vie intérieure est primitivement de nature passionnelle. L'Homme, comme tout autre animal, est essentiellement une tendance à l'union complétive, un pouvoir d'aimer. Ceci, depuis longtemps, Platon l'a déjà dit. C'est à partir de cet élan primordial que se développe, et monte, et se diversifie la luxuriante complexité de la vie intellectuelle et sentimentale. Si hautes et si larges soient-elles, nos ramifications spirituelles plongent dans le corporel. C'est des réserves passionnelles de l'Homme que montent, transfigurées, la chaleur et la lumière de son âme. Là, comme dans un germe, se concentrent initialement pour nous la pointe la plus fine, le ressort le plus délicat, de tout développement spirituel.

Seul évidemment, en fin de compte, l'esprit mérite qu'on le poursuive. Mais, entre esprit et matière, il existe, au fond de nous, un système de liaisons sensibles et profondes. Non seulement, comme disent les moralistes chrétiens, l'un soulève l'autre. Mais l'un *naît* de l'autre. Il ne faut donc plus dire simplement : « Pour alléger le poids du corps, abstenez-vous. » Mais : « Pour entretenir l'élan de l'esprit, nourrissez-vous. » - *Sous-jacente à la Religion (ou Morale) de l'Esprit, apparaît une conception morale nouvelle de la Matière* ²⁵.

L'idée qu'il existe une genèse universelle de l'Esprit à travers la Matière (l'idée, autrement dit, d'une *puissance spirituelle de la Matière*) déborde, dans ses origines, le problème de la chasteté. Elle prend sa source dans l'énorme expérience humaine qui, en l'espace d'un siècle, a complètement renouvelé pour nous la face du Monde : la découverte du Temps universel et de l'Évolution. jusqu'au XVIIIe siècle, ou à peu près, les conflits au sujet de la morale se produisaient entre [76] deux clans très simplement délimités : les spirituels et les matériels. Ceux-ci prétendaient occuper la vie en jouissant de la nature telle qu'elle est. Ceux-là prêchaient qu'il fallait, au contraire, secouer au plus vite la poussière des choses. Mais les uns comme les autres admettaient implicitement que le Monde ne s'était jamais mû, - ou du moins qu'il était définitivement arrêté. - C'est alors que, par tous les joints de la pensée et de l'expérience, est entrée en nous la conscience que l'« Univers autour de nous » fonctionnait encore comme un énorme réservoir de possibilités vitales. On croyait la Matière fixée ou

²⁵ L'auteur, on le voit, a dépassé l'opposition, destructrice de l'unité humaine, entre matière et esprit. (N.D.E.)

épuisée. Elle s'est manifestée intarissablement riche en énergies psychologiques nouvelles. On pensait qu'il n'y avait plus rien d'essentiel à découvrir. Nous nous apercevons que tout est encore à trouver. Pour un peu, les « parfaits » eussent rejeté le Monde comme un citron pressé. Nous frémissons à l'idée de ce geste qui eût arrêté net la conception, encore en cours, de l'Esprit. Et alors, révisant, à la lumière de cette découverte, d'autres jugements de valeur, nous nous sommes aperçu que la transformation de nos vues intellectuelles sur la Matière gagnait peu à peu, en fait et en droit, sur le domaine de notre vie affective et sentimentale. La Femme est, pour l'Homme, le symbole et la personnification de toutes les complémentarités attendues de l'Univers. Le problème théorique et pratique de l'achèvement de la connaissance a trouvé son « climat » naturel dans le problème de la sublimation de l'amour. *Au terme de la puissance spirituelle de la Matière, la puissance spirituelle de la chair et du féminin.*

En ce point, si je ne me trompe, nous touchons à l'origine de la divergence qui paraît détourner nos sympathies modernes du culte traditionnel de la chasteté. Au fond du code chrétien de la vertu paraît exister ce présupposé que la Femme, pour l'Homme, est essentiellement un instrument de génération. La Femme pour la propagation de la race, -ou pas de Femme du tout : voilà le dilemme posé par les moralistes.

[77]

Or, contre cette simplification s'élèvent les plus chères et les plus sûres de nos expériences. Si fondamentale soit-elle, la maternité de la femme n'est presque rien en comparaison de sa fécondité spirituelle. La Femme épanouit, sensibilise, révèle à lui-même celui qui l'aura aimée. Cette vérité est aussi vieille que l'Homme. Mais il a fallu pour qu'elle prenne toute sa valeur, que le monde en vînt à ce degré de conscience psychologique et d'évolution sociale où, dans une Humanité largement répandue et économiquement installée, la question de nourriture et de reproduction commençât à être dominée par les problèmes de l'entretien et du développement des énergies spirituelles. En fait, la part largement faite aux phénomènes de régression morale et de licence, il semble bien que la « liberté » actuelle des mœurs ait sa véritable cause dans la recherche d'une forme d'union plus riche et plus spiritualisante que celle qui se limite aux horizons d'un berceau. C'est là un symptôme, que nous interpréterons ainsi :

Il flotte, au sein de la masse humaine, représenté par les forces d'amour, un certain pouvoir de développement qui surpasse infiniment ce qu'absorbent les soins nécessaires à la propagation de l'espèce. La doctrine ancienne de la chasteté supposait que cet élan pouvait et devait se dériver directement sur Dieu, sans avoir à s'appuyer sur la créature. C'était ne pas voir qu'une pareille énergie, encore largement potentielle (comme le sont toutes les autres puissances spirituelles de la matière), demandait, elle aussi, à se développer encore longuement dans son plan naturel. En réalité, dans l'état présent du Monde, l'Homme n'est pas encore révélé complètement à lui-même par la Femme, ni réciproquement. L'un et l'autre, dès lors, ne sauraient, de par la structure évolutive de l'Univers, être séparés au cours de leur développement. Ce n'est pas isolément (mariés ou non mariés), mais c'est par unités couplées, que les deux portions masculine et féminine de la Nature doivent monter vers Dieu. On a prétendu [78] supprimer les sexes de l'Esprit. C'est pour n'avoir pas compris que leur dualité devait se retrouver dans la composition de l'être divinisé. Après tout, l'homme, aussi « sublimé » qu'on l'imagine, *n'est pas* un eunuque ! Ce n'est pas sur une « monade », mais c'est sur la « dyade » humaine que se pose la spiritualité.

Il y a une question générale du Féminin qu'a laissée irrésolue ou inexplicitée jusqu'ici la théorie chrétienne de la sainteté. De là notre insatisfaction et notre malaise en face de la discipline ancienne de la vertu. On parlait de minimiser les manifestations naturelles de l'amour. Nous nous apercevons qu'il ne saurait être question que de les capter et de les transformer. Non pas réduire, mais dépasser. Tel sera notre idéal nouveau de la chasteté.

III. L'ESPRIT DE CHASTÉTÉ

Si l'on a bien compris, et surtout expérimenté, ce que signifient ces mots : « Puissance spirituelle de la Matière », on voit d'abord, dans un premier temps, s'évanouir l'opposition classique établie entre sainteté de corps et sainteté d'esprit. Entre l'Homme et Dieu, la création matérielle ne s'étend plus à la manière d'un nuage ou d'un obstacle. Elle se développe comme un milieu soulevant, enrichissant, qu'il ne s'agit pas d'éviter ou d'affranchir, mais de réaliser et de franchir. À proprement parler, il n'y a donc pas de choses sacrées ou profanes, pures ou impures. Il y a seulement *un sens bon et un sens mauvais* : le sens de la montée, de l'unification élargissante, du plus grand effort spirituel ; et le sens de la descente, de l'égoïsme rétrécissant, de la jouissance matérialisante. Suivies dans la direction qui mène en haut, toutes les créatures sont lumineuses. [79] Saisies dans la direction qui mène en bas, elles se font obscures, et comme diaboliques. Leur passage couchera notre barque, ou au contraire la fera bondir en avant, suivant que dans leur souffle nous saurons tendre notre voile. Jusqu'ici l'ascèse tendait à rejeter : pour être saint, il fallait surtout se priver. Désormais, en vertu du nouvel aspect moral pris à nos yeux par la Matière, le détachement spirituel prendra la forme d'une conquête. S'immerger pour être soulevé et pour soulever, dans le flot des énergies créées, - sans *excepter* la première et la plus brûlante d'entre elles. La chasteté (comme la résignation, la « pauvreté » et les autres vertus évangéliques) est essentiellement *un esprit*. Ainsi commence à se dessiner devant nous une solution générale pour le Problème du Féminin.

En soi, *le détachement par traversée* est en parfaite harmonie avec l'idée d'Incarnation en laquelle se résume le Christianisme. Le mouvement de l'Homme qui se plonge dans le Monde, pour participer aux choses d'abord, puis pour les entraîner avec lui, - ce mouvement, dis-je, est la réplique même du geste baptismal : « Quel est celui qui monte, dit saint Paul, sinon celui qui est descendu d'abord, afin de tout consommer ». Il est donc naturel que graduellement, sous la pression du sens humain qu'elle canalise, l'Église de Dieu corrige ce qu'il pouvait y avoir d'un peu trop « oriental » (ou négatif) dans la théorie de son renoncement. Cette thèse, plutôt nouvelle, que la perfection chré-

tienne consiste moins à se purifier des poussières terrestres qu'à diviniser la création, est un progrès. On commence à reconnaître, dans les milieux les plus conservateurs, qu'il y a, nimbant l'Eucharistie, une Communion à Dieu par la Terre, - un Sacrement du Monde. Mais dans cette part enfin accordée aux nourritures terrestres, une réserve continue à être faite jalousement. Comme dans L'Eden biblique, la plupart des fruits sont maintenant permis au parfait. À lui, s'il en sent l'attrait, la « vocation », - à lui les joies de la création artistique, les conquêtes de la pensée, les [80] émotions de la découverte. Ces épanouissements sont admis sanctifiants ou sanctifiables. Mais un arbre reste marqué de la défense primitive : celui du Féminin. Et nous re-voici en face du dilemme, toujours dressé : ou bien la femme dans le mariage - ou bien la fuite du Féminin.

Pourquoi cette exception ? Pourquoi cet illogisme ?

J'en aperçois deux raisons principales : l'une de prudence pratique, - l'autre d'idéal ou de théorie.

En pratique, le Féminin est rangé parmi les produits naturels interdits, parce que trop dangereux. C'est un parfum qui trouble, - une liqueur qui grise. Depuis toujours les Hommes ont regardé avec surprise la puissance incontrôlable de cet élément. Et les sages ont fini par en limiter l'usage aux cas essentiels, faute de pouvoir le supprimer entièrement. On ne se méfie pas (comme on le devrait logiquement, peut-être...) de la passion des idées et des nombres, ou même du goût pour les astres et la nature. Parce que ces réalités sont supposées (assez à tort) ne parler qu'à la raison, on les considère comme inoffensives, ou facilement spiritualisables. L'attrait sexuel, au contraire, effraie pour les ressorts complexes et obscurs qu'il risque, à tout moment, de mettre en mouvement. Il semble que l'amour soit, au tréfonds de nous-mêmes, un monstre qui sommeille, et dont nous ne puissions nous défendre, la vie durant, qu'en réussissant à ne pas l'éveiller.

Je me garderai bien de nier les puissances destructives ou dissolvantes de la passion. J'accorderai même que jusqu'ici, en dehors de la fonction reproductrice, les Hommes ont surtout utilisé l'amour, dans l'ensemble, pour se corrompre et pour s'enivrer. Mais que prouvent ces excès ? Parce que les flammes dévorent et que l'électricité foudroie, allons-nous cesser de nous en servir ? Le Féminin est la plus redoutable des forces de la Matière. Ceci est vrai. « Donc il faut l'évi-

ter », disent les moralistes. « Donc il faut s'en emparer », répondrai-je. Dans tous les domaines du Réel (physique, affectif, intellectuel) *le « danger » est un symptôme de puissance*. Ne sont-ce pas les [81] montagnes seules qui créent les abîmes ? L'éducation routinière de la conscience chrétienne tend à nous faire confondre tutorisme avec prudence, sécurité avec vérité. Éviter le risque d'une faute est devenu plus important à nos yeux que remporter pour Dieu une position difficile. Voilà ce qui nous tue. « Plus une chose est dangereuse, plus sa conquête est ordonnée par la Vie ». De cette conviction est sorti le monde moderne. D'elle aussi doit renaître notre Religion. - Pour légitimer la prohibition de principe, portée par un certain ascétisme chrétien contre l'usage du Féminin, il ne sert à rien d'évoquer à nos yeux les périls d'une aventure. Ceux-ci ne feront que nous attirer, si nous avons l'âme « sportive ». Pour renoncer à gravir ce sommet, nous attendons qu'on nous explique pourquoi son ascension ne nous rapprocherait pas de Dieu,

Cette deuxième raison (raison positive, cette fois) pour exclure du cœur des parfaits l'influence de la Femme, est cherchée par l'ascèse traditionnelle, dans l'idéal de « fidélité » dont nous parlions en commençant ces pages. Ce que Dieu demande au chrétien, c'est son cœur. C'est donc ce cœur qu'il s'agit pour nous de lui conserver, *sans partage*. Or, qu'est-ce qui partage le cœur ? Est-ce d'aimer *quelque chose* en dehors de l'amant ? Peut-être. Mais cet attachement consenti pour de l'Autre matériel ou abstrait est corrigible, réparable : il ne va qu'à une périphérie. Ce qui est grave, mortel, c'est de se tourner vers un Autre : c'est d'aimer *Quelqu'un*, Se passionner chrétiennement pour la Science ou la Pensée, ou toute autre forme impersonnelle, c'est encore possible, parce que ces charmes, étant inanimés, sont par nous divinissables. Mais la Femme, elle, représente du *personnalisé*, c'est-à-dire une espèce d'être fermé sur soi, et comme absolu. Impossible de l'admettre dans notre système intérieur sans troubler, à quelque degré, l'unité d'attraction qui doit nous entraîner en haut. En matière d'amour, plus qu'en aucune autre, on ne saurait servir deux maîtres. Voilà le dernier mot des défenseurs de l'« ancienne » chasteté.

[82]

D'une manière générale, j'avouerai que je me méfie d'une doctrine qui compare notre cœur à un verre d'eau que le partage épuise. Que notre puissance passionnelle représente un organisme délicat dont

nous gaspillons trop souvent les réserves en aimant mal, j'ai déjà dit que j'en étais convaincu. Mais que notre cœur se diminue nécessairement pour l'un en se donnant (sous un autre rapport ou d'une manière hiérarchisée) à un autre, voilà ce que j'ai de la peine à admettre. Je puis trouver deux fleurs belles, - et de l'une mes yeux revenir plus sensibles à l'appréciation de l'autre. L'usage multiplie la puissance. Ce qui est vrai, c'est que, dans le cas particulier de l'amour, l'époux doit réserver et fortifier pour l'épouse cette position privilégiée qui la fait, en quelque façon, le soleil de son univers intérieur. Et sur ce point la jalousie a raison : il ne peut y avoir qu'un soleil dans le ciel de notre cœur. Mais des astres subordonnés, pourquoi pas ?

Ces réflexions me paraissent déjà affaiblir sensiblement la valeur psychologique de la « loi de réservation » du cœur invoquée par les défenseurs d'une chasteté « de privation ». Mais nous pouvons aller encore plus loin dans notre réponse. - Pour définir le code de la chasteté, on a coutume de comparer, « *univoce* », à deux amants Dieu et l'âme chrétienne. C'est oublier ce fait essentiel que Dieu n'est pas une personne *de même ordre* que nous-mêmes. Il est une « super-personne », un « hyperer-centre », - c'est-à-dire quelqu'un de plus profond que nous-mêmes. Ceci veut dire que le fait, pour un homme, de centrer son cœur sur une femme, ne signifie pas *nécessairement* que cet homme va se trouver affectivement « neutralisé » par rapport au Divin. À *travers* l'astre féminin, le soleil divin (*parce que plus profond*) peut être encore aperçu. Il peut briller, et même d'un éclat plus vif, sur la même ligne et au-delà. Même saturé par rapport aux autres personnes humaines, le couple aimant peut encore se présenter, libre, et même exalté par sa dualité, à l'attraction supérieure de Dieu. Il y a une façon d'aimer qui ne tombe pas sous le [83] reproche fait par l'Apôtre « de diviser » ²⁶. Cas chimérique, direz-vous. Mais ne mou-rons-nous pas, encore un coup, de la confusion qui s'est établie entre

²⁶ La chasteté nous attire, légitimement, par son rayonnement de *liberté*. Il y a en effet des tâches qui réclament l'Homme tout entier. Mais, si on réfléchit, on s'aperçoit que ce qui entrave et qui divise ce n'est pas la Femme, mais, ou bien la famille, ou bien la femme charnellement aimée. Une noble passion donne des ailes. Voilà pourquoi le meilleur réactif pour reconnaître dans quelle mesure un amour est élevé serait d'observer dans quelle mesure il se développe dans le sens d'une plus grande liberté d'esprit. Plus une affection est spirituelle, moins elle absorbe, - et plus elle pousse à l'action.

règles prudentielles et jugements ; de valeur ? - Non, le Féminin n'est pas à exclure des nourritures chrétiennes. Exceptionnel, il ne l'est que par son extrême puissance. Moins donc qu'aucun des autres ressorts de la Matière il ne saurait échapper à la triomphante domination, de l'Esprit.

Chasteté, donc, vertu de participation et de conquête. Non point école de restriction et de fuite. La pureté, bien souvent, nous est présentée comme un cristal fragile, qui ne se conserverait qu'à l'abri des chocs et de la lumière. Elle ressemble plutôt à la flamme qui assimile toute chose à la mesure de ses ardeurs. - « Omnia munda mundis ²⁷ » : en première approximation, cette parole est juste. Entre esprit et corps, tout est vraiment question de « potentiel ». « Brûler, ou être brûlé ²⁸. » Volatiliser la Matière, ou être corrompu par elle. Du haut en bas des choses, telle est la loi de la Vie. Comment nous imaginer que pour construire la fine pointe de notre être nous pourrions y échapper ?

Naturellement, il en coûte pour en arriver là. Aux approches [84] et au contact de la Femme, une sorte d'illumination obscure nous envahit, - l'instinct qu'un Monde nouveau nous attend et va se développer dans les profondeurs de la Matière, - si seulement nous refermons les ailes de l'Esprit, et nous nous abandonnons. Cela, sous une forme sentimentale (bien plus insidieuse encore que la forme intellectuelle), c'est « l'illusion matérialiste ». Eh bien, si nous voulons posséder jusqu'au bout le mystère de la chair., il nous faut, par une option réfléchie, où s'exprimera dans notre conscience l'effort même de la Création, vaincre la fausse évidence du mirage qui nous attire en bas. Oui, c'est vrai : l'amour est le seuil d'un autre Univers. Par-delà les vibrations que nous connaissons, l'iris de ses nuances est encore en pleine croissance. Mais, en dépit de la fascination qu'exercent sur nous les teintes inférieures, c'est vers l'« ultra » seulement que progresse la création de la lumière. C'est dans ces zones invisibles, et comme immatérielles, que nous attendent les vraies initiations à l'unité. *Les pro-*

²⁷ Tout est pur pour les purs. (N.D.E.)

²⁸ Au fond, sur la question de la chasteté, deux théories s'affrontent et s'opposent, - deux notions de la pureté. « Avant tout, pas de faute, - dussiez-vous en être moins riches pour cela », disent les uns. « Avant tout, plus de richesse, - dussiez-vous risquer quelques éclaboussures », disent les autres. Bien entendu, nous croyons que la vérité et l'avenir sont avec ces derniers.

fondeurs que nous prêtons à la Matière ne sont que le reflet des hauteurs de l'Esprit.

Ce point nous paraît décidé par l'expérience et la pensée humaines.

Toute la question, maintenant (question secondaire en théorie, mais très sérieuse en pratique), est d'apprécier en quelle mesure, au cours de ce virement du « spectre » vers des couleurs de qualité toujours plus hautes, les rayons inférieurs continuent à briller, - ou bien s'éteignent. - Vers le spirituel se déplace progressivement le centre d'attraction et de possession amoureuses. De plus en plus haut, pour s'atteindre, les êtres ont à se poursuivre. Mais, afin d'assurer la plénitude de cette sublimation, - afin de ne pas couper les canaux qui leur amènent les puissances spirituelles de la Matière, - *à partir de quel niveau doivent-ils commencer à se prendre ? Combien du corps, pour un optimum d'esprit* ²⁹ ?

[85]

Nous voici ramenés, pour avoir analysé la fonction créatrice de la chasteté-esprit, au problème de savoir ce que signifie, et ce que vaut, la virginité.

IV. LA VALEUR DE LA VIRGINITÉ

Nous le disions déjà plus haut. Le côté matériel de la virginité, important pour des peuples primitifs, a complètement fini de nous intéresser. Cet aspect physique de la vertu est devenu inintelligible pour nous. Mais la virginité n'a-t-elle pas, plus profond que l'intégrité corporelle, certaine valeur spirituelle cachée, pour laquelle nous serions encore, et plus que jamais, tenus de la promouvoir et de la vénérer ? Voilà ce qu'il est devenu temps de nous demander.

À première vue, l'idée d'une sainteté particulièrement attachée à la continence ne paraît pas spécialement en accord avec la signification morale que nous venons de reconnaître à la chasteté. Si la chasteté est un esprit qui se nourrit, pourquoi la sevrer du plus vigoureux de ses

²⁹ Ainsi s'achève pour l'auteur la position du problème. Il va montrer l'importance croissante de la virginité. (N.D.E.)

aliments ? Le don du corps n'est-il pas la forme complète et naturelle sous laquelle s'offre, pour la sublimation, la puissance naturelle de la matière ? L'Esprit, comme une étincelle, n'attend-il pas, pour jaillir, le choc de cette rencontre ? Ces flots, ces énergies, que l'amour physique libère, n'est-ce pas *cela surtout* qu'il s'agit de provoquer, de conquérir, de transformer ?

Ici, je dois le reconnaître, laissé à mon jugement propre, je ne vois pas clairement « quod non licet » ³⁰. L'union physique, pour des raisons obvie, a traditionnellement été associée à l'idée exclusive de génération matérielle. Une certaine « biologie [86] théologique » continue même à enseigner que, de par la conformation même des corps, il ne saurait en être autrement sans que se trouve violé l'ordre de la Nature ! Comme si l'« ordre naturel » du Monde était une chose toute donnée et toute faite, - et non un équilibre qui se cherche ! Comme si nos organes avaient, dès l'origine, existé tout formés, et ne s'étaient pas pliés, au contraire, à travers l'évolution, au service d'exigences nouvelles ! Comme si la langue avait été *faite pour* le langage, et non utilisée pour parler ! Rien de tout cela n'est solide.

Plus j'y pense, donc, moins je puis arriver à trouver absurde cette idée de l'héroïne d'un roman russe que « nous finirons par trouver une autre manière d'aimer ». - La fécondité spirituelle se juxtaposant de plus en plus à la fécondité matérielle, - et finalement par justifier, à elle seule, l'union. Union pour l'enfant. Mais aussi union pour l'œuvre, union pour l'idée ? Pourquoi pas ? -- Dans la multiplicité humaine, chaque forme d'association trouverait ses adhérents ; et ceci ne risquerait en rien de détruire prématurément cela. Cet usage spirituel de la chair, au fond, n'est-ce pas celui que, sans demander permission aux moralistes, ont instinctivement découvert et adopté beaucoup des génies qui ont vraiment créé ? N'est-ce pas à ces sources dites impures qu'a été puisée une vie dont se nourrissent, en ce moment même, les plus conservateurs de chez nous ?

Voilà ce que je ne puis ne pas voir, abstraitement. Et en même temps, s'il me fallait quitter le plan spéculatif pour essayer, ou seulement conseiller, cette pratique de l'amour physique spirituel, je sens qu'un obstacle invincible m'arrêterait, - je ne sais quel instinct où je crois discerner autre chose que le pli mécaniquement imposé à mon

³⁰ « Ce qui n'est pas permis. » (N.D.E.)

âme par la longue application des « Tu ne feras pas », répétés sur une longue suite de générations. Serait-ce une libération, ou seulement une régression, de briser les liens de devoir moral et de respectueuse admiration qui se sont tissés, durant des siècles [87] d'expérience humaine, autour de l'idéal de la virginité ? N'y aurait-il pas quelque motif secret pour lequel, si omnipotent que soit l'esprit dans le domaine de la chasteté, certains aliments physiques échappent à son pouvoir transformateur, *en vertu même de sa perfection* ?

Pour justifier l'abstention, - ou du moins la tendance à un usage minimum - de la chair en affections, les moralistes semblent souvent (nous l'avons déjà dit) invoquer une raison de sécurité, personnelle et collective. Se priver, pour ne pas abuser. Se séparer, pour ne pas être absorbé. Forcer à droite, pour ne pas glisser à gauche. Monter pour ne pas descendre. - À elles seules, nous le répétons, ces raisons ne satisfont pas. D'une part, la mesure proposée serait d'une efficacité douteuse. Se forcer, c'est souvent se fausser. Resserrer tend à faire éclater. On n'a jamais dominé ni une force ni une idée en la comprimant, - mais en la captant. D'autre part, s'il est un point où s'accordent les Religions et sur lequel en particulier le Christianisme a engagé son autorité, c'est que la chasteté corporelle emporte avec elle une espèce de supériorité absolue. Il est donc indispensable, si l'on veut sauver l'essence de la pratique traditionnelle, de découvrir quelque perfection *de nature* à la virginité.

Voici, dans cette direction, ce que j'entrevois.

La plus pénétrante interprétation que nous puissions donner du Monde, celle qui s'exprime équivalement dans toutes les mystiques et les philosophies, - c'est de le considérer comme un mouvement de *convergence universelle*, au sein duquel la pluralité matérielle se consomme en esprit. Cette vue des choses rend compte du rôle fondamental et créateur de l'attraction amoureuse. Elle dénoue sans effort, dans une formule simple, les complexes difficultés posées par l'évolution biologique, intellectuelle et morale du Monde. En tout domaine, progresser n'est-il pas s'unifier ? Dieu, dans cette perspective, se découvre comme le Centre suprême où le Multiple inférieur s'organise, - le Foyer où la Matière se consomme [88] en Esprit. - *Acceptons cette hypothèse*, - et appliquons-la au problème qui nous occupe.

Au point où la Vie, dans le Monde présent, se trouve arrivée, l'unification spiritualisante des monades humaines est dominée par deux attractions, de même nature, mais de valeurs différentes : l'amour réciproque de l'Homme pour la Femme, et l'amour divin. Chaque élément est à la fois sollicité, pour s'achever dans l'unité, par des forces passionnelles et par des forces mystiques, *associées*. Il lui faut à la fois compléter, dans le Féminin, son unité humaine, - et, dans le Divin, son unité cosmique. Tout cela, c'est la même énergie de convergence, le même amour, au fond. Mais les deux forces ne jouent pas immédiatement en concordance. Comment convient-il de les combiner, pour obtenir une résultante qui porte à son maximum le « rendement » spirituel ? - Telle est, au vrai, la question posée par la chasteté.

Une première solution qui vient à l'esprit, pour résoudre le problème, est celle-là même que nous indiquions au début du présent chapitre. L'Homme ira d'abord à la Femme. Il prendra celle-ci tout entière. Et c'est la flamme jaillie de cette première union qui s'élèvera vers Dieu. Contact des deux éléments, dans l'amour humain. Puis ascension à deux, vers le plus grand centre divin. - Ce processus, disions-nous, semble avoir l'avantage de dégager à son maximum, pour Dieu, les potentialités spirituelles de la passion. Il a incontestablement fait apparaître sur Terre de grandes vérités et de grandes beautés. Quelles raisons pouvons-nous avoir de nous en méfier ?

Je n'en aperçois qu'une, mais qui serait grave. La voici. Par l'amour physique, venons-nous de supposer, les puissances de l'Homme sont magnifiquement libérées. Ce qui aurait toujours dormi dans nos âmes s'éveille et bondit en avant. Est-ce absolument vrai ? - Une autre possibilité se présente. C'est que, dans le don éblouissant du corps, une sorte de « court-circuit » se produise, - un éclat qui absorbe et neutralise une fraction de l'âme. Quelque chose est né, mais qui [89] s'est largement consumé sur place. Ce qui fait l'ivresse particulière au don complet, ne serait-ce pas que nous y brûlons une partie de notre « absolu » ? Et alors une deuxième solution se présente au problème de la chasteté. Pourquoi cette distinction des deux temps dans l'union : d'abord un don, et puis un autre don ? Est-il vraiment possible, sans perte, de se donner deux fois ? Le moment est peut-être venu où, conformément aux lois inflexibles de l'évolution, l'Homme et la Femme désignés pour la Vie pour promouvoir au plus haut degré la spiritualisation de la Terre doivent abandonner, pour se prendre, la

manière qui a été jusqu'ici la seule règle des êtres. Pourquoi, ne gardant de leur attraction mutuelle que ce qui les fait monter en les rapprochant, ne se précipiteraient-ils pas l'un vers l'autre *en avant* ? Pas de contact immédiat, mais la convergence en haut. *L'instant du don total coïnciderait alors avec la rencontre divine.* C'est encore la foi en la valeur spirituelle de la chair, - mais avec, cependant, une place faite à la virginité. La chasteté devient, dans son essence, un don retardé.

Deux solutions. Deux routes. Quelle est la bonne ? - Sur ce point, les témoignages individuels s'opposent et se contredisent. Par naissance, puis-je dire, je me suis trouvé engagé sur la deuxième. Je l'ai suivie aussi loin que possible. J'y ai, bien entendu, trouvé des passes difficiles. Je ne m'y suis jamais senti diminué, ni perdu.

Et alors, maintenant, du point où je suis parvenu il me semble distinguer autour de moi les deux phases suivantes dans la transformation créatrice de l'amour humain. - Au cours d'une première phase de l'humanité, l'Homme et la Femme, reployés sur le don physique et les soins de la reproduction, développent graduellement, autour de cet acte fondamental, une auréole grandissante d'échanges spirituels. Ce nimbe était d'abord une frange imperceptible. Peu à peu, c'est en lui qu'émigrent la fécondité et le mystère de l'union. Et puis, finalement, c'est en sa faveur que l'équilibre se rompt. Mais, [90] à ce moment précis, le centre d'union physique d'où la lumière émanait se révèle impuissant à soutenir de nouveaux accroissements. Le foyer d'attraction se rejette brusquement, comme à l'infini, en avant. Et, pour continuer à se saisir plus outre dans l'esprit, les amants ont à tourner le dos au corps, pour se poursuivre en Dieu. La virginité se pose sur la chasteté comme la pensée sur la vie : à travers un retournement, ou un point singulier.

Bien entendu, une pareille transformation, sur la surface de la Terre, ne saurait être instantanée. Il y faut essentiellement le Temps. L'eau que l'on chauffe ne se vaporise pas tout entière à la fois. En elle, « phase liquide » et « phase gazeuse » coexistent longtemps. Il le faut. Toutefois, sous cette dualité, il n'y a qu'un seul événement en cours, - dont le sens et la « dignité » s'étendent à l'ensemble. - Ainsi, à l'heure présente, l'union des corps garde sa nécessité et sa valeur pour la race. Mais sa qualité spirituelle est désormais définie par le type d'union plus haute qu'elle alimente, après l'avoir préparé. L'amour est en voie

de « changement d'état » au sein de la Noosphère. Et c'est dans cette direction nouvelle que se prépare, si les Religions ont raison, le passage collectif de l'Humanité en Dieu.

Telle je m'imagine l'évolution de la Chasteté.

Théoriquement, cette transformation de l'amour est possible. Il suffit, pour sa réalisation, que l'appel du centre *personnel* divin soit assez fortement senti pour dominer l'attraction naturelle qui tendrait à se faire précipiter l'une sur l'autre, avant le temps, les couples de monades humaines.

Pratiquement, je ne me le dissimule pas, la difficulté de la tentative paraît si grande que tout ce que j'ai écrit dans ces pages serait taxé par les neuf dixièmes des hommes de naïveté ou de folie. L'expérience n'est-elle pas universelle et concluante que les amours spirituels ont toujours fini dans la boue ? L'Homme est fait pour marcher sur le sol. A-t-on jamais eu l'idée de voler !...

[91]

Comme l'a dit saint Thomas d'Aquin (N^{lle} Revue
du 2 Monde, 15 mars 48, p. 239) : "Ici est le grand
mystère. Pour créer la vie, l'Homme doit avoir avec
lui la femme. Pour créer le bien le plus parfait, peut-
être faut-il aussi que l'homme soit avec la femme. Mais
l'être exclus ici l'avoir [charnel]. Et c'est pour le
grand artiste, veuille si jalouse à rester libre d'une pas-
sion qui l'asservirait au lieu de le grandir... Plus il
est grand, plus tôt il peut se passer d'elle [je ne crois
pas, - si elle monte avec lui]; mais plus l'œuvre
dont il rêve approche l'inaccessible niveau de la
création pure, moins il peut se passer d'elle".
Ce que Gibson dit ici de l'artiste est certainement
vrai de l'homme spirituel. Il y a là une loi

biologique structurelle, qui ne s'applique pas.
Mais, comme nous l'avons déjà dit ensem-
ble, tout, en cette matière, est combinai-
son de forces psychologiques précises : l'opé-
ration unitive ne peut réussir que si
l'attraction d'un vers le couple est plus
forte que celle qui attire l'un vers l'autre
les deux éléments du couple. Toute la ques-
tion de la sublimation. —

Lettre du Père Teilhard de Chardin adressée, des Moulins, Neuville,
Puy-de-Dôme, à Mlle J. Mortier en date du 24 août 1948.

Lettre du Père Teilhard de Chardin adressée, des Moulins, Neuville,
Puy-de-Dôme, à Mlle J. Mortier en date du 24 août 1948.

[92]

Oui, des fous ont fait ce rêve, répondrai-je. Et voilà pourquoi, aujourd'hui, l'air est à nous. Ce qui paralyse la vie, c'est de ne pas croire et de ne pas oser. Le difficile n'est pas de résoudre les problèmes. C'est de les poser. Or, nous le voyons maintenant : S'emparer de la passion pour la faire servir à l'esprit serait, d'évidence biologique, une condition de progrès. Donc, tôt ou tard, à travers notre incrédulité, le Monde fera ce pas. Car tout ce qui est plus vrai se trouve ; et tout ce qui est meilleur finit par arriver.

Quelque jour, après l'éther ³¹, les vents, les marées, la gravitation, nous capterons, pour Dieu, les énergies de l'amour. - Et alors, une deuxième fois dans l'histoire du Monde, l'Homme aura trouvé le Feu * ³².

³¹ Teilhard écrivait aujourd'hui : l'espace. (N.D.E.)

* Pékin, février 1934.

³² Dès 1917, en pleine guerre, le Père Teilhard s'était senti appelé à vivre cette forme ultime de l'Amour en Dieu : « La véritable union que tu dois poursuivre avec les créatures qui t'attirent ne se réalise pas en allant droit à elles, mais en convergeant avec elles vers Dieu, cherché à travers elles. Ce n'est pas en se matérialisant dans un contact charnel, c'est en se spiritualisant en Dieu que les choses se rapprochent. (...) » « ...La vraie union est celle qui simplifie, c'est-à-dire qui spiritualise... La vraie fécondité est celle qui associe les êtres dans la génération de l'Esprit. (...) » (*Le Milieu mystique*, p. 162, et *L'Eternel Féminin*, p. 258, dans *Ecrit du temps de la guerre*, Éditions Grasset.) (N.D.E.)

[93]

Les directions de l'avenir

4

COMMENT COMPRENDRE ET UTILISER L'ART DANS LA LIGNE DE L'ENERGIE HUMAINE

13 mars 1939.

[Retour à la table des matières](#)

[95]

Je ne suis pas un artiste, mais un géologue, c'est-à-dire un simple prospecteur du passé. Je n'ai donc aucun titre à vous parler ici. Cependant, ayant eu dernièrement à traiter de l'Énergie humaine, de son prix, de son utilisation, de son avenir, il m'a fallu passer en revue les formes diverses où se manifeste l'activité du monde autour de nous. Et voici ce qu'il m'a semblé entrevoir, et ce que vous seuls, artistes, pouvez achever de voir, d'explicitier, de réaliser.

L'Art, d'abord, autant que je le comprenne, est une perfection universelle qui frange toute espèce de réalisation vitale, du moment que cette réalisation atteint la perfection de son expression. Il y a un art suprême dans le poisson, l'oiseau, l'antilope.

Mais l'art, le vrai art, devient dans l'Homme quelque chose de plus. Il cesse d'être une frange pour devenir un objet, une chose douée de vie particulière. Il s'individualise. Et il apparaît alors comme la forme prise dans le Monde par cette exubérance particulière d'énergie, échappée à la matière, qui caractérise l'Humanité.

De cette surabondance d'énergie en quête d'emploi, une large portion est sans doute absorbée par la science et la philosophie. Celles-ci ne seraient jamais nées, et elles ne continueraient pas à se développer, s'il n'y avait pas, grâce au progrès des mécanismes, une proportion toujours croissante sur terre de puissance libre à dépenser. Science et philosophie [96] sont cependant étroitement liées à l'achèvement collectif de l'organisme humain. Nous n'avons aucune peine à regarder leur progrès comme une légitime et essentielle extension des progrès de la vie.

Dans l'art, par contre, subsiste sans altération la liberté, et même la fantaisie qui caractérise un bouillonnement d'énergie sous sa forme native. Ne fait-il pas penser instinctivement, par son miroitement sur

la civilisation humaine, aux mille teintes luxuriantes et inutiles qui s'épanouissent sur le calice des fleurs et l'aile des papillons ?

Et alors la question se pose à l'ingénieur et au biologiste préoccupés avant tout de mesurer dans les choses leur rendement spirituel : « L'art serait-il simplement une sorte de déperdition et de dissipation, une fuite de l'énergie humaine ? Son caractère consistant, comme on dit parfois, à ne servir à rien ? Ou bien, au contraire, cette apparente inutilité ne dissimulerait-elle pas le secret de son efficience ?

Je me suis posé, après bien d'autres, ce problème. Et il m'a paru que l'art, loin d'être un luxe ou une activité parasitaire, remplissait une triple et nécessaire fonction dans l'élaboration de l'esprit au cours des âges.

En premier lieu, dirai-je, l'art sert à donner au trop plein de la vie qui s'agite en nous le premier degré élémentaire de consistance par où cette impulsion, tout intérieure à l'origine, commence à se réaliser objectivement pour tous. Une vive impression demeure incomplète, ou elle se perd pour les autres, si elle ne se traduit pas dans un geste, dans une danse, dans un chant, dans un cri. Aux anxiétés, aux espoirs, aux enthousiasmes de l'homme, l'art apporte ce chant et ce cri. Il leur donne un corps et, en quelque manière, il les matérialise.

Or, du même coup, par le fait qu'il communique à ces élans une forme sensible, il les idéalise et déjà, partiellement, il les intellectualise. L'artiste aurait tort, j'imagine, et il s'est souvent trompé, en cherchant à faire passer laborieusement [97] dans son œuvre, une thèse, une doctrine. En lui, c'est l'intuition, non la raison, qui doit dominer. Mais si l'œuvre est vraiment sortie du fond de lui-même, comme 'une riche musique, n'ayons crainte : dans les esprits qui en seront touchés, elle se réfractera en un iris de lumière. Plus primitive que toute idée, la beauté se montrera, persuasivement, avant-coureuse et génératrice d'idées.

À l'énergie spirituelle naissante sur terre, l'art donne ainsi, grâce à sa puissance d'expression symbolique, son premier corps et son premier visage. Mais il remplit encore, vis-à-vis d'elle, une troisième fonction, la plus importante de toutes. C'est lui qui lui communique et lui conserve sa marque spécifiquement humaine, en la personnalisant. Science et pensée, sans doute, requièrent, elles aussi, chez leurs virtuoses, une incommunicable originalité. Mais, cette originalité, elles

risquent de l'absorber dans l'universalité des résultats qu'elles expriment. Le savant est plus ou moins vite noyé dans la création collective à laquelle il se donne. L'artiste, justement parce qu'il vit de fantaisie, ignore et contrebalance cette neutralisation de l'ouvrier humain par son oeuvre. Plus le monde se rationalise et se mécanise, plus il requiert les « poètes » comme les sauveurs et le ferment de sa personnalité.

En somme, autour de l'énergie humaine croissante, l'art représente la zone d'avance extrême, celle où les vérités naissantes se condensent, se préforment et s'animent, avant d'être définitivement formulées et assimilées.

Voilà son efficacité et son rôle dans l'économie générale de l'évolution *.

* Intervention du Père Teilhard de Chardin, le 13 mars 1939, au cours d'un déjeuner d'artistes organisé à Paris par le Centre d'Études des Problèmes humains.

[99]

Les directions de l'avenir

5

LA PAROLE ATTENDUE

31 octobre 1940.

[Retour à la table des matières](#)

[101]

Au milieu de la crise totale que traverse le Monde, il n'est pas aujourd'hui un seul homme, croyant ou incroyant, qui n'appelle, du fond de son âme, la lumière, - une lumière qui lui montre un sens et une issue aux bouleversements de la Terre. jamais, peut-être, depuis l'an 1 de l'ère chrétienne, l'Humanité ne s'est trouvée à la fois plus détachée de ses formes passées, plus anxieuse de son avenir, - plus prête à recevoir un Sauveur.

Le Sauveur, nous le savons, nous autres chrétiens, est déjà né. Mais, en cette phase toute nouvelle de l'Humanité, ne doit-il pas *renaître*, à la mesure de nos besoins présents ? Les yeux (je le sais par des aveux multiples) sont en ce moment tournés vers Rome. L'Église va-t-elle savoir cueillir, à l'instant décisif, un Monde qui s'offre à elle en pleine transformation ? L'Église va-t-elle trouver, au moment critique, la parole qui, expliquant ce qui se passe, nous rendra la clarté du regard et la joie d'agir, -la parole attendue ?

Simple unité moi-même dans le grand corps chrétien, je n'ai certainement pas la prétention de montrer aux chefs la route à suivre . Mais parce que, pour diverses raisons accidentelles et par tempérament, je me suis trouvé vivre plus que d'autres près du coeur de la Terre, j'éprouve le besoin d'expliquer ici, en toute sincérité et confiance, la forme renouvelée d'adoration dont je crois comprendre que ce coeur a besoin.

[102]

1. UN DIAGNOSTIC POSSIBLE DE LA SITUATION : CRISE DE CROISSANCE

Impressionnés par les désordres intellectuels et moraux qui perturbent en ce moment la masse humaine, certains inclinent à penser que nous sommes tout bonnement en train de régresser et de nous désagréger. Sous l'influence de ces vues, ils voudraient, pour sauver la civilisation en péril, ramener à tout prix les esprits émancipés dans le cadre des perspectives anciennes.

Tout autre, à mon avis, est la nature du mal, - et tout autre par conséquent le remède à lui appliquer. Plus je m'interroge moi-même, et les autres autour de moi, plus je me convaincs de ceci : l'infidélité aux règles traditionnelles a certainement une large part dans les troubles dont nous souffrons. Mais cette infidélité même est moins lâcheté qu'insatisfaction. Quelque chose est trop étroit et quelque chose nous manque dans l'Évangile tel qu'on nous le présente. Malgré les apparences, notre âge est plus religieux que jamais : seulement il a besoin d'une nourriture plus forte. Non pas crise de faiblesse et de refroidissement spirituels, mais crise de métamorphose et de croissance : voilà le genre d'épreuve par quoi nous passons.

Inutile, ou même dangereux, dans ces conditions, de nous prêcher un simple retour au Passé. C'est par besoin et espoir de trouver de l'autre, du neuf, que l'Homme regimbe et se cabre en ce moment. Des horizons agrandis, et non des liens resserrés, voilà, si je ne me trompe, la seule chose qui puisse efficacement ramener notre génération sur les voies de la Vérité.

[103]

Mais ces horizons, tout justement, de quel côté les chercher ? Que veulent aujourd'hui les humains, c'est-à-dire par quoi sont-ils troublés, - au fond ?

II. LES RACINES PROFONDES DE LA CRISE : UN NOUVEAU SOLEIL LEVANT

À l'origine première des troubles intellectuels et sociaux qui marquent la crise présente se place, à mon avis, un changement important survenu subrepticement, au cours des deux derniers siècles, au plus profond de cette conscience religieuse humaine qu'on a pu appeler « l'âme naturellement chrétienne ».

Jusqu'à l'aurore des temps modernes, le problème du salut pour l'homme pouvait se poser en deux termes seulement : l'existence terrestre de chaque homme, et ses Fins dernières ; les brèves années de la vie, et l'Éternité ; l'individu- humain et Dieu. *Et rien entre les deux.*

Or, au cours de deux cents ans à peine, qu'est-il arrivé ?... L'Homme, par suite d'un ensemble complexe de découvertes extérieures, et d'illuminations internes, a pris simultanément conscience, et des incroyables ressources accumulées dans la masse humaine, *et* des possibilités ouvertes à cette énergie pour construire une œuvre tangible, *attendue* de la nature en avant. Au-dessus de l'Homme, non plus immédiatement Dieu, mais une grandeur intercalaire, avec son cortège de promesses et de devoirs. Sans sortir du Monde, l'Homme se trouve ainsi désormais, au-dessus de lui, une sorte d' « adorable », un plus grand que lui : c'est à l'apparition de la Terre de demain, cet astre nouveau, dérivant sur soi les puissances religieuses du Monde, que se rattachent, j'imagine, dans leur source, les perturbations de l'heure présente. De là, en tout cas, le jaillissement [104] irrésistible des grands Mythes (communistes, nationalistes...) dont l'enfantement et les heurts ébranlent la civilisation ancienne. Non plus de simples hérésies au sein du Christianisme ; mais, en face du Christianisme, une religion en apparence entièrement nouvelle, et qui menace de tout balayer. La tentation sur la Montagne, si l'on veut : mais infiniment subtile, puisqu'il ne s'agit plus, en l'occurrence, d'adoration jouisseuse, mais de conquête désintéressée, indubitablement génératrice de hautes forces spirituelles. La Charité supplantée dans les consciences par le « Sens de la Terre ».

Dans ces conjonctures, nous autres chrétiens, que devons-nous faire ?

III. SOLUTION GÉNÉRALE DE LA CRISE : LA CONJONCTION DES DEUX ASTRES AU CIEL DE L'HUMANITÉ

On ne saurait assagir l'homme, disais-je, en le forçant en arrière vers quelque état depuis longtemps dépassé. Tout aussi vain serait-il de chercher, pour le convertir, à supprimer de son horizon l'objet pseudo-divin qui, sous les symboles d'Humanité, de Race ou de Progrès, vient d'y faire intrusion. Que nous le voulions ou non, tous tant que nous sommes, n'éprouvons-nous pas au fond de nous-mêmes l'influence de la nouvelle étoile ? Pour chacun de nous (pour les plus croyants d'entre nous) le problème spirituel se pose d'équilibrer non plus deux, mais *trois* Réalités en présence : notre âme, Dieu *et* l'Avenir terrestre du Monde en avant de nous. Nier l'existence et la valeur de ce dernier objet serait nous fausser, nous mentir à nous-mêmes, et donc à notre Foi.

Mais alors, s'il en est ainsi, la solution générale du problème s'éclaire. Elle se dégage d'elle-même. La chose [105] menaçante, absorbante, que nous ne pouvons ni ne devons supprimer de notre ciel, parce qu'elle *existe*, il n'y a qu'un moyen pour nous d'y échapper : c'est de la vaincre par une Force plus grande qu'elle-même. Ne serait-il pas possible de l'assimiler, de la baptiser, de la christianiser, de la *christifier* ?

« Que votre Règne arrive. » Ce triomphe de Dieu se limite-t-il, comme nous le pensions peut-être, à une domination purement intérieure et « surnaturelle » des âmes ? ou au contraire ne présuppose-t-il pas, aussi bien que la réalité tangible de nos corps individuels, l'achèvement de l'organisme humain collectif à travers les âges ?

« Aimez-vous les uns les autres. » Cette disposition essentiellement chrétienne se borne-t-elle à adoucir, une à une, les peines de nos frères ? Ou bien ne demande-t-elle pas à se développer en sympathie active pour le grand Corps humain de manière non seulement à panser

ses plaies, mais à épouser ses anxiétés, ses espérances, tous les grandissements encore attendus de lui par la création ?

Incorporer le progrès du Monde dans nos perspectives du Royaume de Dieu. Incorporer le Sens de la Terre, le Sens humain, dans la Charité. Le Monde n'éclipsant plus Dieu, ni ne nous entraînant suivant une ligne divergente. Les deux astres entrant dans une harmonieuse conjonction. Les deux influences s'ajoutant hiérarchiquement l'une à l'autre pour nous soulever et nous détacher dans une même direction. « Deus amictus mundo. » Il est évident que cette opération, si elle était possible, ferait cesser, immédiatement et radicalement, l'opposition interne dont nous souffrons.

Or que faut-il, que suffit-il, pour que cette transformation libératrice s'opère ? Simplement, et c'est là où je veux en venir, que nous allions jusqu'au bout de notre Credo, dans la suite à la fois logique et historique de son développement.

[106]

IV. LE GRAND REMÈDE : LA MANIFESTATION DU « CHRIST-UNIVERSEL »

« Nova et vetera. » Il est de l'économie habituelle de la vie chrétienne que, dans le donné révélé, certains éléments, longtemps sommeillants, se développent soudain en rameaux puissants, à la demande et à la mesure des temps nouveaux et des nouveaux besoins.

Tel me paraît être, à notre époque, le rôle réservé à la grande idée, si essentiellement dogmatique, du *Plérôme* chrétien. Le Plérôme : la mystérieuse synthèse de l'Incréé et du Créé, - la grande complétion (à la fois quantitative et qualitative) de l'Univers en Dieu. Impossible de lire saint Paul sans demeurer stupéfait tout à la fois : de l'importance fondamentale donnée par l'Apôtre à cette notion prise dans son réalisme le plus absolu ; et de la place relativement obscure où elle a été laissée jusqu'ici par la prédication et la théologie ; et de la merveilleuse convenance qu'elle présente aux besoins religieux du temps présent. Dieu ramenant à soi non seulement un éparpillement d'âmes, mais la solide et organique réalité d'un Univers pris de haut en bas dans l'ex-

tension et l'unité totales de ses énergies. N'est-ce point là précisément ce que nous cherchions à tâtons ?

En fait, il semble bien que, dirigée par un instinct divin, et parallèlement à la montée des aspirations humanitaires modernes, la sève chrétienne soit déjà en train d'affluer, pour le faire éclater, dans le bourgeon si longtemps dormant. Commencé il y a justement deux siècles aussi, sur le culte du Coeur de Jésus, un mouvement de fond se dessine avec évidence dans l'Église vers l'adoration du Christ, considéré dans ses influences sur le Corps mystique, et par suite sur l'organisme [107] social humain, tout entier. L'amour du Christ : énergie où se fondent, sans se confondre, tous les éléments élus de la Création. Dernièrement, par un geste qui exprime un stade décisif dans l'élaboration du dogme, Rome a traduit et consacré dans la figure du Christ-Roi cette marche en avant, irrésistible, de la conscience chrétienne, vers une appréciation plus universaliste et plus réaliste de l'Incarnation.

Mon idée et mon rêve seraient que, par prolongement logique du même mouvement, l'Église explicite et présente au Monde, comme le faisait déjà saint Paul à ses convertis, la grande figure de Celui en qui le Plérôme trouve son principe physique, son expression et sa consistance : le Christ-Oméga, le Christ-Universel. « Descendit, ascendit, *ut replet omnia* ³³. » Pour les Romains, les Corinthiens, les Éphésiens, les Colossiens, cette image n'avait sans doute qu'une signification confuse, parce qu'alors le « Monde », le « Tout » (avec ce que ces mots entraînent aujourd'hui pour nous d'organiquement défini n'existaient pas encore pour la conscience humaine. Mais pour nous, que fascine la grandeur nouvellement découverte de l'Univers, elle exprime exactement l'aspect du Dieu attendu par notre adoration. Christ-Roi, Christ-Universel : entre les deux, une simple nuance peut-être, mais qui est tout ; toute la différence posée entre un pouvoir externe, qui pourrait n'être que juridique et statique, et une domination interne qui, ébauchée dans la Matière et culminant dans la Grâce, opère sur nous à la faveur et au travers de toutes les liaisons organiques du Monde en progrès.

³³ « Il est descendu et il est monté, afin de remplir toutes choses. » Éph. 4, 9-10. (N.D.E.)

En cette figure du Christ-Universel Moteur, Sauveur, Maître et Terme de ce que notre âge appelle « Évolution », aucun danger, observons-le, que le Christ-Homme ne se volatilise, [108] ni que la mystique ne dévie en quelque forme d'adoration panthéistique et impersonnelle.

Né d'un agrandissement du Cœur de Jésus, le Christ-Universel requiert, sous peine de s'évanouir, la réalité historique de sa nature humaine ; et en même temps, en vertu du mécanisme spécifique de l'amour, il achève, loin de l'absorber, la personnalité des éléments qu'il rassemble, au terme de l'union. Et aucun danger non plus que, oubliant le Ciel, les fidèles attirés par Lui ne se laissent captiver par un naturalisme païen, entraîner vers une conquête matérialiste de la Terre. Le Christ-Universel, dans toute sa gloire, n'émerge-t-il pas toujours de la Croix ?

Nul danger. Et en revanche, quels avantages, et quelle séduction !

Sur ce point (et je parle d'expérience) ma conviction est profonde. La conscience religieuse moderne, définitivement conquise à l'idée de quelque « sur-humanité » à naître de nos efforts, mais impuissante à trouver, pour ses aspirations, ni représentation ni formule d'action cohérentes, *ne résisterait pas* à un christianisme se posant en sauveur des espérances les plus actuelles de la Terre. Et ce serait alors le Néopaganisme converti jusque dans ses racines. Et ce serait aussi un nouveau flot de sève humaine passant dans le cœur, trop souvent humainement anémié, des croyants.

Seul le chrétien (et ceci *dans la mesure où* il se pénètre des propriétés humano-divines du Christ-Universel) se trouve en mesure aujourd'hui de faire face aux complexes appels de la Nature et de la Grâce par un acte incroyablement riche et simple, par un *acte complètement synthétique*, où se rejoignent, se corrigent et s'exaltent mutuellement l'esprit de détachement et l'esprit de conquête ; l'esprit de tradition et l'esprit d'aventureuse recherche ; l'esprit de la Terre et l'esprit de Dieu.

Ne serait-ce pas à la découverte et à l'exercice de cette forme toute moderne de la Charité qu'il suffirait à l'Église, [109] si elle veut faire aboutir à un terme fécond les convulsions modernes, de nous convier ?

Après deux mille ans, en un Noël du Christ-Universel, l'affirmation d'un optimisme chrétien : ne serait-ce pas le message et le mot d'ordre que nous attendons * ?

* Péking, 31 octobre 1940.

Publié en 1963 dans le Cahier IV de la Fondation Teilhard de Chardin, sans les additifs communiqués, depuis, par le Père Bernardino M. Bonansea O.F.M., professeur à l'Université catholique de Washington. Additifs manuscrits qui figuraient sur les exemplaires remis au Père Allegra, O.F.M., par le Père Teilhard.

[111]

Les directions de l'avenir

6

NOTE SUR LA NOTION DE PERFECTION CHRÉTIENNE

Pékin, 1942

[Retour à la table des matières](#)

[113]

Fig. 1.

D = Dieu. a, a', a'', les âmes. MM', le Monde demeurant constant à travers le Temps. En noir, la « nature », cri rouge, le « surnaturel » : sur toutes les figures ³⁴.

1. Sous sa forme classique et ancienne, la théorie de la perfection chrétienne repose sur cette idée que, dans le Monde actuel, la « Nature » (par opposition à la « Surnature ») est complètement *achevée*. Numériquement, bien sûr, l'Esprit grandit encore sur terre (multiplication des âmes). Mais qualitativement (dans ses puissances « naturelles »), il est étale, et il ne va nulle part : il se maintient, il dure, tout simplement. Dans ces conditions, la perfection ne peut consister pour les hommes qu'à s'envoler individuellement dans le surnaturel. Le reste n'a aucun intérêt pour le Règne de Dieu, sauf dans la mesure où il faut assurer, pour un temps arbitraire, le fonctionnement et la conservation de la Vie à travers les âges. Et encore les enfants du siècle suffisent-ils largement à cette dernière tâche. Essentiellement le chrétien est d'autant [114] plus purement chrétien que plus vite du Monde il se détache : moins il use des créatures, plus il se rapproche de l'Esprit.

2. Or voici qu'un élément nouveau vient d'apparaître dans la conscience humaine qui exige, à mon avis, non pas une atténuation, mais un perfectionnement de ces vues traditionnelles. Pour de multiples raisons, nous sommes en train de découvrir que les « puissances naturelles et *sur-naturalisables* » de l'Homme sont *encore en pleine croissance*, - et ceci probablement pour plusieurs millions d'années encore. Nous pensions l'Humanité mûre. En fait, elle est très loin d'être adulte, très loin d'être pleinement créée : ni dans ses valeurs individuelles, ni surtout dans *le terme collectif* vers lequel elle se dirige en vertu du

³⁴ Dans les figures de cet article, le noir est traduit par des hachures, et le rouge par des pointillés. (N.D.E.)

grand phénomène de la « Convergence de l'Esprit ». Figurons par un cône de sommet K cette évolution « naturelle » de l'Esprit encore attendue de la création ³⁵ (Fig. 2). Comment allons-nous voir se transposer dans ce nouveau cadre le problème de la perfection ?

Fig. 2.

Le Monde, convergeant dans l'avenir vers une consommation « naturelle », psychique.

3. Pour conserver *littéralement* les formules anciennes, il faudrait évidemment dire que les âmes, dans leur effort vers la sainteté, n'ont pas à se préoccuper de la formation du cône K, mais que leur perfection consiste uniquement à *se détacher (séparer)* le plus possible de ce cône dans la direction de Dieu (D, - Fig. 3) . Or ceci n'est plus possible, au moins pour deux raisons :

[115]

Fig. 3.

Formule classique du « détachement » transportée littéralement sur un Monde en voie de croissance naturelle (encore en cours).

a) D'abord, en vertu de la création *continué* (encore en cours), de l'étoffe « naturelle » du Monde, le Règne de Dieu apparaît désormais comme directement intéressé, *qua tale*, à un Progrès naturel qui, après l'âme d'étoffe *a*, doit donner celle d'étoffe *a'*, puis celle d'étoffe *a''*... Le chrétien se trouve dès lors obligé, *qua talis*, à soutenir la marche du Monde « naturel » en avant (puisque de ce Progrès est continuelle-

³⁵ Bien entendu, si quelqu'un n'admet pas cette perspective, devenue aujourd'hui habituelle à notre génération, il est inutile de discuter plus loin avec lui. On peut seulement se demander dans quelle mesure cet homme peut comprendre et convertir ses contemporains.

ment attendu un type nouveau d'aliment de substance spirituelle ³⁶, pour l'action transformatrice des forces de surnaturalisation.

b) Mais il y a plus. Le grave défaut de la solution exprimée par le schème (Fig. 3) est de ne pas sauver la grandeur dogmatique de l'Incarnation. Dieu, dans ce schème, récolte bien les âmes une à une. Mais il ne consomme pas en Lui le développement collectif du Monde, « as a whole ». Il incorpore des individus : mais l'Univers et l'Humanité lui, échappent. De ce chef, il y a *deux* pôles spirituels distincts dans l'Univers : l'un naturel, K ; et l'autre surnaturel, D. Dans cette perspective d'un Esprit « bi-céphale », l'Incarnation « parasite » le [116] Monde : mais elle ne le refond pas dans un Plérôme « monocéphale » in Christo. Que diraient devant cela saint Paul et le chœur des Pères grecs ?...

4. La seule solution satisfaisante à la fois pour le Dogme et la Raison est celle exprimée par le schème Fig. 4 : à savoir que les consommations naturelle et surnaturelle du Monde *s'enveloppent* l'une l'autre (celle-ci incorporant et sur-animant celle-là) : Dieu se posant sur l'axe prolongé de l'évolution naturelle de l'Esprit tout entier, en sorte que la Christogénèse apparaisse comme la sublimation de toute la Cosmogénèse (Fig. 4).

Fig. 4.

Schéma exprimant l'incorporation du Progrès Naturel dans la spiritualisation et le détachement chrétiens. K ne s'achève qu'en D, - et D incorpore K (« a besoin de K ») pour la réalisation du Plérôme.

Si les sommets D et K sont placés en conjonction de la sorte, il est manifeste que toute dualité disparaît dans l'intelligence et le coeur du

³⁶ « de substance spirituelle » : additif écrit de la main de l'auteur sur l'exemplaire que celui-ci a donné, à Pékin entre 1942 et 1945, au Père Gabriele M. Allegra o.f.m. Nous devons la communication de cet exemplaire à son ami le Père Bernardino M. Bonansea, actuel détenteur. (N.D.E.)

chrétien. Sans dévier vers aucun naturalisme ou pélagianisme, le fidèle découvre qu'il peut et doit, autant et plus que l'incroyant, se passionner pour un Progrès de la Terre requis pour la consommation du Règne de Dieu. « Homo sum. - Plus et ego. »

Et cependant la force ascensionnelle du détachement humain, demeure *intacte*. La Croix domine toujours la Terre de son symbole d'annihilation, mais en consacrant et intégrant toutes les peines (constructives) de l'Effort humain. Annihilation toujours ; mais annihilation « positive » ; annihilation subordonnée à une croissance correspondant à un *excès* [117] de croissance, annihilation requérant, pour être légitime et possible, que les individus et le Monde soient prêts, mûrs, pour ce pas final de retournement et d'excentration. Pour pouvoir se donner à fond, il faut être *pleinement soi*.

Observons trois choses, en terminant :

a) Une importante supériorité du schème 4 sur le schème 3 est de fournir à notre siècle un puissant, et peut-être essentiel « motif de crédibilité ». Placer aujourd'hui Dieu en discordance du Progrès humain, c'est *miner* les raisons de croire chez les croyants, et *c'est fermer l'accès* de la Foi aux incroyants (... à moins qu'on ne se résigne à faire de l'Eglise un refuge pour désabusés).

b) Il serait inutile et même faux de chercher dans les Saints du passé ni approbation, ni condamnation explicites de l'attitude nouvelle ici suggérée, - puisque pour eux le problème du Progrès humain (tel que nous le voyons aujourd'hui) *ne se posait pas*. Ce qui est nécessaire et suffisant, c'est de pouvoir reconnaître que, transposé dans nos perspectives modernes, leur geste de perfection (c'est-à-dire de coopération totale aux forces de l'Incarnation) devient précisément le « détachement par sur-attachement » dont je viens de parler ³⁷.

³⁷ Non plus *séparation* (évasion), mais *émergence* (note ajoutée par l'auteur sur l'exemplaire du P. Allegra).

c) Tout à fait au fond, ce qui affecte en ce moment nos vues sur le mécanisme (l'ascèse) de la spiritualisation, c'est que l'Esprit a cessé pour nous d'être « anti-Matière » ou « extra-Matière » pour devenir « trans-Matière ». La spiritualisation ne saurait plus à nos yeux s'opérer en rupture, ni en discordance avec la Matière - mais en traversée et émergence de celle-ci. « Descendit, ascendit, ut repleret omnia ³⁸ ». L'économie même de l'Incarnation. *

³⁸ Il est descendu, il est remonté, afin de tout remplir (d'après saint Paul : Éph. 4, 9-10).

* *Pékin*, 1942.

[119]

Les directions de l'avenir

7

RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR

Pékin, le 28 décembre 1943.

[Retour à la table des matières](#)

[121]

De même que, dans le Monde de la Matière mécanisée, tous les corps obéissent aux lois d'une gravitation universelle, - de même, dans le Monde de la Matière vitalisée, tous les êtres organisés, même les plus inférieurs, s'orientent et se déplacent dans la direction qui leur apporte le plus de bien-être.

Traiter du bonheur devrait donc être la plus facile des tâches pour un conférencier. Vivant parlant à des vivants, n'est-il pas sûr de ne s'adresser qu'à des convaincus et à des initiés ?

Bien plus délicate et complexe se révèle, à l'expérience, la tâche que j'entreprends devant vous aujourd'hui.

Comme tous les autres êtres animés, sans doute, l'Homme désire essentiellement être heureux. Mais cette exigence fondamentale, chez lui, prend une forme compliquée et nouvelle. L'Homme, en effet, n'est pas seulement un vivant plus sensible et plus vibrant que les autres. De par son « hominisation » il est devenu un vivant réfléchi et critique. Or ce don de la réflexion entraîne avec soi deux propriétés redoutables, je veux dire la perception du possible et la perception de l'avenir, - double pouvoir dont l'apparition suffit à jeter le trouble et la dispersion dans la montée jusqu'alors si cohérente et si limpide de la Vie. Perception du possible et perception de l'avenir, l'une et l'autre se conjuguant pour rendre inexhaustibles et pour disperser en tous sens nos craintes aussi bien que nos espérances... Là où l'animal ne paraît pas trouver de difficultés à avancer, infailliblement, vers ce qui le satisfait [122] l'Homme, lui, voit, à chaque pas et dans chaque direction, un problème, auquel il n'a cessé, depuis qu'il est Homme, de chercher, sans succès, une solution définitive et universelle.

« *De vita beata* », comme disaient déjà les Anciens. Qu'est-ce que le bonheur ?

Sur ce sujet les livres, les enquêtes, les expériences individuelles et collectives se succèdent, pathétiquement, depuis des siècles sans parvenir à faire l'unanimité. Et, en fin de compte, pour beaucoup d'entre nous, la conclusion pratique de tous ces débats est qu'il est vain de chercher davantage. Ou bien le problème est insoluble : point de vrai bonheur dans ce monde. Ou bien il comporte seulement une infinité de solutions particulières, - il est indéterminé. Être heureux : affaire d'appréciation personnelle. Vous aimez le vin et la bonne chère. Moi je préfère les automobiles, la poésie ou la bienfaisance. « À chacun ses goûts, et à chacun sa chance. » Voilà ce que vous avez souvent entendu dire, certainement ; et voilà peut-être aussi ce que vous pensez un peu.

C'est directement à l'encontre de ce scepticisme relativiste, et finalement pessimiste de nos contemporains, que je me propose d'aller ce soir, en vous montrant que, même pour l'Homme, la direction générale du bonheur n'est pas du tout aussi équivoque qu'on veut bien le dire, - pourvu toutefois que, limitant notre enquête à la recherche des joies essentielles, nous nous appuyions dans notre recherche sur les enseignements de la Science et de la Biologie.

Puisque je ne peux malheureusement pas vous donner le bonheur, puisse-je au moins vous aider à le trouver !

Deux parties formeront cet exposé :

Dans la première, surtout théorique, nous tâcherons de définir ensemble la meilleure route conduisant au bonheur humain.

Dans la seconde, servant de conclusion, nous nous demanderons comment conformer nos vies individuelles à ces axes généraux de béatification.

[123]

1. LES AXES THÉORIQUES, DU BOXHEUR

A. À L'ORIGINE DU PROBLÈME : TROIS ATTITUDES DIFFÉRENTES EN FACE DE LA VIE

Afin de mieux comprendre comment se pose à nous le problème du bonheur, et pourquoi, devant lui, nous sommes amenés à hésiter, il est indispensable, pour commencer, de faire un tour d'horizon, c'est-à-dire de distinguer trois attitudes initiales, fondamentales, adoptées *en fait* par les hommes en face de la Vie.

Guidons-nous, si vous le voulez bien, par une comparaison.

Supposons des excursionnistes partis pour l'escalade d'un sommet difficile ; et considérons leur groupe quelques heures avant le départ. À ce moment on peut imaginer que l'équipe se divise en trois sortes d'éléments.

Les uns regrettent d'avoir quitté l'auberge. La fatigue, les dangers leur paraissent disproportionnés avec l'intérêt du succès. Ils décident de revenir en arrière.

Les autres ne sont pas fâchés d'être partis. Le soleil brille, la vue est belle. Mais pourquoi monter plus haut ? Ne vaut-il pas mieux jouir de la montagne là où on se trouve, en pleine prairie ou en plein bois ? - Et ils s'étendent sur l'herbe ou explorent les environs, en attendant l'heure du pique-nique.

D'autres enfin, les vrais alpinistes, ne détachent pas leurs yeux des cimes qu'ils se sont juré d'atteindre. Et ils repartent en avant.

Des fatigués, - des bons vivants, - des ardents.

Trois types d'Homme que nous portons en germe, chacun au fond de nous-mêmes, - et entre lesquels, en fait, se divise depuis toujours l'Humanité autour de nous.

[124]

1) Des fatigués (ou des pessimistes), d'abord.

Pour cette première catégorie d'hommes, l'existence est une erreur ou un raté. Nous sommes mal engagés, - et par conséquent il s'agit, le plus habilement possible, de quitter le jeu. - Portée à l'extrême, et systématisée en doctrine savante, cette attitude aboutit à la sagesse hindoue, pour qui l'Univers est une illusion et une chaîne, - ou à un pessimisme « schopenhauerien ». Mais, sous une forme atténuée et commune, la même disposition apparaît et se trahit dans une foule de jugements pratiques que vous connaissez bien. « À quoi bon chercher ?... Pourquoi ne pas laisser les sauvages à leur sauvagerie, et les ignorants à leur ignorance ? Pourquoi la Science et pourquoi la Machine ? N'est-on pas mieux étendu que debout ? mort que couché ? » - Tout ceci revient à dire, au moins implicitement, qu'il vaut mieux être moins qu'être plus, - et que le mieux serait de ne pas être du tout.

2) Des bons vivants (ou des jouisseurs) ensuite.

Pour les hommes de cette deuxième espèce, il vaut mieux certainement être que ne pas être. Mais « être », prenons-y garde, prend alors un sens tout particulier. Être, vivre, pour les disciples de cette école, ce n'est pas agir, mais c'est se remplir de l'instant présent. Jouir de chaque moment et de chaque chose, jalousement, sans en rien laisser perdre, - et surtout sans se préoccuper de changer de plan : en ceci consiste la sagesse. Que la satiété vienne, on se retournera sur l'herbe, on se dégourdira les jambes, on changera de point de vue ; et ce faisant, du reste, on ne se privera pas de descendre. Mais, pour et sur l'avenir on ne risque rien, - à moins que, [125] par un excès de raffinement, on s'intoxique à jouir du risque pour lui-même, que ce soit pour goûter le frémissement d'oser ou pour sentir le frisson d'avoir peur.

Tel nous représentons-nous, sous une forme simpliste, l'ancien hédonisme païen, de l'école d'Épicure. Telle était en tout cas, il n'y a pas

longtemps, dans les cercles littéraires, la tendance d'un Paul Morand, ou celle d'un Montherlant - ou, beaucoup plus subtile, celle d'un Gide (celui des *Nourritures Terrestres*), pour qui l'idéal de la vie est de boire sans jamais éteindre (mais plutôt de, façon à augmenter) sa soif - nullement avec l'idée de reprendre des forces, mais par souci de rester prêt à se pencher, toujours plus avidement, sur toute source nouvelle.

3) *Et des ardents, enfin – ceux-là*, veux-je dire, pour qui vivre est une ascension et une découverte. Non seulement, pour les hommes formant cette troisième catégorie, il vaut mieux être que ne pas être, mais encore il est toujours possible, et uniquement intéressant, de devenir plus. Aux yeux de ces conquérants épris d'aventures, l'être est inépuisable, - non pas à la manière gidienne, comme un joyau à facettes innombrables, qu'on peut tourner en tous sens sans se lasser, - mais comme un foyer de chaleur et de lumière dont il est possible de se rapprocher toujours plus. - On peut plaisanter ces hommes, les traiter de naïfs, ou les trouver gênants. Mais en attendant ce sont eux qui nous ont faits, et c'est d'eux que s'apprête à sortir la Terre de demain.

Pessimisme et retour au Passé ; jouissance du moment présent ; élan vers l'Avenir. Trois attitudes fondamentales, je disais bien, en face de la Vie. Et par suite, inévitablement, voilà qui nous replace au cœur même de notre sujet -trois formes opposées de bonheur en présence.

1) *Bonheur de tranquillité*, d'abord. Pas d'ennuis, pas de risques, pas d'efforts. Diminuons les contacts – restreignons [126] nos besoins - baissons nos lumières - durcissons notre épiderme - rentrons dans notre coquille. - L'homme heureux est celui qui pensera, sentira et désirera le moins.

2) *Bonheur de plaisir*, ensuite, - plaisir immobile, ou, mieux encore, plaisir incessamment renouvelé. Le but de la vie n'est pas d'agir et de créer, mais de profiter. Donc, moindre effort encore, ou juste l'effort nécessaire pour changer de coupe et de liqueur. S'étaler le plus possible, comme la feuille aux rayons du soleil - varier à chaque instant sa position pour mieux sentir : voilà la recette du bonheur. -

L'homme heureux est celui qui saura savourer le plus complètement l'instant qu'il tient entre les mains.

3) *Bonheur de croissance*, enfin. De ce troisième point de vue, le bonheur n'existe pas ni ne vaut par lui-même, comme un objet que nous puissions poursuivre et saisir en soi ; mais il n'est que le signe, l'effet, et comme la récompense de l'action convenablement dirigée. « Un sous-produit de l'effort », dit quelque part A. Huxley. Ce n'est donc pas assez, comme le suggère l'hédonisme moderne, de se renouveler n'importe comment pour être heureux. Nul changement ne béatifie, à moins qu'il ne s'opère *en montant*. - L'homme heureux est donc celui qui, sans chercher directement le bonheur, trouve inévitablement la joie, par surcroît, dans l'acte de parvenir à la plénitude et au bout de lui-même, en avant.

Bonheur de tranquillité, bonheur de plaisir, bonheur de développement.

Entre ces trois lignes de marche la Vie, au niveau de l'Homme, hésite et divise son courant, sous nos yeux.

Pour motiver notre choix, n'y aurait-il vraiment, comme on le répète, qu'une préférence individuelle de goût et de tempérament ?

Ou bien pouvons-nous trouver quelque part une raison, [127] indiscutable parce que objective, de décider qu'une des trois voies est absolument la meilleure, et par conséquent la seule qui puisse authentiquement nous béatifier ?

B. LA RÉPONSE DES FAITS

1. Solution générale : vers la plus grande Conscience.

Je suis absolument convaincu, pour ma part, qu'un tel critère, indiscutable et objectif, existe - non point mystérieux et caché, mais étalé à tous les yeux ; et je tiens que, pour l'apercevoir, il nous suffit de regarder autour de nous la Nature, à la lumière des dernières conquêtes de la Physique et de la Biologie - c'est-à-dire à la lumière de nos idées nouvelles sur le grand phénomène de l'Évolution.

Personne, vous le savez, n'en doute plus sérieusement aujourd'hui. L'univers n'est pas fixe « ontologiquement » -mais il se meut, depuis toujours, dans le tréfonds de sa masse entière, suivant deux grands courants contraires : l'un entraînant la Matière vers des états de désagrégation extrême ; l'autre aboutissant à l'édification d'unités organiques dont les types supérieurs, astronomiquement complexes, forment ce que nous appelons « le monde vivant ».

Ceci posé, considérons plus particulièrement le deuxième de ces courants, c'est-à-dire celui de la Vie, auquel nous appartenons. Pendant un bon siècle les savants, tout en admettant la réalité d'une Évolution biologique, ont discuté pour savoir si le mouvement qui nous emporte n'est qu'une sorte de tourbillonnement circulaire fermé, ou bien s'il correspond à une dérive définie, menant la fraction animée du Monde vers quelque état supérieur déterminé. Or aujourd'hui c'est la deuxième de ces hypothèses qui, de l'avis presque unanime, [128] semble décidément correspondre à la réalité. La Vie ne se complique pas sans lois, et comme au hasard. Mais, prise aussi bien dans son ensemble que dans le détail des êtres organisés, elle progresse méthodiquement, irréversiblement vers des états de conscience de plus en plus élevés. En sorte que l'apparition finale, et toute récente, de l'Homme sur la Terre, n'est que le résultat, régulier et logique, d'un processus ébauché dès les origines de notre planète.

Historiquement la Vie (c'est-à-dire en fait l'Univers lui-même, pris dans sa portion la plus active) est une montée de Conscience. - N'apercevez-vous pas immédiatement la conséquence directe de cette proposition sur notre attitude et notre conduite intérieures ?

Nous dissertons à perte de vue, disais-je il y a un instant, sur la meilleure attitude à prendre en face de nos vies. Mais, ce faisant, ne ressemblons-nous pas à un voyageur qui, emporté par un train rapide entre Paris et Marseille, se demanderait encore si c'est vers le Nord ou vers le Sud qu'il vaut mieux pour lui aller ? - Nous discutons : mais à quoi bon, puisque la décision a déjà été prise en dehors de nous, et que nous sommes embarqués. Depuis plus de 400 millions d'années sur notre Terre (il serait plus exact de dire : depuis toujours, dans l'Univers) l'immense masse d'êtres dont nous faisons partie s'élève, tenacement, inlassablement, vers plus de liberté, plus de sensibilité, plus de vision intérieure : et nous nous demandons encore où il faut aller ?...

En vérité, à la lumière des grandes lois cosmiques, l'ombre des faux problèmes s'évanouit. Sous peine de contradiction physique (c'est-à-dire sous peine de nier tout ce que nous sommes et tout ce qui nous a faits) nous ne pouvons qu'adopter, chacun pour nous, le choix primordial impliqué dans le Monde dont nous sommes les éléments réfléchis. Reculer pour moins être, s'arrêter pour jouir : ces deux gestes par lesquels nous chercherions à naviguer à contrecourant du flot universel apparaissent comme d'absurdes impossibilités.

[129]

Ainsi à gauche et à droite, les routes se ferment et seule reste ouverte l'issue en avant.

Scientifiquement et objectivement, l'unique réponse faisable aux appels de la Vie est la marche du progrès.

Et, par suite, scientifiquement et objectivement aussi, le seul vrai bonheur est ce que nous avons appelé le bonheur de croissance ou de mouvement.

Comme et avec le Monde, voulons-nous donc être heureux ? Laissons les fatigués et les pessimistes glisser en arrière. Laissons les jouisseurs s'allonger bourgeoisement sur la pente. Et joignons-nous sans hésiter au groupe de ceux qui veulent risquer l'ascension jusqu'au dernier sommet. En avant !...

Mais ce n'est pas tout d'avoir opté pour l'ascension. Reste encore à ne pas se tromper de sentier. C'est très bien de se lever pour partir. Mais, pour gagner la cime avec allégresse, quel est le bon chemin ?

2. Solution détaillée ; les trois temps de la personnalisation.

Dans le Monde, disais-je, la vie s'élève vers toujours plus de conscience pour toujours plus de complexité, -comme si la complication grandissante des organismes avait pour effet d'approfondir le centre de leur être.

Or, comment s'opère-t-elle, en fait et dans le détail, cette marche à la plus haute unité ?

Pour plus de clarté et de simplicité, limitons-nous au cas de l'Homme - l'Homme, le plus élevé psychiquement, et pour nous, le mieux connu aussi de tous les vivants.

Trois phases, trois pas, trois mouvements successifs et conjugués sont reconnaissables, à l'examen, dans le processus de notre unification intérieure, c'est-à-dire de notre personnalisation. Pour être pleinement soi et vivant, l'Homme doit : 1) se centrer sur Soi ; 2) se décentrer sur « l'autre » ; 3) se sur-centrer sur un plus grand que soi.

[130]

Définissons et expliquons l'un après l'autre ces trois mouvements en avant, auxquels (puisque le bonheur, nous l'avons décidé, est un effet de croissance) doivent nécessairement correspondre trois formes de béatification.

1. *Centration*, d'abord. - Non seulement physiquement, mais intellectuellement et moralement, l'homme n'est Homme qu'à condition de se cultiver. Et non pas seulement jusqu'à l'âge de vingt ans !... Pour être pleinement nous-mêmes, nous devons donc travailler toute notre vie durant à nous organiser, c'est-à-dire à porter toujours plus d'ordre, plus d'unité dans nos idées, nos sentiments, notre conduite. Tout le programme, ici, tout l'intérêt (mais aussi tout l'effort !) de la vie intérieure, avec sa dérive inévitable vers des objets de plus en plus spirituels, de plus en plus élevés... Chacun de nous, au cours de cette première phase, nous avons à reprendre et à répéter, pour notre compte personnel, le labeur général de la Vie. Être, c'est d'abord se faire et se trouver.

2. *Décentration*, ensuite. La tentation ou illusion élémentaire qui guette, dès sa naissance, le centre réfléchi que nous abritons chacun au fond de nous serait de s'imaginer que pour grandir il lui est bon de s'isoler sur soi, et de poursuivre égoïstement, en soi seul, le travail original de son achèvement : se couper des autres, ou tout ramener à soi. Or il n'y a pas qu'un seul homme sur la Terre. Il y en a, au contraire, et il ne peut y en avoir qu'une myriade en même temps. Ce fait est d'une évidence banale. Et cependant replacé dans les perspectives générales de la Physique, il prend une importance capitale, - car

il signifie tout bonnement que, si individualisés par nature que soient les êtres pensants, chaque homme ne représente encore qu'un atome, ou, si vous préférez, une très grosse molécule, avec toutes les autres semblables, un système corpusculaire défini, auquel il ne peut échapper. Physiquement, biologiquement, l'Homme, comme tout ce qui [131] existe dans la Nature, est essentiellement plural. Il correspond à un « phénomène de masse ». Ceci veut dire, en première approximation, que nous ne pouvons progresser jusqu'au bout de nous-mêmes sans sortir de nous-mêmes en nous unissant aux autres, de façon à développer par cette union un surcroît de conscience - conformément à la grande Loi de Complexité. - De là les urgences, de là le sens profond de l'amour qui, sous toutes ses formes, nous pousse à associer notre centre individuel avec d'autres centres choisis et privilégiés. - l'amour, dont la fonction et le charme essentiels sont de nous compléter.

3. *Sur-centration*, enfin. - Et ceci, bien que moins évident, est absolument nécessaire à comprendre.

Pour être pleinement nous-mêmes, disais-je, nous nous trouvons forcés d'élargir la base de notre être, c'est-à-dire, de nous adjoindre « de l'Autre ». Or, une fois amorcé un petit nombre d'affections privilégiées, ce mouvement d'expansion ne s'arrête plus : mais il nous aspire insensiblement, de proche en proche, sur des cercles de rayon toujours plus grand. Voilà ce qui est particulièrement manifeste dans le Monde d'aujourd'hui. - Depuis toujours, sans doute, l'Homme a été vaguement conscient d'appartenir à une seule grande Humanité. Ce n'est toutefois que pour nos générations modernes que ce sens social confus commence à prendre sa réelle et complète signification. Au cours des dix derniers millénaires (période durant laquelle la civilisation s'est brusquement accélérée) les hommes se sont abandonnés sans beaucoup réfléchir aux forces multiples, plus profondes que toute guerre, qui peu à peu les rapprochaient entre eux. Or, en ce moment, nos yeux se dessillent ; et nous commençons à apercevoir deux choses. La première, c'est que, dans le moule étroit et inextensible représenté par la surface fermée de la Terre, sous la pression d'une population et sous l'action de liaisons économiques qui ne cessent de se mul-

tiplier, nous ne formons déjà [132] plus qu'un seul corps. Et la seconde c'est que, dans ce corps lui-même, par suite de l'établissement graduel d'un système uniforme et universel d'industrie et de science, nos pensées tendent de plus en plus à fonctionner comme les cellules d'un même cerveau. - Qu'est-ce à dire sinon que, la transformation poursuivant sa ligne naturelle, nous pouvons prévoir le moment où les hommes sauront ce que c'est, comme par un seul cœur, de désirer, d'espérer, d'aimer tous ensemble la même chose en même temps...

L'Humanité de demain, - quelque « super-Humanité » beaucoup plus consciente, beaucoup plus puissante, beaucoup plus unanime que la nôtre, sort des limbes de l'avenir, elle prend figure sous nos yeux. Et simultanément (je vais y revenir) le sentiment s'éveille au fond de nous-mêmes que, pour parvenir au bout de ce que nous sommes, il ne suffit pas d'associer notre existence avec une dizaine d'autres existences choisies entre mille parmi celles qui nous entourent, - mais qu'il nous faut faire bloc avec toutes à la fois.

Que conclure de ce double phénomène, externe et interne, sinon ceci : ce que la Vie nous demande, en fin de compte, de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes. Un centre d'ordre supérieur nous attend, - déjà il apparaît -non plus seulement à côté, mais *au-delà* et *au-dessus* de nous-mêmes.

Non plus seulement se développer soi-même, donc, - ni même seulement se donner à un autre égal à soi - mais encore soumettre et ramener sa vie à un plus grand que soi.

Autrement dit, être d'abord. Aimer, ensuite. Et, finalement, adorer.

Telles sont les phases naturelles de notre personnalisation.

Trois degrés enchaînés, vous le voyez, dans le mouvement ascensionnel de la Vie ; et par conséquent, aussi, trois degrés superposés de bonheur, - si le bonheur est bien, comme nous l'avons reconnu, indissolublement associé au geste de monter.

[133]

Bonheur de grandir, - bonheur d'aimer, - et bonheur d'adorer.

Voilà en dernière analyse la triple béatitude que la théorie nous permet de prévoir en partant des lois de la Vie.

Or quel est, sur ce point, le verdict de l'expérience ?

Essayons un peu de vérifier sur les faits, par des mesures directes, la justesse de nos déductions.

Bonheur de grandir au fond de soi, - en forces, en sensibilité, en possession de soi-même. Bonheur aussi de se rejoindre les uns les autres, entre corps et âmes faits pour se compléter et pour s'unir.

Sur la pureté et l'intensité de ces deux premières formes de joie, inutile d'insister. Tout le monde, au fond, est d'accord pour les célébrer.

Mais bonheur de s'immerger et se perdre, dans l'avenir, en un plus grand que soi... Ne sommes-nous pas ici en pleine spéculation ou en plein rêve ? - Se réjouir de ce qui nous dépasse, et de ce que nous ne pouvons encore ni voir ni toucher... Qui donc, à part quelques illuminés, se soucie de pareille chose, dans le monde positiviste et matérialiste où nous sommes plongés !

Qui donc s'en soucie ?

Mais rendez-vous seulement compte un peu de ce qui se passe autour de nous !

Il y a quelques mois, au cours d'une réunion semblable je vous décrivais le cas des deux Curie, - cet homme et cette femme dont le bonheur a été de se lancer dans une aventure, la découverte du Radium, où ils avaient conscience que perdre leur vie était la gagner. Eh bien, soit plus modestement, soit avec des modalités différentes, combien d'autres hommes, hier et aujourd'hui, n'ont-ils pas été saisis ou ne sont-ils pas encore possédés, jusqu'à en mourir, par le Démon de la Recherche ? Essayez de compter.

Ceux de l'Arctique et de l'Antarctique : Nansen, André, Shackleton, Charcot, et tant d'autres.

[134]

Ceux de la haute montagne : les grimpeurs de l'Everest. Ceux des laboratoires dangereux : tués par les rayons ou les substances qu'ils maniaient, - morts d'une piqûre anatomique...

Ceux de la conquête de l'air : une légion...

Ceux de la conquête de l'Homme par l'Homme : tous ceux qui risquent ou ont effectivement donné leur vie pour une idée ³⁹.

Faites approximativement le compte, je répète. Et, ceci fait, prenez, si elles existent, les notes ou les lettres laissées par ces hommes depuis les plus notables d'entre eux (ceux dont on parle), jusqu'aux plus humbles (les anonymes) tels ces pilotes postaux qui, il y a vingt-cinq ans, frayaient à travers l'Amérique, quitte à se tuer l'un après l'autre, une voie aérienne à la pensée et aux affections humaines. Que lisez-vous dans ces confidences ? - La joie, une joie supérieure et profonde, - une joie puissante : la joie explosive d'une vie qui a enfin trouvé pour s'épandre un espace *interminable*.

Joie de l'Interminable, - je dis bien.

Ce qui mine et empoisonne généralement notre bonheur, c'est de sentir si proche le fond et la fin de tout ce qui nous attire : souffrance des séparations et de l'usure, - angoisse du temps qui passe, - terreur devant la fragilité des biens possédés, - déception de parvenir si vite au bout de ce que nous sommes et de ce que nous aimons...

Pour qui a découvert, dans un Idéal ou une Cause, le secret de collaborer et de s'identifier, de proche ou de loin, avec l'Univers en progrès, toutes ces ombres s'évanouissent. Refluant, pour les dilater, et les consolider, nullement pour les diminuer ou les détruire, sur la joie d'être et sur la joie [135] d'aimer (Curie, Termier ont été d'admirables amis, pères et époux), la joie d'adorer comporte et apporte, dans sa plénitude, une merveilleuse paix. L'objet qui la nourrit est inépuisable, puisqu'il se confond, de proche en proche, avec la consommation même du Monde autour de nous. Il échappe, par le fait même, à toute menace de mort et de corruption. Enfin, d'une manière ou d'une autre, il est sans cesse à notre portée, puisque la meilleure façon que nous ayons de l'atteindre est simplement de faire du mieux possible, chacun à notre place, ce que nous pouvons.

La joie de l'élément devenu conscient du Tout qu'il sert et en lequel il s'achève, - la joie puisée par l'atome réfléchi dans le sentiment de son rôle et de sa complétion au sein de l'Univers qui le porte : telle est,

³⁹ « Vous savez que ma vie est une oblation, joyeusement et consciencieusement offerte, sans espoir égoïste de récompense, au Pouvoir qui est au-dessus de la Vie. » (Rathenau.)

en droit et en fait, la forme la plus haute et la plus progressive de bonheur qu'il me soit possible de vous proposer, et de vous souhaiter.

II. LES RÈGLES FONDAMENTALES DU BONHEUR

Laissons maintenant la théorie pure, et abordons ses applications à nos vies individuelles.

- Le vrai bonheur, venons-nous de préciser, est un bonheur de croissance, et comme tel il nous attend dans une direction marquée

1. par l'unification de nous-mêmes au cœur de nous-mêmes ;
2. par l'union de notre être avec d'autres êtres, nos égaux ;
3. par la subordination de notre vie à une vie plus grande que la nôtre.

Que résulte-t-il de ces définitions pour notre conduite de chaque jour ? Comment devons-nous agir pratiquement pour être heureux ?

[136]

Ici, bien entendu, il ne m'est possible d'indiquer que des directions extrêmement générales à votre curiosité et à votre bonne volonté. Car c'est ici qu'apparaissent, légitimement, les multiples questions de goûts, de chances et de tempérament. La Vie ne s'établit, elle ne progresse par nature et structure, que grâce à l'immense variété de ses éléments. Chacun de nous voit et aborde le Monde sous un angle particulier, avec une réserve et des nuances de vitalité incommunicables (diversité complémentaire qui fonde, soit dit en passant, la valeur biologique de « la personnalité »). Chacun de nous, dès lors, est seul à pouvoir découvrir en dernière analyse, pour soi, l'attitude, le geste inimitables qui le feront cohérent au maximum, c'est-à-dire en état de paix béatifiante, avec l'Univers en marche autour de lui.

Ces réserves faites, il reste que l'on peut, en agrément avec les perspectives ci-dessus développées, formuler les trois règles de bonheur que voici.

1. Pour être heureux, premièrement, il faut réagir contre la tendance au moindre effort qui nous porte, ou bien à rester sur place, ou bien à chercher de préférence dans l'agitation extérieure le renouvellement de nos vies. Dans les riches et tangibles réalités matérielles qui nous entourent il faut sans doute que nous poussions des racines profondes. Mais c'est dans le travail de notre perfection intérieure, - intellectuelle, artistique, morale -, que, pour finir, le bonheur nous attend. La chose la plus importante dans la vie, disait Nansen, c'est de se trouver soi-même. L'esprit laborieusement construit à travers et au-delà de la matière - *Centration*.

2. Pour être heureux, deuxièmement, il faut réagir contre l'égoïsme qui nous pousse, ou bien à nous fermer en nous-mêmes, ou bien à réduire les autres sous notre domination. Il y a une façon d'aimer, - mauvaise, stérile -, par laquelle nous cherchons à posséder, au lieu de nous donner. Et c'est [137] ici que reparaît, dans le cas du couple ou du groupe, la loi du plus grand effort qui déjà réglait la course intérieure de notre développement. Le seul amour vraiment béatifiant est celui qui s'exprime par un progrès spirituel réalisé en commun. - *Décentration*.

3. Et pour être heureux, - tout à fait heureux, troisièmement - il nous faut, d'une manière ou de l'autre, directement ou à la faveur d'intermédiaires graduellement élargis (une recherche, une entreprise, une idée, une cause...) transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous. Comme les Curie, comme Termier, comme Nansen, comme les premiers aviateurs, comme tous les pionniers dont je vous parlais plus haut, il faut, pour atteindre la zone des grandes joies stables, que nous transférons le pôle de notre existence dans le plus grand que nous. Ce qui ne suppose pas, rassurez-vous, que nous devions pour être heureux faire des actions remarquables, extraordinaires, mais seulement, ce qui est à la portée de tous, que, devenus conscients de notre solidarité vivante avec une grande Chose, nous fassions grandement la moindre des choses. Ajouter un seul point, si petit soit-il, à la magnifique broderie de la Vie ; discerner l'Immense qui se fait et qui nous attire au cœur et au terme de nos activités infimes ; le discerner et y adhérer : - tel est,

au bout du compte, le grand secret du bonheur. « C'est dans une profonde et instinctive union avec le courant total de la Vie que gît la plus grande de toutes les joies », reconnaît Bertrand Russell lui-même, un des esprits les plus aigus et les moins spiritualistes de la moderne Angleterre. – *Sur-centration*.

Or, parvenu en ce point qui est le fin mot de ce que je puis vous dire, laissez-moi placer en terminant une remarque que je vous dois et que je me dois, pour être absolument vrai.

[138]

Je lisais dernièrement un curieux livre ⁴⁰ où le romancier et philosophe anglais Wells expose les vues originales laissées par un Américain, biologiste et homme d'affaires, William Burrough Steele, précisément sur la question que nous avons discutée ce soir, celle du bonheur humain. Avec beaucoup de raison et de force, Steele cherche à établir (juste comme je l'ai fait ici) que, le bonheur n'étant pas séparable de quelque idée d'immortalité, l'homme ne peut être pleinement heureux que s'il immerge ses intérêts et ses espoirs dans ceux du Monde, et plus particulièrement dans ceux de l'Humanité. Et cependant, ajoute-t-il, cette solution, telle quelle, demeure encore incomplète. Car enfin, pour arriver à se donner à fond, il faut pouvoir aimer. Or comment aimer une réalité collective, impersonnelle, -monstrueuse, à certains égards - telle que le Monde ou même l'Humanité !...

L'objection que Steele trouve au fond de son cœur et à laquelle il ne répond pas, est terriblement, cruellement, juste. Je ne serais donc ni complet, ni sincère si je ne vous faisais observer que le mouvement indéniable qui porte sous nos yeux la masse humaine à se mettre au service du Progrès n'est pas « self-suffisant » ; mais que cet élan terrestre, auquel je vous convie, demande, pour se soutenir, de se syntonniser et de se synthétiser avec l'élan chrétien.

Autour de nous, la mystique de la Recherche, les mystiques sociales, se lancent avec une foi admirable à la conquête de l'avenir. Mais aucun sommet précis, et, ce qui est plus grave, aucun objet *aimable* ne se présente à leur adoration. Et voilà pourquoi, au fond, l'enthousiasme et les dévouements qu'elles suscitent sont durs, secs, froids, tristes,

⁴⁰ Wells, *Anatomy of Frustration*.

c'est-à-dire inquiétants pour qui les observe, et finalement, pour ceux qui s'y élèvent, incomplètement béatifiants.

Or, à côté, et jusqu'ici en marge, de ces mystiques humaines la mystique chrétienne ne cesse pas, depuis deux mille ans, de [139] pousser toujours plus loin (sans que beaucoup s'en doutent) ses perspectives d'un Dieu personnel, non seulement créateur, mais animateur et totalisateur d'un Univers qu'Il ramène à soi par le jeu de toutes les forces que nous groupons sous le nom d'Évolution. Sous l'effort persistant de la pensée chrétienne, l'énormité angoissante du Monde converge peu à peu vers le haut jusqu'à se transfigurer en un foyer d'énergie aimante !...

Comment ne pas voir, je vous le demande, que ces deux courants puissants, entre lesquels se divise présentement l'impact des énergies religieuses humaines, celui du Progrès humain, et celui de la grande charité, ne demandent qu'à se combiner et à se compléter ?

Imaginons, d'une part, que le jaillissement juvénile des aspirations humaines, prodigieusement accru par nos conceptions nouvelles du Temps, de l'Espace, de la Matière et de la Vie, passe dans la sève chrétienne pour l'enrichir et la stimuler. Et imaginons en même temps, d'autre part, que la figure si moderne d'un Christ universel, tel que l'élabore en ce moment même la conscience chrétienne, vienne se placer, apparaisse, rayonne au sommet de nos rêves de Progrès, de manière à les préciser, à les humaniser, à les personnaliser. Ne serait-ce pas là une réponse, *la* réponse complète aux difficultés devant lesquelles se débat notre action ?

Faute de l'infusion d'un sang matériel nouveau, le spiritualisme chrétien risque de se débiliter et de se perdre dans les nuages. Et faute de l'infusion de quelque principe d'amour universel, bien plus sûrement encore, le sens humain du Progrès menace de se détourner avec horreur de l'effrayante machine cosmique où il se découvre engagé.

Joignons le corps à la tête, - la base au sommet : et, brusquement, c'est une plénitude qui jaillit.

En vérité, la solution complète au problème du bonheur, je la vois dans la direction d'un Humanisme chrétien, ou, si vous préférez, dans celle d'un Christianisme super-humain, au [140] sein duquel chaque homme comprendra un jour qu'il lui est possible, à tout moment et en

toute situation, non seulement de servir (ce qui n'est pas assez) mais de chérir en toutes choses (les plus douces et les plus belles, comme les plus austères et les plus banales) un Univers chargé d'amour dans son Évolution^{*}.

* Conférence donnée par le Père Teilhard de Chardin à Pékin, le 28 décembre 1943. Texte publié en petit volume aux Éditions du Seuil avec trois Discours de mariage du Père.

À la suite de la dactylographie originale, l'auteur avait inséré la citation ci-après :

« *From the religious standpoint happiness and contentment are not things which result from welfare in any mere material or biological sense. Were human society freed from all disease or accident, poverty, and overt crime, it might still be very miserable and intolerably dull. The only thing that brings content is the service of God ; and that service can be equally real under the most variable conditions and in any station in life ; for the kingdom of God is within us. God's kingdom is one of loyal service, whatever form the service may take. The religious perception that in that service, apart from its mere outward results, we are one with God, brings inspiration, strength, and inward contentment.* » (J.S. Haldane, *Materialism*, Londres, Hodder & Stoughton, 1932, p. 156.)

« ... *Le bonheur et la satisfaction ne sont point des choses qui résultent du bien-être, quel qu'en soit le sens matériel ou biologique. Si la société humaine était libérée de toute maladie et de tout accident, de la pauvreté et du crime, elle pourrait encore être bien misérable et intolérablement ennuyeuse. La seule chose qui apporte la satisfaction est le service de Dieu. Ce service peut être également réel sous les conditions les plus variables, et dans n'importe quel mode de vie, car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous. Le Royaume de Dieu c'est celui du service loyal, quelle que soit la forme que le service puisse prendre. L'assurance religieuse que dans ce service, abstraction faite de ses résultats purement extérieurs, nous ne faisons qu'un avec Dieu, apporte l'inspiration, la force, et la satisfaction intérieure.* » (Traduction des Éditeurs.)

[141]

Les directions de l'avenir

8

**LA MORALE PEUT-ELLE
SE PASSER DE SOUBASSEMENTS
MÉTAPHYSIQUES ?**

Pékin, le 23 avril 1945.

[Retour à la table des matières](#)

[143]

Avant tout, définissons « morale » et « métaphysique ».

Morale.

a) Au sens le plus large, on peut appeler « morale » tout système cohérent d'action, accepté par nécessité ou par convention (en ce sens on pourrait parler de la « morale » d'une partie d'échecs).

b) *Au sens strict*, une « morale » est un système cohérent d'action

- universel (réglant toute l'activité humaine),
- et catégorique (entraînant quelque forme d'obligation).

Métaphysique.

Par « métaphysique », il faut entendre ici toute solution ou Vision du Monde (de la Vie) « as a whole » (toute Weltanschauung), soit que cette Solution du Monde total s'impose à l'intelligence, soit qu'on y adhère catégoriquement comme à une option ou à un postulat.

Ces deux définitions étant admises, la question posée se résout immédiatement, par simple confrontation de l'une à [144] l'autre. Si en effet la Morale (au sens strict) implique *cohérence* de l'action :

- soit avec un équilibre universel (morales statiques),
- soit avec un mouvement universel (morales dynamiques), elle (la Morale) *présuppose* nécessairement l'acceptation catégorique d'une certaine perspective du Monde (en équilibre ou en évolution). Sinon elle reste « en l'air », indéterminée.

De ce chef, Morale et Métaphysique se présentent inévitablement (par structure) comme les deux faces (intellectuelle et pratique) d'un même système. Une Métaphysique se double nécessairement d'une Morale, et réciproquement. Chaque Métaphysique entraîne sa Mora-

le ; et chaque Morale implique sa Métaphysique. Morale et Métaphysique vont essentiellement par *paires*. Autant de définitions du Bien et du Mal, et autant de formes d'obligations, que de solutions données au Monde.

Du primat philosophique donné à l'individu découlent des morales « égoïstes ».

Du primat philosophique de la société, les morales sociales.

Du primat philosophique de la race, les morales « national-socialistes ».

Du primat philosophique de la jouissance, les morales « hédonistiques ».

Du primat philosophique de la connaissance, les morales de la Recherche.

Du primat philosophique de l'Humanité, les morales humanitaires...

À l'agnosticisme philosophique enfin, correspond l'amoralisme.

Dans chaque cas, observons-le, *l'obligation* est fonction de la solidarité et dépendance introduites par le système philosophique entre la liberté individuelle et l'Univers. Plus, en vertu de sa Métaphysique, l'individu se reconnaît *élément* d'un Univers en lequel il s'achève, plus il se sent lié par le *dedans* au devoir de se conformer aux lois de l'Univers. Dans les philosophies [145] où l'Univers culmine en un Être personnel et transcendant, cette obligation immanente se *double* et se *renforce* d'une obligation transcendante d'obéissance amoureuse à la Volonté de Dieu.

Tout ceci paraît rigoureusement vrai en théorie. En fait, il est vrai, beaucoup d'hommes agissent moralement *par instinct ou par tempérament*. Mais cette fidélité ne *se justifie* en droit que par acceptation implicite d'une certaine Vision du Monde, c'est-à-dire d'une certaine Métaphysique.

Par exemple, pour justifier des sentiments philanthropiques, il faut absolument une certaine perspective de l'Univers où les individus humains apparaissent liés les uns aux autres dans l'unité d'une commune destinée.

De même, pour justifier le goût de la recherche et du progrès sous toutes ses formes, il faut à tout prix une théorie optimiste et progressive de l'Univers, allant jusqu'à une exigence de quelque irréversibilité pour les développements de l'esprit ⁴¹.

De cette relation organique et fondamentale entre Morale et Métaphysique il résulte ceci que l'adhésion de notre esprit à telle ou telle philosophie est un phénomène complexe où se mêlent intimement le jeu de la raison et de la volonté. Si en effet le choix d'une morale découle logiquement de l'adhésion rationnelle à une Métaphysique, - en revanche une Métaphysique ne nous paraît finalement acceptable et attirante que dans la mesure où elle apporte la plénitude désirable à notre action.

Le test d'une Métaphysique, c'est la Morale qui en découle.

À l'heure présente, il semble que la masse de l'Humanité, [146] sous l'influence des nouvelles vues « évolutives », s'oriente vers une Morale d'effort et d'union (c'est-à-dire de mouvement et d'« idéal ») liée à une Métaphysique où l'Univers se découvre comme un quantum d'énergie psychique dérivant vers des états supérieurs de conscience et de spiritualité.

Ultime difficulté : la Métaphysique dont tend à se *doubler*

toute morale, est-elle vraiment un complément structurel, ou seulement une sorte de satisfaction artificielle, une sorte de *disease* ⁴² mental. Réponse : complément structurel, parce que :

- 1) cette Métaphysique apporte l'animation nécessaire.
- 2) détermine les modalités et les progrès de l'Action ^{*}.

⁴¹ Si « empirique » qu'elle se présente, une Morale ne peut éviter d'attribuer un certain « primat », soit au bien-être, soit à la joie, soit à la réussite... or chacun de ces primats (et la définition même du terme « réussite ») impliquent essentiellement une Solution ou Vision de l'Univers dans son ensemble, c'est-à-dire une Métaphysique.

⁴² Maladie. (N.D.E.)

^{*} Pékin, 23 avril 1945.

[147]

Les directions de l'avenir

9

L'APPORT SPIRITUEL
DE L'EXTREME-ORIENT.
QUELQUES REFLEXIONS
PERSONNELLES

Pékin, le 10 février 1947.

[Retour à la table des matières](#)

[149]

En cette période critique où l'Humanité, dans l'excès à la fois de son sentiment de puissance et du sentiment de son intime désagrégation, se cherche désespérément une âme, bien des regards se tournent, une fois encore, vers l'Est pour voir si de ce côté-là ne s'annoncerait pas la lumière. À l'Orient, l'Esprit ; à l'Occident, la Matière. N'est-ce pas suivant ce plan (insiste-t-on là-bas) que s'est fait le partage du Monde entre enfants de la Terre ?

Sans compétence particulière moi-même sur l'histoire de la pensée asiatique, mais par simple réaction réfléchie à un milieu où j'ai été longuement plongé, je me permets de présenter dans ces pages les quelques observations suivantes, où se trouve ramené, me semble-t-il, à ses justes et substantielles proportions l'apport spirituel que nous sommes en droit d'attendre de nos frères d'Extrême-Orient.

I. LES MODALITÉS SPIRITUELLES DE L'EXTRÊME-ORIENT

Confusément, pour beaucoup d'Occidentaux, l'Extrême-Orient apparaît, vu de loin, comme baigné, sur toute son étendue, dans une sorte de sérénité bouddhique. Tel le vulgarisent [150] les récits de croisières, les romans, et aussi les innombrables « curios » rapportés par les voyageurs.

Or, sous cette uniformité de convention, des différences profondes existent en réalité, dont on peut se faire une première idée en considérant successivement, à titre représentatif, les trois grands blocs en lesquels se divise, en gros, la masse est-asiatique : l'Inde, la Chine et le Japon.

a) Spirituellement, ce qui fait l'Inde, c'est un sens extraordinaire, un sens *prédominant* de l'Un et du Divin. Par un renversement surpre-

nant de ce qui se passe chez nous, hommes de l'Ouest, le Monde, pour l'Hindou, est en quelque façon moins clair que Dieu : si bien que c'est le Monde, et non pas Dieu, dont l'existence fait difficulté pour l'intelligence et demande à être justifiée. L'invisible plus réel que le visible : telle est l'expérience religieuse fondamentale qui, diffuse d'abord dans la poésie des Upanishads, puis condensée peu à peu dans les commentaires de la Védanta, n'a pas cessé jusqu'à nos jours de se chercher un corps dans une série compliquée de philosophies monistes. Cependant que, par exagération concomitante du sens de « l'irréalité des phénomènes », le Bouddhisme prenait naissance, entraînant une large fraction des énergies mystiques à se perdre dans « l'ivresse de la vacuité ».

b) Juste à l'opposé de cette attitude théiste et panthéiste, la Chine se montre, dès l'origine, foncièrement naturiste et humaniste. Qu'il s'agisse du Taoïsme, expliquant métaphysiquement l'Univers par une théorie des contraires, ou de la sagesse confucianiste, empiriquement basée sur la tradition laissée par les ancêtres, ce qui domine la pensée chinoise, tout au long de son histoire, c'est un sens infaillible de la *primauté du tangible* par rapport à l'invisible. De cette atmosphère mentale l'Être suprême n'est pas exclu, bien entendu (qu'on se rappelle le Temple du Ciel!), mais dangereusement assimilé au firmament. L'esprit non plus, mais facilement identifié avec les courants matériels du vent et de l'eau. Une notion [151] du supranaturel glissant vers la géomancie ; une passion pour les idées tournant au culte des « caractères » bien écrits ; une éthique principalement occupée de morale pratique ; et finalement un Bouddhisme (le Bouddhisme reçu de l'Inde) substituant au Nirvana l'attrayante, pathétique et si humaine figure d'Amida : autant de signes auxquels se marque et se reconnaît chez le Chinois un goût persistant, et finalement toujours victorieux, de l'Homme et de la Terre.

c) Et maintenant, si nous passons au Japon, c'est une troisième tournure d'esprit qui apparaît. De nouveau un humanisme ; Mais bien différent, ou même inverse, de celui de la Chine, en ce sens que l'individu n'y est plus le centre, mais le serviteur de la société. Pour un complexe de causes où quelque psychisme racial se mêle à une histoire batailleuse et à l'insularité géographique, le japonais semble éprouver nativement la vie du clan plus fortement que la sienne propre. D'où la prédominance chez lui d'un mysticisme guerrier au sein duquel, remarque M. Grousset, le renoncement et l'irréalisme bouddhi-

ques, adaptés une première fois par la Chine à ses horizons tangibles, se trouvent maintenant remodelés, à travers le Zen, en code de violence et d'abnégation chevaleresques.

Sens métaphysique du divin dans l'Inde. Sens naturistique et pratique de l'humain en Chine. Sens héroïque du collectif au Japon. Ainsi se brise à l'analyse, en trois faisceaux de teintes absolument différentes, la lumière réputée si simple qu'il nous faudrait, dit-on, aller repuisser aux sources d'Extrême-Orient. En fait, observons-le (accord secret des choses, ou simple coïncidence ?) ces trois faisceaux se présentent comme curieusement complémentaires. Pris ensemble, en effet, ne couvrent-ils pas, très exactement, le champ entier d'une spiritualité parfaite ? Mystique de Dieu, mystique de l'individu en face du Monde, mystique sociale. Tout y est bien. Seulement, voilà : dispersées, ethniquement et géographiquement, sur trois domaines différents du continent, ces trois composantes [152] d'une vie complète de l'Esprit, non seulement ne nous apparaissent en Asie Orientale qu'à l'état disjoint, mais encore (ce qui est plus grave) elles s'y révèlent, si nous les étudions de plus près, affectées de caractères qui les rendent (au moins momentanément, sous leur forme actuelle) exclusives l'une de l'autre, - irréconciliables.

II. LES FORMULATIONS SPIRITUELLES DE L'EXTRÊME-ORIENT

Reprenons en effet, mais ce coup-ci plus analytiquement, notre examen des courants spirituels d'Extrême-Orient. Re commençons notre tour de l'Inde, de la Chine et du Japon ; mais cette fois-ci avec la préoccupation de saisir et de définir, moins dans ses tendances générales que dans son expression « spécifiée », ce qu'on pourrait appeler « l'âme » de chacun des trois groupes humains considérés. - Que nous révèle cet examen ?

a) Dans l'Inde, malgré un extrême polymorphisme de systèmes prêtant à toutes sortes de rapprochements fallacieux avec la pensée occidentale, la métaphysique religieuse semble décidément marquée et commandée, dans son essence et ses fibres mêmes, par une *conception très particulière de l'Unité*, qui donne, si je ne me trompe, au

« théisme » hindou, quelles que soient ses expressions, une teinte et une saveur immédiatement reconnaissables. -Surmonter la troublante Multiplicité du Monde où nous sommes immergés ; parvenir à quelque béatifiante Unité ; tel est le rêve essentiel, plus ou moins explicité, de *toute* mystique humaine, à travers tous les temps et dans tous les pays. Mais, cette opération fondamentale et vitale de l'unification cosmique, par quelle voie la réaliser ?... Plus loin, je parlerai de ce que j'appelle « la route de l'Ouest ». À l'Est, c'est-à-dire dans l'Inde, la solution instinctive, native, [153] indiscutée, apportée à ce problème paraît depuis toujours avoir été celle-ci.

« Pour unifier (ainsi qu'il est infiniment désirable) le Multiple, soit en nous, soit autour de nous, rien de plus radical, rien de plus simple que de le nier ou de le supprimer. Vous rêvez d'entendre la Note fondamentale ? Faites le silence. Vous voulez sortir de l'agitation et du plural ? Enfoncez-vous graduellement dans les profondeurs de vous-même, éliminant l'une après l'autre toutes les nuances chatoyantes ou pénibles en lesquelles l'Être se pulvérise pour former l'apparence du Monde autour de vous. Essayez, - et vous constaterez, au terme de cette descente *au-dessous de toute détermination concevable*, qu'une essence universelle est là, *sous-jacente* à tout, qui n'attend que votre retour à elle pour vous absorber et vous *identifier* à soi ».

Une sorte de Dieu-substrat, donc, ou encore un « Dieu de détente », atteint par relâchement de l'effort de différenciation où nous engage le phénomène cosmique : voilà au fond, si j'entends juste, l'objet et l'expression proposés, sous mille formes diverses, par la sagesse hindoue à notre besoin d'adoration. En fin de compte, pas d'amour vrai dans cette attitude : puisque *identification n'est pas union* ⁴³. Et pas de place non plus laissée à l'Humanisme tel que l'entend notre généra-

⁴³ Ceci a été parfaitement senti, au VIII^e siècle, par les promoteurs du Bhakti Yoga. Mais, le mode d'union qu'il prône, ce yoga (ou mystique hindoue) de l'amour n'est-il pas de type (« occidental » (v. ci-dessous), et de ce chef irréductible aux tendances originelles et authentiques du Védânta ?

tion : puisque aucune valeur essentielle n'est accordée dans cette perspective aux constructions planétaires de l'effort humain ⁴⁴.

[154]

Retenons bien ce dernier point ; et tournons maintenant notre regard vers la Chine.

b) Si l'Inde baigne naturellement dans une atmosphère de transcendant et de divin, la Chine, avons-nous reconnu plus haut, est par excellence, et depuis toujours, un foyer d'aspirations matérielles et humaines. Mais quel dessin, quel éclat, quel parfum particuliers cette fleur terrestre a-t-elle surtout développés en s'épanouissant ? - S'il est possible et permis de condenser en une sèche formule l'exubérante réalité diffuse dans trois mille ans de vertus, d'art et de poésie, ne pourrait-on pas, ne faut-il pas dire que ce qui caractérise l'âme de la vieille Chine, c'est le *goût*, beaucoup plus que la *foi*, en l'Homme ? La Chine, bien sûr, n'est pas restée complètement immobile au cours de son histoire. Mais il ne semble pas que ce mouvement de progression l'ait intéressée. Discerner, apprécier et conserver l'harmonie d'un ordre établi, - réaliser un bel équilibre statique entre la Terre, la Société et les astres, - pacifier plutôt que conquérir : telles Paraissent avoir été sa préoccupation dominante et la source de ses plus hautes inspirations. Avec ce résultat inévitable que, si le Ciel était bien toujours là pour former toit au-dessus de la Cité humaine, sa voûte en tous cas était regardée comme impénétrable ; et rien de pareil à un progrès de la Vie n'était envisagé qui donnât l'envie ni l'espoir d'y pénétrer jamais. Aménagement dans la possession. Ni l'esprit de Prométhée, ni le problème de l'Action ne semblent jamais avoir hanté ni troublé l'âme de Confucius ni de Laotze. Forme de sagesse où, cette fois, surnageait bien le Monde ; mais qui, supprimant en droit (sinon en fait) toute inquiétude, toute exigence d'avenir, tendait à relâcher tout élan, à couper toute issue vers ce qui était à la même heure l'unique soif de l'Inde : le transcendant.

c) Et de nouveau, pour finir, abordons le Japon. Ici, ce n'est plus le mouvement qui manque, ni l'esprit de conquête . mais c'est bien plutôt

⁴⁴ En 1946, au cours d'un entretien avec Siddheswarananda, représentant de la mission Ramakrishna, le Père Teilhard avait tenu à se faire préciser encore les divers yogas et confirmer que la plus haute extase, en Inde, correspondait à la perte définitive de la conscience en un Tout impersonnel. (N.D.E.)

l'organisme général capable d'utiliser et de sublimer cette sève magnifique. Historiquement l'âme [155] japonaise semble s'être formulée dans un cadre trop étroit, la race et l'esprit de race : la race centrée sur le sang et l'origine commune bien plus que sur l'esprit et la convergence en avant ; et l'esprit de race deux fois déshumanisant, dans la mesure où, prolongeant indûment au niveau de la Vie réfléchie les conditions biologiques du « phylum » animal, il s'oppose au rapprochement des lignées humaines, et, au sein de chaque lignée, tend à maintenir chaque individu à l'état de simple chaînon. D'où une mystique exclusive et fermée, également imperméable, dans son esprit pratique de service et de sacrifice, au suprême détachement hindou et au suprême bon sens chinois.

Et nous voici amenés à la conclusion que j'annonçais au départ. Dieu et sa transcendance ; le Monde et sa valeur ; l'individu et le prix de la personne ; l'Humanité et les exigences sociales : isolément, chacune de ces grandes questions a bien été perçue et attaquée par l'Orient, mais pour aboutir à une série de solutions particulières, incompatibles entre elles. Dans sa totalité complexe, le problème de l'Esprit n'a pas été résolu là-bas ; et c'est en vain que, dans ce domaine, nous nous tournerions vers l'Est pour attendre le soleil levant. Mais alors pourquoi ne pas ramener vers l'Occident nos yeux, et nous demander si par hasard ce ne serait pas chez nous, cette fois, que monte la lumière ?

III. LA ROUTE DE L'OUEST

L'Européen, rappelais-je en commençant, ne passe pas pour religieux, ni dans son tempérament, ni dans ses inventions. La raison le dessèche, et les constructions matérielles l'absorbent : telle est sa réputation. Or, contrairement à ce préjugé, je prétends, et je voudrais montrer ici, que, mêlée, sous-jacente à la fièvre créatrice de l'Occident, une véritable [156] mystique fermente, fruit du Christianisme et d'un Humanisme nouveau : mystique jeune, originale et puissante, mal formulée encore peut-être dans son cadre et sa théorie, mais parfaitement déterminée dans ses axes principaux, et animatrice secrète du mouvement « moderne » tout entier.

Essayons, cette mystique, de la définir et de la dégager.

À la base, bien entendu, reparaît et travaille, chez l'Homme de l'Ouest, l'aspiration ou inquiétude fondamentale qui, je le rappelais ci-dessus, chasse toute conscience réfléchie dans la direction d'une croissante unité. Mais, en réponse à ce besoin primordial de tous les temps, se dessine immédiatement une solution neuve, jamais essayée. « Pour devenir un avec tout, continue à répéter une partie de l'Orient, supprimez la pluralité du Phénomène. » « Pour devenir un avec tout, décide au contraire l'Occident, embrassez résolument le Multiple, et poussez-le de toutes vos forces dans la direction où, par une inclinaison qui lui est propre, il tend à s'organiser et à converger sur soi. » Cette marche est lente et laborieuse. Elle exige un constant effort de montée, de dépassement et de traversée. Mais elle opère. Et parce que, à la plongée dans un Dieu substrat, à un Dieu de détente, elle substitue l'attente d'un Dieu centre et sommet, d'un Dieu de tension, elle établit instantanément une cohérence totale entre les diverses valeurs spirituelles qui refusaient de s'accorder sous les mains de la sagesse orientale.

Commandant la perspective entière, d'abord, l'existence d'un principe divin apparaît dans toute sa nécessité puisque c'est elle, et elle seule, qui peut fournir à l'univers, par-delà le Temps et l'Espace, un point transcendant d'attraction, de convergence et de consolidation irréversible - Dieu, premier moteur psychique en avant.

Mais en même temps la valeur de l'effort humain, jusque, et y compris, ses activités les plus matérielles, se découvre justifiée et consacrée, puisque (en vertu même du mécanisme convergent de l'Union) la consommation de l'Unité implique [157] structurellement, à titre de condition non pas suffisante, bien entendu, mais cependant nécessaire, la fidélité avec laquelle le Monde s'élèvera activement, appuyé sur tous les ressorts de la Matière, à son plus haut degré possible d'organisation et de détermination.

Et du même coup voici l'amour qui retrouve sa dignité d'énergie spirituelle suprême, et simultanément la personne humaine son essence irremplaçable et incommunicable, puisque le processus d'unification aboutissant à un acte, non plus d'identification, mais d'union, les éléments engagés dans l'opération se trouvent, par leur accès en Dieu, non pas dissous, mais supercentrés sur soi, toujours davantage.

Et cependant toute place est laissée, dans le système, au jeu et aux exigences des forces collectives, puisque c'est uniquement par voie d'« unanimité » que les éléments de l'Univers (en vertu de la structure convergente de celui-ci) peuvent espérer atteindre le pôle de leur personnalité et de leur réflexion.

En vérité, dans cette perspective, toutes les données majeures du problème spirituel s'organisent, sans effort, en un ensemble harmonieux et fécond. Les antinomies s'évanouissent pour la raison ; et un champ immense se dégage pour le jeu dirigé des formes les plus hautes de l'action.

Et ici qu'on m'entende bien. L'option philosophico-mystique dont je viens d'esquisser le point de départ et les prolongements, je ne dis pas qu'elle ait encore trouvé en Occident sa claire, incontestée et incontestable expression. Mais je prétends qu'elle imprègne et commande à tel point, pour une réflexion (ou psychanalyse ?) attentive et sympathique, chacune de nos réactions profondes en face de la vie ⁴⁵ qu'il n'est [158] pas besoin d'être bien perspicace pour apercevoir que c'est dans cette direction générale que se dessinent en ce moment, à partir de l'Ouest, une avancée et une percée générale de l'Esprit.

Et comment pourrait-il en être autrement ?

À d'autres époques, il est possible que le génie inventif humain ait été comme divisé entre groupes ethniques, chaque groupe se trouvant doué de facultés spéciales pour une ligne particulière de progrès : ici en art, là en sciences, ou en religion, ou en métaphysique... Au stade où nous nous trouvons aujourd'hui de l'anthropogénèse, il semble bien qu'une sorte de rassemblement et de concentration se manifeste à l'intérieur des puissances humaines de découverte. De moins en moins, aucun pas ne peut plus être fait sur terre en organisation matérielle qui ne requière surplace, pour l'équilibrer, l'humaniser et le compléter, un pas équivalent sur le terrain psychique et spirituel. Dans un monde qui se totalise (ou même se « céphalise ») les deux mouvements deviennent solidaires. Voilà pourquoi l'Occident ne saurait se trouver, ni se maintenir, en ce moment (comme il l'est de toute évidence) en tête de la Science s'il n'était simultanément en flèche, aussi, de l'effort créa-

⁴⁵ Même et y compris (si paradoxal que cela paraisse) les aspirations « marxistes », où je me refuse à voir autre chose que la mystique occidentale illégitimement réduite à sa branche (et comme à son foyer) d'organisation matérielle.

teur religieux. En fait, tous, à l'heure présente, tournent instinctivement les yeux vers nous pour voir, non seulement comment il faut construire, mais comment il faut croire. Sous-estimant ses propres valeurs, l'Europe hésite ; elle regarde l'Asie pour lui quêter la sagesse : cependant que, jusque dans ce domaine, c'est l'Asie qui vient à nous.

On va dire que j'exagère.

Et pourtant regardez, du côté de l'Inde, l'humanisme d'un Tagore. Suivez, plus à l'Est encore, l'extraordinaire et irrésistible mouvement qui, retournant brusquement en une foi toute moderne en l'Homme le vieux goût traditionnel de l'Homme, arrive à faire un prosélyte, ardent jusqu'à la mort, du moindre paysan chinois. Observez, comme j'ai pu le faire, la façon dont les meilleurs penseurs japonais élargissent peu [159] à peu à une échelle universaliste les ambitions natives de leur clan.

Tous ces indices ne sont-ils pas un symptôme, sinon la preuve, que, cédant par le dedans à un instinct qui le libère, l'Orient, de toute sa masse spirituelle, s'ébranle lentement pour s'engager, non pas seulement techniquement, mais mystiquement, sur la route de l'Ouest ?

IV. LA CONFLUENCE DE L'EST ET DE L'OUEST

« Toute la masse spirituelle de l'Orient remise en mouvement ». - C'est sur cette grande éventualité, ou même, si je vois juste, sur ce grand événement que je voudrais clore le témoignage ici apporté.

Volontiers, pour se représenter le rapprochement tant discuté de l'Est et de l'Ouest, les hommes toujours plus nombreux que cette question préoccupe évoquent l'idée de deux blocs complémentaires, de deux principes opposés qui se rejoignent : encore le yin et le yang du Tao chinois. À mon sens, si la jonction s'opère, comme cela doit un jour ou l'autre arriver, le phénomène se produira suivant un mécanisme différent, - plutôt comparable à celui de plusieurs fleuves se précipitant ensemble dans la brèche ouverte par l'un d'entre eux à travers une barrière commune.

À l'Occident, je le répète, se trouvent échus, dans la circonstance (pour un complexe assez facilement analysable de facteurs histori-

ques) l'honneur et la chance d'ouvrir la voie pour une nouvelle poussée de la conscience humaine. Mais si le chemin est d'ores et déjà reconnu, ou même la percée faite, tant s'en faut que la cime soit encore atteinte, la victoire assurée. En un sens, autour de nous, la vraie bataille pour l'esprit ne fait que commencer. Et, pour gagner ce combat, toutes les forces disponibles doivent entrer en jeu.

[160]

Jusqu'ici, j'ai essayé de le montrer, les trois courants spirituels majeurs de l'Extrême-Orient n'avaient trouvé ni leur point de confluence, ni par suite leur totale expression. Leurs eaux montaient silencieusement dans des lacs fermés. Le moment n'approche-t-il pas où dans la trouée faite par la pénétrante ténacité de l'Europe, leurs puissantes réserves vont s'écouler en se mêlant à nous ? Aux aspirations religieuses dont nous sommes en train, en Occident, de préciser le pôle de convergence et de fixer les lois, leur âme (hindoue, chinoise ou japonaise), chacune dans sa ligne privilégiée et à sa façon, répondait depuis longtemps, moins distinctement et synthétiquement sans doute, mais plus nativement et vigoureusement peut-être que nous. Quels effets ne pas attendre d'un accord enfin réalisé ? Afflux quantitatif, d'abord, d'un énorme flot humain encore disponible. Mais, bien plus encore enrichissement, par rencontre de diverses essences psychiques : de divers tempéraments.

En tout domaine de réflexion aussi bien religieuse que scientifique, c'est seulement en union avec tous les autres hommes que chaque homme peut espérer atteindre le bout et le fond de lui-même. - Non pas nous initier à une forme supérieure d'esprit, mais plutôt grossir et enrichir, par double effet de résonance et de totalisation, la nouvelle note mystique (humano-chrétienne) montant de l'Ouest : tels me paraissent être en définitive, à l'heure présente, le rôle indispensable et la fonction essentielle de l'Extrême-Orient *.

* 10 février 1947.

[161]

Les directions de l'avenir

10

TROIS CHOSES QUE JE VOIS

(ou : une Weltanschauung
en trois points)

Paris, février 1948.

[Retour à la table des matières](#)

[163]

Introduction.

Conformément à ce qu'on peut appeler « la loi de Complexité-Conscience », il semble bien que la température psychique soit en train de monter rapidement sur Terre, sous l'action d'un réseau éconómico-technique en voie de resserrement toujours plus accéléré. Mais il est non moins clair, en revanche, que le premier résultat de cet échauffement est de faire apparaître, à l'intérieur de la couche humaine pensante, un état de turbulence fort déconcertant pour notre génération. En tout sens, comme au cœur d'un cyclone, des vagues d'idées antagonistes se dressent et se heurtent autour de nous : évolutionnisme et fixisme, - Christianisme et Marxisme..., autant de réponses diverses opposées par notre esprit à la pression toujours plus forte exercée sur lui par la double question du *sens* et de la *valeur* du Monde autour de nous.

À première vue, aucun moyen décisif n'apparaît, à l'élément réfléchi que chacun nous sommes, de se reconnaître et de se diriger au sein de cette agitation désordonnée. Et cependant, pour peu que l'on croie à la viabilité du type humain, tout ne porte-t-il pas à penser que le chaos où nous sommes pris n'est que momentané ? simple phase d'interférence et d'ajustement, pourquoi pas ? entre courants anciens et courants nouveaux, qui ne se heurtent et ne déferlent en surface [164] que pour s'harmoniser plus bas en quelque puissante lame de fond.

Qu'un tel espoir soit non seulement permis, mais solidement fondé, voilà ce que je voudrais montrer en ces pages ; - non point au moyen de considérations abstraites, et comme a priori, - mais sur exemple concret : je veux dire en exposant la façon dont, à mon sens, une ligne de marche simple et cohérente (complètement satisfaisante aux exigences et aux puissances de l'Action) se dessine pour nous en plein milieu de la tempête spirituelle qui nous enveloppe, - pourvu que,

obéissant à la suggestion des faits, nous portions résolument, à travers tous préjugés contraires, et jusqu'à leur extrême limite, deux jugements de valeur : l'un, purement rationnel, sur la nature biologique du Phénomène social ; et l'autre spécifiquement chrétien, sur les fondements physiques de la Parousie.

Voici comment.

I. PREMIER JUGEMENT DE VALEUR. ÉVOLUTIVEMENT, L'HUMANITÉ EST EN TRAIN DE REBONDIR, PAR ÉLAN COLLECTIF, VERS UN POINT À VENIR DE MATURATION.

Pour être compris, ce premier point fondamental présuppose admises trois options de base, dont j'ai montré ailleurs le bien-fondé et l'enchaînement ⁴⁶, et dont voici, concentrée en quelques mots la substance.

a) **Option 1.** Au sein de l'Univers matériel, la Vie n'est pas un accident, ni un incident ; mais elle manifeste, poussé à son plus haut degré observable, un processus général d'enroulement (à la fois quantitatif et qualitatif) en vertu duquel une sorte [165] d'étoffe cosmique primordiale, amorphe, n'a pas cessé, semble-t-il, de se concentrer sur elle-même en une multitude de corpuscules de plus en plus compliqués ⁴⁷ ; le phénomène « conscience » n'étant pas autre chose, observé sous cet angle, que la propriété spécifique d'une Matière portée à des états extrêmes de complexité. Il est sans importance ici, du reste, que

⁴⁶ « Agitation ou Genèse ? Y a-t-il dans l'Univers un axe principal d'évolution ? » (Décembre 1947). Tome V : *L'Avenir de l'Homme*, p. 273.

⁴⁷ En réalité, le processus semble formé de deux enroulements inverses : l'un partant de l'Immense et segmentant « agréativement » l'étoffe cosmique en lambeaux de plus en plus petits (enroulement stellaire, - des nébuleuses aux planètes) ; l'autre commençant dans l'Infime, et engendrant (par complication structurelle) des corpuscules de plus en plus gros (enroulement atomique, - des atomes aux vivants et à l'Homme) ; les deux enroulements (stellaire et atomique) se rejoignant dans le cas de la Noosphère humaine, où le « mégacorpuscule » organisé (l'Humanité) devient coextensif à son support sidéral (la Terre). Seul, au cours de ces pages, l'enroulement atomique nous intéresse directement.

le phénomène tire son origine première d'un effet de condensation (Univers Laplacien) ou d'explosion (Univers en expansion).

b) **Option 2.** À l'intérieur du Monde vivant, le psychisme humain ne représente pas une simple variété de conscience entre des milliers d'autres, - ni une monstrueuse anomalie. Mais il correspond à l'émergence, au développement, dans un domaine d'ordre supérieur (domaine « réfléchi ») d'une certaine radiation psychique privilégiée. Avec l'Homme, c'est la Vie elle-même qui accède à un état nouveau, caractérisé, entre autres choses, par les deux propriétés de *prévision* et d'*invention calculée*.

c) **Option 3.** À l'intérieur de l'Humanité, pour finir, chaque centre individuel réfléchi (« personne ») ne représente pas la limite supérieure de l'enroulement cosmique, dans le champ de notre expérience. Mais, de l'inspection du Phénomène social (super-arrangement technique d'individus, accompagné d'intensification de conscience ; - cf. Introduction), il semble résulter que le processus de centration dont nous sommes chacun sortis se prolonge globalement au-dessus de nos têtes, - chaque [166] *vortex* humain élémentaire ne continuant à se resserrer sur soi qu'à l'intérieur et sous la pression d'un *Vortex plus général* re-ployant en soi la totalité de l'Humanité.

Sur la réalité même d'une sur-humanisation sociale de l'Homme au sein de l'Humanité (c'est-à-dire, sur la validité des trois options interdépendantes ci-dessus mentionnées) je ne pense pas qu'un doute sérieux demeure aujourd'hui dans l'esprit d'aucun véritable observateur du Monde et de la Vie. Sur la nature et les limites, par contre, de ce « huitième, acte » de la Création, il ne semble pas que les biologistes aient cru utile ou possible, jusqu'ici, de préciser leurs idées. Ou bien l'avenir cosmique de l'Esprit est laissé complètement indéterminé dans sa figure. Ou bien, pour lui assurer la pérennité, l'« illimité », dont nous ne saurions le priver sans tuer le goût de vivre au plus profond de nous-mêmes, on accepte vaguement (par ex. J.S. Haldane) l'hypothèse d'une onde de pensée rayonnant à partir de la Terre pour envahir peu à peu (seule, ou par jonction avec d'autres ondes semblables) la totalité de l'Espace.

Or n'est-ce pas vers une représentation moins fantastique et plus précise que nous oriente (si on la suit jusqu'au bout) l'hypothèse, ac-

ceptée ici comme guide, d'un Univers en voie d'enroulement ? Si vraiment, je répète, c'est par enveloppement collectif au sein d'un très grand « tourbillon » que les Hommes, tous ensemble et chacun pour soi, atteignent le terme de leur repliement individuel, nulle raison de chercher en direction d'une diffusion cosmique les prolongements de l'anthropogénèse. Par structure, la sur-hominisation, nous l'avons admis, est un processus fermé. Ce n'est donc pas en termes de divergence, mais de convergence, qu'il convient de chercher à exprimer l'aboutissement suprême. Non, quels que puissent être les effets de « dilatation planétaire » que nous prépare l'astronautique, ce n'est pas dans le sens d'une expansion indéfinie, mais au contraire d'une centration, que se propage la partie principale du Phénomène humain.

[167]

D'où l'idée, ici proposée et acceptée (comme la plus - ou peut-être même comme la seule - consistante, actuellement, avec l'ensemble de nos connaissances) d'un point de *Maturation* au terme de l'évolution biologique terrestre, c'est-à-dire de la Noogénèse.

Dans cette perspective, l'Humanité, liée jusqu'au bout de son support planétaire, y terminerait son existence (ou, plus exactement, s'en détacherait), non point sous le coup d'une catastrophe externe, ni de quelque maladie ou épuisement internes - mais par accès à un certain état critique de métamorphose (maximum de tension psychique lié à un maximum d'arrangement technique) au-delà duquel nous ne distinguons plus rien dans l'avenir, - tout justement parce qu'il s'agit là d'un véritable « point critique » d'émergence, et comme d'émersion ; au-delà de la matrice temporo-spatiale de l'Univers ⁴⁸.

⁴⁸ Psychologiquement, ce point de maturation humaine peut se définir comme un point de « réflexion générale », correspondant à une certaine réflexion optimale de tous les éléments terrestres réfléchis les uns sur les autres ; ce qui fait, comme je l'ai dit ailleurs, que l'évolution humaine historique paraît s'opérer entre deux points critiques (l'un inférieur et individuel, l'autre supérieur et collectif) de réflexion. - Un pareil phénomène ontologique ne se conçoit d'ailleurs pas sans l'achèvement concomitant, dans l'ordre « cognoscitif » et « affectif », de quelque *Weltanschauung* générale en laquelle les esprits trouvent une base commune où accrocher leur réflexion commune. - Tout cela du reste, - en vertu même de la notion de point critique -, dans une atmosphère, non pas de détente et de repos, mais de tension et d'ébullition (cf. ci-dessous).

Cette vue, je le répète, est parfaitement cohérente (ou même « seulement cohérente ») avec le schème de l'enroulement [168] physico-psychique du Monde. Je voudrais montrer maintenant combien curieusement elle s'harmonise avec le dessin le plus essentiel de la Révélation et des espérances chrétiennes.

**2. DEUXIÈME JUGEMENT DE VALEUR. IN CONCRETO,
LE POINT DE MATURATION HUMAINE,
PRÉCÉDEMMENT DÉFINI) COÏNCIDE
AVEC LE POINT DIT « DE PAROUSIE CHRISTIQUE ».**

Au ciel du monde chrétien, la Parousie (ou retour glorieux du Christ à la fin des temps) occupe une place centrale bien que, avec les siècles d'attente qui se succèdent, facilement oubliée. En cet événement unique et suprême, où l'Historique (nous dit la Foi) doit se souder au Transcendant, le mystère de l'Incarnation culmine, et il s'affirme avec le réalisme d'une explication physique de l'Univers. La réalité même du fait n'est mise en doute par aucun croyant. Mais comment essayer de nous le représenter ?

Jusqu'ici, pour des raisons à la fois scripturaires, traditionnelles et instinctives (une brusque transformation ne fait-elle pas toujours figure d'accident ?), la Fin du Monde et le jugement dernier ont surtout été interprétés et traduits en forme catastrophique. Mais suivant cette ligne apocalyptique comment ne pas se rendre compte qu'il convient de n'avancer qu'avec précaution ! Par tous ses derniers progrès l'Exégèse ne nous avertit-elle pas que, si la Révélation dirige notre marche, en revanche (pas plus « prophétique » dans le cas du grand avenir que dans celui du grand passé) elle ne nous décrit notre point de départ, ni notre point d'arrivée ? Seul, en ces matières trans-expérimentales, un

Observons-le en passant. Initialement (c'est-à-dire antécédemment à toute réflexion ultérieure *per descensum*) le schème ici présenté de la Cosmogénèse ne fait pas intervenir d'autre *finalité*, ni d'autre « orthogénèse » que celle qui peut exister, et que tout le monde admet sans hésiter, dans l'écoulement d'un fleuve ou la formation d'un tourbillon. La seule différence est que le flux ici brassé n'est pas une masse d'eau ou de substance galactique, mais la totalité de l'étoffe cosmique en voie de reploiement multicentrique et total sur elle-même.

nucléus essentiel de vérité, sous-jacent aux figures, doit être retenu, - lequel, [168] dans le cas de la Parousie, paraît bien se réduire aux trois éléments suivants : une crise, un rassemblement et, pour finir, une consommation spiritualisante (sous l'influence christique) en quelque super-organisme humain. - Or, par ces trois caractères précisément, ne nous voilà-t-il pas mystérieusement ramenés, par voie religieuse, au même type général d'événement que celui conjecturable rationnellement (nous venons de l'expliquer) au terme biologique de l'Hominisation ? Tout au fond, ne s'agirait-il pas, dans les deux cas, d'une seule et même chose ?...

D'où l'hypothèse suivante, très simple - et cependant pilier « numéro 2 » de la perspective générale présentée au cours de ces pages.

Pour que le Christ apparût une première fois sur Terre, il fallait évidemment (personne n'en doute) que, en conformité avec le processus général de l'évolution, le type humain se trouvât anatomiquement constitué, et socialement poussé déjà jusqu'à un certain degré de conscience collective. Ceci posé, pourquoi, faisant un pas de plus, ne pas imaginer que, dans le cas de sa deuxième et dernière venue aussi, le Christ attend, pour reparaître, que la collectivité humaine soit enfin devenue capable, parce qu'achevée pleinement dans ses potentialités « naturelles », de recevoir de Lui sa consommation surnaturelle ? Car enfin, s'il y a incontestablement des règles physiques précises au développement historique de l'Esprit, comment n'en existerait-il pas, a fortiori, pour son épanouissement et sa terminaison ?

Conformément à cette idée, faisons donc coïncider (à des profondeurs diverses mais dans l'unité concrète d'un même événement) point de Parousie christique et point de Maturation humaine. Posons, autrement dit, que celle-ci étant condition (non point suffisante et déterminante, bien entendu, mais nécessaire) de celle-là, les deux ne peuvent se produire que simultanément. - Que résulte-t-il de cette identification, ou, plus exactement, de cette conjonction ?

[170]

Avant tout, rien d'important ne se trouve altéré dans la façon chrétienne traditionnelle d'envisager la fin des temps. Car (il me faut bien insister là-dessus) si c'est d'une crise finale et inattendue que nous avertis avec insistance l'Écriture, rien de moins paisible, rien de plus « critique », et jusqu'à un certain point rien de plus imprévisible, que

le foyer vers où converge, en se resserrant au-dessus de nos têtes, l'enroulement social humain.

Et rien non plus, dans la perspective obtenue, qui risque de rappeler un concordisme fâcheux. Pas question ici, en effet, de rapprochements fallacieux entre fragments de vérités empruntés à des plans de connaissance différents : mais simplement convergence « polaire » de deux lignes de vision (Pune biologique, et l'autre mystique) se rencontrant sur la forme générale d'équilibre (super-union) à attendre d'un Monde plural en voie d'unification.

Aucun inconvénient majeur, donc. Et, en revanche - c'est là ce qui nous reste à voir - quelle remarquable montée d'énergie spirituelle au cœur de l'Univers ainsi « monocéphalisé » ⁴⁹

3. TROISIÈME POINT, OU COROLLAIRE. UNE NOUVELLE ENERGIE PSYCHIQUE AU SERVICE DE LA NOOGÉNÈSE : LE PROBLÈME ET LA SYNTHÈSE DES DEUX FOIS (FAITHS).

À la source profonde des troubles spirituels où se débat à l'heure présente l'Humanité, il convient de placer, si je ne me trompe, ce qu'on peut appeler « le conflit des deux Fois ».

[171]

Jusqu'aux environs de la Renaissance, il semblait encore que, à la suite de l'Occident, la Terre dût peu à peu se laisser prendre et soulever tout entière par la force ascensionnelle chrétienne, dans un effort de simple détachement où se prolongeait, rectifiée, personnalisée et « méditerranéisée », une tendance mystique depuis longtemps familière aux peuples d'Orient. - Une seule issue au Monde, pour l'Homme (semblait-il aux saints et aux sages) : vers le Haut, par évaison (pure ou mitigée) hors de la Matière.

Or, à partir de la Renaissance, obscurément d'abord - puis (à partir du XIXe siècle) à un rythme accéléré, une autre tendance s'est fait jour

⁴⁹ Sous forme dialectique, la perspective complète ici adoptée peut s'exprimer sous forme de la série suivante d'égalités : Cosmos = Cosmogénèse = Biogénèse = Anthropogénèse individuelle = Anthropogénèse collective = Christogénèse.

au fond de l'esprit humain. Vaguement, et depuis toujours (Babel, les Titans, Prométhée ...), l'Homme avait senti qu'il avait des ailes, ses ailes, et qu'un jour il saurait voler par ses propres forces. Mais ce n'est que tout récemment, et à mesure que, par organisation collective de ses forces, il constatait son pouvoir de self-evolution, que ce sentiment primordial de puissance a commencé à devenir chez lui disposition habituelle, héréditaire et généralisée. Aujourd'hui, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. A l'ancienne Foi traditionnelle (Foi divine) en un Transcendant, vers l'En-Haut, - une autre espèce de Foi tend à s'opposer, foi nouvelle, foi humaine, en quelque Immanent, vers l'Avant ⁵⁰. Ainsi qu'il arrive dans une foule lorsqu'une nouvelle issue s'est ouverte quelque part à son flot, de même au cœur de la masse humaine, un remous est en train de se produire, qui l'entraîne en direction non plus du Ciel, mais de quelque grand avenir terrestre encore imprécis. - Et, au premier abord, il pourrait sembler que les deux courants sont entre eux inconciliables, contradictoires. Ne sont-ce pas en effet deux camps, deux espèces psychologiques qui se dessinent en ce moment [172] dans le Monde autour de nous ? - Ici des spiritualistes (surtout chrétiens) que leur foi en Dieu paraît immuniser contre tout espoir, ou même tout désir, de voir apparaître aucune forme de sur-humanité. Et là des « matérialistes » (surtout marxistes) qui regardent comme une compromission et un dissolvant pour leur foi en l'Homme toute part faite au transcendant et à la finalité.

Eh bien c'est précisément dans ce conflit inquiétant que la conjonction ci-dessus indiquée entre point de Maturation humaine et point de Parousie christique intervient comme facteur de libération. Point de Parousie : le comble de la foi chrétienne. Point de Maturation : le sommet de la foi humaine. Si les deux foyers, si les deux astres coïncident, comment la moindre opposition pourrait-elle subsister entre les marées que leur attraction soulève ? Et comment même, se demandait-on avec étonnement, a-t-il jamais été possible de voir opposition là où n'existent que deux composantes également avides de se rejoindre l'une l'autre en une résultante commune ?

⁵⁰ En fait le deuxième courant n'est-il pas en ce moment celui qui se montre le plus vivace, le plus contagieux, le plus générateur de sacrifices ?...

Il y a, hélas, disions-nous, beaucoup de chrétiens pour qui l'idée même de progrès terrestre paraît encore ⁵¹ tentation diabolique et fruit défendu. Mais se doutent-ils seulement, ces croyants timides, de quels trésors de sève humaine et de quelle précieuse « tangibilité » pour l'effort spirituel ils se privent, faute de voir cette chose si simple et si digne que l'Homme ne saurait espérer rejoindre « surnaturellement » le Christ sans parvenir simultanément (ou même sans être parvenu antécédemment), dans sa nature, à l'extrême bout de lui-même ? Et comment, du reste, osent-ils se dire encore chrétiens, ces mêmes hommes, alors que délibérément ils tendent à laisser en dehors de leur préoccupation et de leur influence des ambitions [173] et des rêves qui sont d'ores et déjà devenus la portion la plus neuve et la plus vive de l'âme moderne ?

Et il y a aussi, ajoutais-je, la masse des nouveaux croyants en l'Humanité, pour qui l'Évangile n'est qu'un dangereux opium. Mais comment ne voient-ils pas, ceux-là, que, sans le Christianisme, le Monde devient deux fois irrespirable. Irrespirable d'abord parce qu'il se ferme désespérément en avant, face à une mort totale. Et irrespirable aussi, parce qu'aucune chaleur vivante n'est plus là pour animer son mécanisme effrayant.

Prise isolément, la force ascensionnelle chrétienne risque de s'anémier et de s'évaporer ; - cependant que, de son côté, la force propulsive humaine, laissée à elle-même, reste privée (déficiences mortelles !) de tout facteur irréversibilisant et personnalisant.

Que les deux tendances, par contre, se rejoignent et se combinent dans une seule et même conscience (ainsi que le permet, ou plutôt l'exige, l'identité concrète de leurs foyers respectifs d'effort et d'attraction) : alors, non point par simple identification dialectique, mais par confluence réelle des deux plus puissants courants spirituels (l'un vers l'En Haut, l'autre vers l'En Avant) actuellement discernables dans l'Humanité, un double et extraordinaire événement psychique apparaît comme pouvant, comme devant, se produire.

⁵¹ Trace héréditaire, sans doute, d'une époque où la notion d'anthropogénèse n'était pas encore née, - ou d'une période plus ancienne encore (proto-historique) où le Démoniaque pouvait être considéré comme défiant et jaloux du pouvoir développé par sa création.

Le premier, c'est l'apparition ⁵² dans l'âme humaine, d'une nouvelle sorte de foi (foi chrétienne « sur-humanisée »), plus puissante qu'aucune autre, et destinée par suite à l'emporter infailliblement, tôt ou tard, sur toutes les autres.

Et le second, c'est la possibilité, pour le chrétien (en vertu de l'identification opérée entre Anthropogénèse et Christogénèse), non seulement de reconnaître et de servir, mais *d'aimer* littéralement et supérieurement l'Évolution.

[174]

Dans l'émergence d'un sentiment si étonnamment riche et si entièrement nouveau on pourrait ne voir d'abord que l'achèvement individuel d'une plénitude intérieure mystique.

En réalité le retentissement du phénomène est beaucoup plus étendu, et beaucoup plus important.

Plus en effet on observe l'extrême complexité de l'organisme planétaire que l'Homme, pour achever l'Homme, se voit amené à monter, plus on se convainc qu'un pareil « moteur » ne saurait fonctionner (non seulement sans déformer les éléments libres qui le composent, mais encore de façon à déchaîner en ceux-ci le tréfonds secret de leurs puissances spirituelles) à moins que la force qu'on y applique soit de nature [175] *affectivo-unitive*. Biologiquement, dans le cas (posé par la formation d'une Noosphère) d'une totalisation personnalisante, l'amour (un amour universel) est la seule forme concevable que puisse prendre une énergie vraiment évolutive.

⁵² En droit, - et donc en fait : car finalement, c'est toujours le plus fort « psychiquement » qui triomphe.

Schéma symbolisant la composition des deux Fois.

- Oy = force ascensionnelle chrétienne vers un Transcendant. Foi en Dieu.
 Ox = force propulsive humaine vers un Avant immanent. Foi en l'Homme.
 Oz = Résultante : Foi chrétienne « sur-humanisée ».
 P = Point de Parousie.
 M = Point de Maturation humaine.
 Oz combine en soi les propriétés de Ox (afflux de sève humaine, tangibilité) et de Oy (irréversibilité, chaleur),
 - et rend possible un « amour de l'Évolution ».

D'où cette remarque finale que dans le double événement intellectuel rendant possible la naissance d'une pareille sorte d'amour (je veux dire l'apparition graduelle d'un point de Maturation dans le champ de la conscience humaine, jointe à l'identification progressive de ce « point de réflexion générale » avec la Parousie dans le champ de la conscience chrétienne) il ne faudrait pas voir une simple rencontre fortuite. Tout se passe en fait comme si la Vie, grâce à cette coïncidence, développait à point nommé, justement le milieu, justement la température spirituelle, dont elle ne saurait se passer pour continuer plus loin à s'enrouler sur soi * 53.

* Paris, février 1948.

53 De ce point de vue, la maturation noosphérique (puisque liée à une forme dynamisée de « charité ») ne saurait s'achever sans l'action animatrice de l'Église grandissant au cœur de l'Humanité. Ce qui revient à dire (proposition éminemment satisfaisante) que c'est à condition et à force de se christifier au-dedans que le Progrès terrestre en arrivera au point de déchaînement de « l'éclair parousiaque ».

[177]

Les directions de l'avenir

11

COMMENT JE VOIS

26 août 1948.

[Retour à la table des matières](#)

[179]

Avertissement

Ire PARTIE PHYSIQUE (Phénoménologie)

I. Le Phénomène Humain

1. L'Univers qui s'enroule ou Le primat cosmique de la Vie
2. L'Hominisation élémentaire ou Le Pas de la Réflexion
3. L'Humanisation collective ou La Marche à la Super-réflexion
4. Les Directions de l'Avenir et Le Point Oméga

II. Le Phénomène Chrétien

2e PARTIE : METAPHYSIQUE

3e PARTIE : MYSTIQUE

Conclusion

Appendice

[180]

Merci pour votre bonne lettre du 20, arrivée seulement hier en ce coin ex-caté. Vous me faites probablement trop d'écologie pour "Comment je vois"; mais enfin j'en suis heureux que votre impression ait été bonne. Comme j'en ai dit, il ne peut être encore question d'imprimer une pareille chose : c'est un papier à l'usage du professionnel. Néanmoins vos observations sont justes, au moins pour la plupart. - P. 26, je ne vois pas de raison pour changer "forcément" (à moins que vous ne préfériez "inévitabl⁴", - une fois plus doux) : je ne dis pas que Dieu soit forcé en tous cas d'immérer, - mais seulement que si il veut créer, il doit s'immérer. Et cela reste certainement sans la trinité et l'orthodoxie classique. - P. 25, la difficulté est plus sérieuse, et j'en pensais justement à ces 999 lignes (sans forme et Note ou s'éclaircissement, ^{ajouté} à la fin du travail) pour tracer la relation entre les deux notions d'être et d'unir.

Lettre du Père Teilhard de Chardin adressée, des Moulins, Neuville, Puy-de-Dôme, à Mlle J. Mortier en date du 24 août 1948.

Lettre du Père Teilhard de Chardin adressée, des Moulins, Neuville, Puy-de-Dôme, à Mlle J. Mortier en date du 24 août 1948.

[181]

« Il me semble que toute une vie d'efforts ne me serait rien, si seulement je pouvais, un instant, montrer ce que je vois. »

AVERTISSEMENT

Répartis en trente-huit paragraphes, distribués eux-mêmes en trois chapitres (une « Physique » ou Phénoménologie, une Métaphysique et une Mystique), je présente ici, sous forme d'une dialectique cohérente, l'ensemble des vues (scientifiques et para-scientifiques) dont la mise au point progressive a fait l'objet de mes précédents essais. On trouvera dans ces pages - pour l'approuver ou le critiquer - le résumé authentique et complet de ma position intellectuelle présente en face du Monde et de Dieu, - l'essence de ma foi. Et parce que je sais d'avance le principal reproche qui me sera fait : « Tout ceci est trop simple et trop beau pour être vrai », -je tiens, avant de commencer, à faire les trois remarques, ou plus exactement à poser les trois affirmations suivantes :

1) D'abord, et malgré certaines apparences, la « Weltanschauung » que je propose ne représente aucunement un système fixé et fermé. Il ne s'agit point ici (ce serait ridicule !) d'une solution déductive du Monde, « à la Hegel », d'un cadre définitif de vérité, - mais seulement d'un faisceau *d'axes de progression*, comme il en existe et s'en découvre peu à peu dans tout système en évolution. Non point épuisement de la Vérité, mais lignes de pénétration par où s'entrouvre devant nos yeux une immensité de Réel encore inexploré.

2) Ensuite (et ici je réponds à une objection déjà formulée) gardons-nous de confondre « concordisme » avec « cohérence ». Nous connaissons tous, dans l'histoire des idées, certaines [182] réconciliations puériles, prématurées, qui, mélangeant les plans et les sources de connaissances, n'ont abouti qu'à des arrangements instables, parce que monstrueux. Mais ces caricatures d'harmonie ne doivent pas nous faire oublier que le critère essentiel, la marque spécifique de la Vérité est de pouvoir se développer indéfiniment, non seulement sans jamais développer de contradiction interne, mais encore en formant un ensemble positivement construit, où les parties se supportent et se complètent toujours mieux mutuellement. Sur une sphère, il serait absurde (concordisme) de confondre les méridiens à l'équateur ; mais au pôle (cohérence), ces mêmes méridiens doivent, de nécessité structurale, se rejoindre entre eux.

3) Tout ceci impliquant au fond le postulat suivant, conforme à la plus chère tradition grecque et méditerranéenne, que le conscient prime l'inconscient, et le réfléchi l'instinctif ; - conscience et réflexion n'épuisant jamais les réserves psychiques qu'elles arrangent suivant une perspective centrée ; mais le courant essentiel de la Vie se faisant toujours dans leur sens : de sorte que l'on puisse dire que la forme supérieure d'existence et l'état final d'équilibre , pour l'Étoffe cosmique, est d'être *Pensée* ⁵⁴.

⁵⁴ « Toute chose veut être pensée » (Charles de Bovelles, cité par Bernard Groethuysen, dans *Mesures*, 16 janvier 1940).

[183]

1. PHYSIQUE (Phénoménologie)

1. LE PHÉNOMÈNE HUMAIN

1. L'Univers qui s'enroule ou Le Primat cosmique de la Vie.

(1) La Physique, jusqu'ici, s'est exclusivement construite en considérant un seul axe dans le Monde : à savoir celui qui, à travers les grandeurs moyennes (dont nous faisons corporellement partie) s'élève de l'extrêmement petit vers l'extrêmement grand, de l'Infime vers l'Immense. La Physique ne joue encore que sur deux « infinis ». Or ceci n'est pas suffisant. Pour couvrir scientifiquement la totalité de l'expérience, il est nécessaire, je pense, de considérer dans l'Univers un « infini » de plus, aussi réel que les deux autres : je veux dire celui de la Complexité. Autour de nous, les corps ne sont pas seulement petits ou grands. Ils sont aussi simples ou complexes. Et, de l'extrémité la plus simple à l'extrémité la plus compliquée des particules que nous connaissons, l'écart (numériquement apprécié - grossière approximation ! - par le seul nombre d'éléments combinés) est juste aussi astronomique qu'entre les grandeurs stellaires et les grandeurs atomiques. C'est donc rigoureusement, et non métaphoriquement, que l'on peut parler en Science d'un « troisième infini », - se construisant à partir de l'Infime, dans l'Immense, au niveau du Moyen : celui, je répète, de la Complexité.

184

(2) Introduire dans notre schème fondamental de l'Univers l'axe des Complexités n'a pas simplement comme effet de recouvrir plus explicitement, et sans déformation, une plus vaste partie du Monde expérimental. Le résultat le plus intéressant de la transformation est de rattacher sans effort les phénomènes de Vie (conscience, liberté, in-

vention...) aux phénomènes de Matière, - c'est-à-dire d'incorporer naturellement, dans la Physique, la Biologie. Si en effet, conformément à une expérience absolument générale, la Vie représente un ensemble dirigé de propriétés apparaissant et se développant en fonction de la complication physico-chimique croissante des groupements matériels organisés, -pourquoi (en plein accord avec cet autre fait, universellement admis aujourd'hui, que chaque Infini est caractérisé par certains effets qui lui sont absolument propres ⁵⁵ pourquoi ne pas poser en principe que la Conscience est la propriété particulière et spécifique des *états arrangés* de la Matière ? propriété inobservable, et donc pratiquement négligeable, pour les petites valeurs, - mais graduellement émergente, et finalement dominante, pour les hautes valeurs de la Complexité ⁵⁶ ?... Ici la Physique, au sens [185]strict, principalement occupée à dégager les allures statistiques d'éléments très simples (et donc infiniment peu vivants), pris en très grands nombres, de l'Infime à l'Immense ; et là, sur une branche divergente, mais liée, la Biologie, vouée, dans le Moyen, à l'étude des comportements et des associations de particules appréciablement intériorisées (parce que extrêmement compliquées), saisissables une à une à l'état isolé. Entre les deux Sciences (celle de la Matière et celle de la Vie) - non plus opposition, mais complémentarité.

(3) De ce point de vue, non seulement l'ordre et la continuité s'établissent dans le domaine de nos connaissances, mais encore une interprétation nouvelle et intéressante devient possible du Monde qui nous

⁵⁵ Par exemple la variation de masse des corps aux très grandes vitesses. Etc.

⁵⁶ Ceci revenant à dire que tout élément particulière cosmique se comporte symboliquement pour notre expérience comme une ellipse construite sur deux foyers d'intensité inégale et variable : l'un F1 d'arrangement matériel, l'autre F2 de psychisme ; F2 (Conscience) apparaissant et croissant d'abord en fonction de F1 (Complexité), mais manifestant bientôt une tendance continue à réagir constructivement sur F1 pour le sur-complicquer, et à s'individualiser lui-même de plus en plus. Dans la Pré-Vie (zone des complexités infimes : atomes et molécules) F2 n'est pas sensible, et peut être considéré comme nul. Dans la Vie pré-humaine (zone des complexités moyennes) F2 apparaît, mais n'influe encore que faiblement sur la croissance de F1 qui demeure largement automatique. À partir de l'Homme (zone des complexités immenses), F2, réfléchi, assume pour une large part la charge de faire progresser F1 (par jeu d'invention), en attendant peut-être de s'en détacher par complète autonomisation. Voir plus loin.

entoure. Il est beaucoup question depuis quelque temps, chez les astronomes, d'un Univers en voie *d'expansion dans l'Immense*. Tout aussi scientifiquement, et avec plus de vérité encore, pourquoi ne pas parler d'un Univers en cours *d'enroulement dans le Complexe* ? - Les deux façons de voir (parfaitement conciliables entre elles) sont juste aussi objectives, juste aussi pures de tout finalisme indu l'une que l'autre. Mais la deuxième va, semble-t-il, beaucoup plus loin et profond que la première. Car si l'étalement explosif de la Matière dans l'Espace peut bien nous renseigner sur la distribution des galaxies et des étoiles, en revanche, un processus de complexification et de centration de l'Étoffe cosmique sur elle-même nous permet de suivre et d'enregistrer, avec la granulation croissante de cette Étoffe, la montée corrélative de l'intériorisation, c'est-à-dire du psychisme, dans le Monde. Et ce déplacement simultané dans l'Organique et le Conscient a bien des chances d'être *le* mouvement essentiel et spécifique de l'Univers.

(4) Il ne saurait être encore question, en cette première phase de notre enquête, de chercher à définir *le principe ou* « champ de force » particulier qui entraîne la Matière à se compliquer ainsi sur elle-même (20). Par contre, ce qu'il est important de noter, c'est l'allure irréversiblement croissante [186] du phénomène. D'abord le sous-monde des atomes, capables apparemment de se former chacun pour soi, à partir des corpuscules nucléaires, suivant un nombre limité de groupements fixes, sans ordre naturel de succession bien défini entre types lourds et types légers. Puis le sous-monde des molécules, où apparaissent clairement, chez les formes les plus complexes, sinon encore une apparence de généalogie, tout au moins des arrangements en chaîne évoquant l'idée d'une ontogénèse. Enfin le sous-monde organisé (avec ses subdivisions possibles) où, grâce au merveilleux processus de la reproduction (et de la mort...), la complexification peut se poursuivre *additivement* d'individu à individu, le long de phyla presque indéfinis ⁵⁷. En somme, une fois amorcé, l'enroulement cosmique de complication ne s'arrête plus ; mais bien plutôt il semble se poursuivre

⁵⁷ Les progrès de cette « addition » définissant le vrai Temps, ou Temps biologique. - Notons que dans cette perspective le corps de chaque vivant, bien loin de limiter celui-ci à l'intérieur de l'Univers (toute particule cosmique - fût-ce le moindre électron - est rigoureusement coextensive à la totalité de l'Espace et du Temps) n'est que l'expression et la mesure de son intériorité et de sa « centréité ».

(malgré les improbabilités qu'il entraîne et qu'il entasse) avec une infaillibilité et une constance qu'on ne saurait comparer - paradoxalement - qu'à la dégradation implacable (et *probablement conjuguée*), à l'autre bout des choses, de la Matière et de l'Énergie, celle-ci (la dégradation ou déroulement) se perdant dans un rayonnement impalpable à force d'extériorisation, et celui-là (l'enroulement) se sublimant à force de synthèse en Esprit.

(5) Tout ceci pour en arriver à la conclusion que voici. Suivant un préjugé tenace et répandu, la Vie, si fragile en apparence, et en apparence si rare dans l'Univers aussi, ne représenterait qu'un accident fortuit, et donc un élément tout à fait secondaire dans la Cosmogénèse. Eh bien c'est bout pour bout, évidemment, que, dans l'hypothèse d'un « Monde [187] qui s'enroule », il faut renverser cette vision. Au sein d'un tel Monde, par structure, la portion vitalisée de la Matière - si faible et si localisée qu'elle paraisse - ne saurait en aucun cas représenter une anomalie, ni un accessoire (ou, comme on entend dire encore, « une moisissure ») ; mais elle correspond au contraire à l'axe le plus central et le plus solide (ou, si l'on préfère, à l'« apex » même) du « vortex. » cosmique. Si bien que en tout point de l'Espace-Temps (quelles qu'en soient la courbure et les limites) il faut nous représenter la Vie (et par suite la Pensée elle-même) comme une puissance partout et toujours en pression, - et n'attendant par suite qu'une occasion favorable pour émerger, et, une fois surgie, pour pousser ses constructions (et donc son intériorisation) jusqu'au bout.

Voilà ce qu'il faut voir et accepter, une fois pour toutes et avant toutes choses, sous peine de ne rien comprendre, ni à l'Univers, ni à ce qui est pour nous l'expression la plus avancée de l'Univers : le Phénomène humain.

2. L'Hominisation élémentaire ou Le Pas de la Réflexion.

(6) Si dirigé soit-il dans son axe général de progression, l'enroulement organique du Monde ne procède (en vertu de la nature même du Multiple sur lequel il travaille) qu'à la faveur d'infinis tâtonnements. Ceci explique pourquoi, observé en arrière dans le champ de la Bio-

génèse terrestre, sa trace ne laisse pas un sillage linéaire, mais se brise en une multitude de lignes divergentes : les innombrables phyla le long desquels ont

essayé de se trouver les directions les plus favorables de complexité et de conscience. Soit du point de vue « complexité », soit du point de vue « conscience », on a pu se demander sérieusement s'il n'y avait aucun moyen objectif d'établir un classement de valeur entre les diverses nervures de cet immense éventail à peine inventorié encore par la Zoologie. Après tout, [188] au nom de quel critère décider que tel ou tel type organique (et son instinct associé) soient plus centraux ou plus élevés que tel autre sur l'axe de l'Univers en évolution ?... Dans ce spectre de raies psychiques, toutes de *teintes différentes*, y a-t-il aucun moyen de reconnaître, cela a-t-il même un sens d'imaginer, que certaines dépassent les autres en valeur absolue ?...

Oui, répondrons-nous, - pourvu qu'on donne la place qu'il mérite au phénomène de *la Réflexion*.

(7) Dans les limites de notre expérience, l'Homme est le seul être, non seulement *qui sait*, mais *qui sait qu'il sait* ⁵⁸. Cette propriété mentale, malgré la criante énormité des effets qui en résultent, est encore curieusement sous-estimée par beaucoup de biologistes qui (renouvelant à ce niveau une erreur d'appréciation déjà commise sur la vie, - cf. ci-dessus (5) -) ne veulent y voir qu'une exagération ou anomalie de la conscience commune à tous les vivants. - Or, soit qu'on essaie d'apprécier dans sa perfection physique l'acte même de réflexion (opération strictement ponctiforme d'une conscience définitivement centrée sur elle-même) ; - soit qu'on s'attache à considérer l'extraordinaire et prééminente complexité et coordination des systèmes cérébro-nerveux où cet acte devient possible ; soit enfin et surtout, qu'on observe la supériorité instantanée et définitive obtenue sur tout le reste de la Vie par le groupe zoologique chez qui le mystérieux pouvoir a pris naissance ⁵⁹ : - toujours une même et autre conclusion, très différente et

⁵⁸ Si, comme on l'entend parfois dire, d'autres espèces animales partageaient avec nous ce caractère, ce serait ces espèces (antérieures chronologiquement à l'Homme dans leur apparition) qui depuis longtemps posséderaient le Monde ; et l'Homme, dans ces conditions, ne serait jamais apparu sur Terre.

⁵⁹ Sans exagération, l'apparition de la Pensée a complètement renouvelé la face de la Terre.

bien plus constructive, s'impose à l'esprit, qui peut s'exprimer [189] ainsi. Au niveau de la « réflexion », par franchissement d'un seuil ou point critique, du tout nouveau apparaît, -comme si *un changement d'état* se produisait dans la conscience. En sorte, que si étroitement relié que puisse paraître, et que soit effectivement, dans sa genèse, l'être pensant avec les autres vivants, il appartient en réalité à un ordre supérieur et nouveau, auquel il importe de faire soigneusement une place à part dans la structure du Monde.

(8) D'où, en première approximation, la manière suivante d'interpréter la place de l'Homme dans la Nature. Initialement (c'est-à-dire prolongé suffisamment loin en arrière) le phylum humain n'est (ou plus exactement il n'apparaîtrait) rien autre chose que l'un *entre autres* des milliers et des milliers de rayons (chacun teinté d'une nuance particulière de conscience et de mode de connaissance) suivant lesquels se disperse, comme s'il voulait tout essayer, l'effort constructif de l'évolution biologique. Et cependant - la suite des événements le prouve - quelque chose déjà, soit dans sa position temporo-spatiale sur la Biosphère, soit dans la formule particulière de ses éléments cellulaires et de son anatomie (Mammifères et Primates), devait lui conférer, à ce phylum particulier, une position privilégiée dans la course aux plus grandes complexités. Tandis, en effet, que, partout alentour, les autres rayons, ou bien s'arrêtaient en chemin, ou bien étaient totalement réfractés dans leur course sans pouvoir émerger, lui seul, à un moment donné (vers la fin du Tertiaire), il est parvenu à franchir la mystérieuse surface séparant la sphère de l'Intelligence de celle de l'Instinct. Et, à partir de ce moment, - voilà ce qu'il importe de bien comprendre -, c'est tout l'effort principal de la Vie qui, par ce point de percée local, passe et se répand dans un compartiment nouveau de l'Univers. D'un point de vue strictement expérimental, je le répète, l'Homme n'est originellement que l'un quelconque des innombrables essais tentés par l'Étoffe cosmique pour s'enrouler sur elle-même. Mais parce que cet essai est celui *qui a réussi*, c'est véritablement à partir de [190] lui ⁶⁰ une enveloppe animée de plus (nous reviendrons plus loin sur ce point) qui peu à peu s'étale sur le Globe par-dessus la Biosphère.

⁶⁰ C'est-à-dire à partir de la physiologie et de la psychologie étroitement spécialisées d'un Primate !

(9) Ce qui nous amène, par manière de corollaire, à clarifier nos idées sur un point important. De nos jours, il est décidément et définitivement admis que, si une soit (ou tende à devenir) notre science de la Matière, il y a en réalité plusieurs physiques : celle du Très Petit, qui n'est pas celle du Moyen, qui n'est pas celle du Très grand. Eh bien, comment ne pas voir qu'une segmentation toute pareille se produit nécessairement et symétriquement, pour les Sciences de la Vie ? Nous parlons encore d'une Biologie, comme si les propriétés observables de la Matière organisée restaient les mêmes depuis l'infime jusqu'à l'immense de la Complexité. Or rien de plus invraisemblable en théorie ; et, en fait, rien de plus faux ni de plus stérilisant que cette prétendue uniformité des lois et des formes de l'évolution à tous les degrés de l'échelle zoologique. En réalité, il y a probablement tout en bas (nous nous y acheminons) une Biologie des virus et des gènes, bien séparée de celle des êtres cellulaires. Et en tout cas, ce qui est sûr (bien qu'on résiste encore à l'évidence), c'est qu'il devient urgent de distinguer à l'autre bout, tout en haut, une Biologie spéciale de l'Homme, exigée et définie par le pas de la Réflexion. En même temps, en effet, que la Pensée, font simultanément irruption dans le Phénomène : et le pouvoir d'inventer rationnellement, par quoi, nous le verrons (15) rebondit sur soi l'Évolution ; et la prévision de l'Avenir, posant devant la Vie le double problème de la Mort et de l'Action ; et la valorisation de l'individu qui, de simple chaînon phylétique, passe à la dignité d'élément intégrable dans une totalisation organisée...

Avec cet ensemble de propriétés conjuguées, nous entrons [191] évidemment, sans quitter la Vie, dans une zone de l'Univers irréprésentable pour la Science à moins que nous ne nous décidions enfin à utiliser, dans le cas des très grands Complexes, une « Géo- (ou Bio-) métrie non euclidienne », si l'on peut s'exprimer ainsi, - c'est-à-dire une Biologie à n dimensions nouvelles.

3. L'Humanisation collective ou la Marche à la Super-réflexion.

(10) Tout ce qui a été dit jusqu'ici revient en somme à opter, non pas au hasard, mais par souci de clarté et de cohérence, pour les deux positions ou propositions suivantes :

a) Dans le Monde matériel, le phénomène essentiel, c'est la Vie (parce que intériorisée).

b) Dans le Monde vivant, le phénomène essentiel, c'est l'Homme (parce que réfléchi).

Un troisième pas nous reste à faire si nous voulons parcourir et tracer jusqu'au bout la courbe ainsi amorcée de l'évolution cosmique ; et c'est de nous décider, pour solides raisons, à accepter la troisième proposition que voici :

c) Dans le Monde humain, le phénomène essentiel, c'est la totalisation graduelle d'une Humanité (en laquelle se super-réfléchissent sur soi les individus).

Ultime (ou plus exactement, cf. (24), pénultime) option, décisive pour fixer, à l'heure présente, notre attitude théorique et pratique en face de la Guerre et la Paix ; - mais dont le bien-fondé ne peut s'établir qu'en examinant, dans l'histoire et autour de nous, le mécanisme, les effets et par suite la nature profonde de la Socialisation.

(11) En soi (nous aurons bientôt à revenir sur ce point) ce que nous appelons « socialisation » chez les animaux n'est pas autre chose que la manifestation, dans le cas d'éléments hautement individualisés, des forces d'enchaînement qui tendent, constamment et partout, à rapprocher et à lier entre [192] elles les particules élémentaires (atomes, molécules, cellules...) de l'Univers. La seule différence est que, à ces hauts niveaux de complexité (où s'exagèrent les effets de désintégration et de répulsion), le processus organique de groupement, pour s'effectuer de manière notable, exige chez les corpuscules soumis à son action des propriétés spéciales, rarement rencontrées : telle par exem-

ple l'extraordinaire aptitude des Insectes à se mécaniser ; et tel, bien plus encore, le merveilleux pouvoir d'inter-liaison conféré à l'Homme par le fait de baigner collectivement dans un milieu réfléchi.

Attachons-nous à ce dernier cas, le plus caractéristique et le plus critique pour l'étude et la compréhension des phénomènes de synthèses entre éléments fortement différenciés et intériorisés.

(12) Lorsqu'il nous apparaît, au début du Quaternaire, le groupe particulier de Primates auquel nous appartenons laisse encore apercevoir distinctement la structure ramifiée et divergente si caractéristique de tous les autres groupes vivants qui l'avaient précédé. Les Hommes fossiles de l'Extrême-Orient (Pithécanthrope, Sinanthrope, Homme de la Solo) forment, semble-t-il, une véritable « écaille » indépendante et marginale, trahissant l'existence ailleurs (en Asie et en Afrique) d'autres éléments plus centraux mais formant d'autres écailles encore. Tel, à sa naissance, un « bulbe » de Ruminants ou de Carnassiers. Mais très vite, par-dessus cette ramification primitive, certains effets de rapprochement deviennent manifestes. Dès la fin du Paléolithique, le groupe *sapiens*, malgré ses multiples feuillets (Blancs, Jaunes, Noirs...), ne forme déjà plus qu'un système solidaire. Ainsi apparaît et s'affirme un mouvement de reploiement ou de convergence, où je crois reconnaître, au cours de deux phases successives (l'une expansive, l'autre compressive), la caractéristique la plus essentielle du Phénomène humain.

Dans la première phase (couvrant le Néolithique et tout l'Historique jusqu'à aujourd'hui) la socialisation humaine, s'opérant [193] à partir de centres multiples, et sous pression modérée, a simplement coïncidé avec l'occupation graduelle du Globe : la couche réfléchie s'épandant lentement et librement sur la couche non réfléchie de la Terre. Sous ce régime élémentaire du « *crescite et multiplicamini* », caractérisé par la pluralité des nations et des états, beaucoup s'imaginent que nous vivons encore. Or déjà, autour de nous, le mouvement d'expansion s'est renversé. Refluant sur soi après avoir occupé tous les espaces libres de la planète, l'onde humaine de socialisation est en train de se compénétrer et de se retravailler jusqu'au plus profond d'elle-même, cf. (16). Et c'est au cours de cette deuxième phase de com-

pression, tout juste encore amorcée, que tendent à se poser, et que devront tôt ou tard être résolus, les ultimes problèmes de l'Hominisation.

(13) Concernant le fait même, ici brièvement analysé, d'une graduelle consolidation et organisation de l'Humanité sur elle-même aucune hésitation n'est possible, bien sûr. Là au contraire où les discussions commencent et les avis s'opposent, c'est quand il s'agit d'estimer la valeur et l'avenir du phénomène. - Aux yeux de certains, on le sait, pour qui « l'individu est tout », la socialisation ne serait rien autre chose que le sous-produit d'une évolution dont le tort est de culminer en un nombre trop grand de vivants à la fois. Vaille que vaille, il faut bien que cette foule s'ordonne. Mais cet arrangement, tout artificiel et en surface, n'a plus rien à faire, assure-t-on, avec les véritables constructions de la Biologie. - Eh bien, c'est précisément, ici encore, contre cette interprétation timide et juridique des faits, qu'il est urgent, à mon avis, de prendre position, de la façon et pour les raisons que voici.

Non seulement, comme je le disais ci-dessus (11), parce que la socialisation représente un équivalent direct, au niveau d'éléments très complexes, des associations donnant naissance, plus bas, aux molécules de protéine, par exemple, ou aux tissus organisés ; mais encore et surtout parce que (17) [194] chaque nouveau groupement humain mieux réussi se sous-tend automatiquement (ce qui est le propre des arrangements *naturels*) d'un surcroît de conscience ; - pour ces deux motifs de valeur parfaitement objective, dis-je, la totalisation sociale actuellement en cours ne saurait aucunement être confondue avec une agrégation accidentelle et superficielle des particules vivantes réfléchies. En revanche, elle se place admirablement en prolongement direct du processus d'où sont issues ces particules elles-mêmes. Par suite d'un préjugé instinctif, tenant à la lenteur des mouvements de la Vie, nous avons tendance à croire que l'hominisation est depuis longtemps arrivée à un point mort, et qu'elle ne peut que plafonner désormais autour de nous. L'examen attentif du phénomène social doit nous dessiller les yeux. Non, l'enroulement cosmique dont chacun de nous est

sorti n'est pas arrêté : mais dans le Collectif il se poursuit au contraire, et plus que jamais, au-dessus de nos têtes ⁶¹ « E pur se muove »...

(14) Directement ou indirectement, la suite entière de ces pages ne sera pas autre chose que l'inventaire des corollaires résultant de cette identification de la Socialisation humaine avec l'axe principal terrestre de l'Évolution. -Observons seulement ici, pour commencer, que la simple admission de cette perspective résolument organiciste et réaliste suffit (comme je l'ai déjà montré ailleurs ⁶²) à donner un nouveau et singulier relief aux péripéties de l'aventure humaine dans l'histoire générale de la Terre.

a) *Zoologiquement*, d'abord, observé de ce point de vue, le groupe *Homo* prend figure naturelle. Né en apparence comme [195] une simple espèce ou faisceau d'espèces, il n'est rien de moins, nous le voyons enfin ⁶³, qu'un phylum tout entier (la flèche même de l'arbre de la Vie !) en train de se reposer sur soi par tous ses rameaux (actuels ou potentiels) à l'échelle de la Terre.

b) *Anatomiquement*, ensuite, et en plein accord avec les intuitions et anticipations de la pensée moderne, le corps social se découvre, non pas métaphoriquement, mais physiquement, en cours de différenciation organique, par développement lié d'appareils parfaitement balancés : hérédité par exemple (ou mémoire) collective, transmise par éducation ou confiée aux livres ; machinisme, graduellement émancipé de la main qui l'a lancé, et désormais étendu à des dimensions planétaires ; et, par-dessus tout, cérébralisation progressive, ramassant et coordonnant de plus en plus étroitement et rapidement entre elles, sur

⁶¹ Ce super-enroulement collectif ayant du reste pour effet de nous super centrer chacun sur nous-mêmes : bien menée, la Totalisation personnalise. Cf. plus loin.

⁶² *La formation de la Noosphère (Revue des Questions Scientifiques, janvier 1947).* *

* *Oeuvres*, t. V. pp 199 et suivantes.

⁶³ Et par là il transcende toutes les catégories de la Systématique linnéenne, et toutes les formules antérieures de l'évolution biologique.

des objets toujours mieux définis, un nombre sans cesse croissant de lumières individuelles.

c) *Physiologiquement*, enfin, entre ces trois organes principaux (et bien d'autres encore que je passe sous silence) une relation fonctionnelle apparaît, parfaitement définie, où s'éclaire, dans ses lignes majeures, l'agitation si troublante du Monde autour de nous : dégagement de plus en plus rapide, grâce à la montée technique des automatismes, d'une quantité croissante d'énergie humaine libre, - réserve disponible, et immédiatement employée pour alimenter les diverses formes spirituelles de recherche et de création.

Tout ceci caractérisant, bien entendu, non pas un simple régime cyclique (établi une fois pour toutes, et roulant sur soi), mais la genèse progressive de ce que j'ai appelé une « Noosphère » : organisme pan-terrestre où, par resserrement et arrangement des particules pensantes, un re-jaillissement de l'Évolution, devenue elle-même réfléchie, tend à porter [196] l'Étoffe de l'Univers, suivant une marche qu'il nous faut maintenant essayer d'analyser, vers les conditions supérieures d'une super-réflexion planétaire. - Car si vraiment, par socialisation, l'Humanité continue à se mouvoir vers la plus grande conscience, à quelles distances (au taux de l'accélération actuelle) ne nous trouverons-nous pas transportés, après quelques centaines de milliers d'années ?...

4. Les Directions de l'Avenir et le Point Oméga.

(15) ... Dans un premier temps évolutif, la genèse plus ou moins automatique de l'Homme ; et, dans un deuxième temps le rebondissement, le prolongement de l'Évolution, au moyen des artifices collectivement imaginés par l'Homme...

Si l'on veut bien se donner la peine de penser jusqu'au bout les événements et les signes qui se multiplient autour de nous dans le domaine de la Physique, de la Biologie et de la Psychologie, on ne peut échapper à cette évidence que la Vie terrestre, par arc-boutement de l'Humanité sur soi-même, est en train d'accéder sous nos yeux à une ère nouvelle de self-contrôle et de self-orientation. Parce qu'il se so-

cialise, l'Homme commence à mettre rationnellement la main sur les ressorts biologiques profonds de sa croissance, c'est-à-dire il devient capable de se modifier, ou même de se faire lui-même. - Ceci vu et admis, est-il possible de pronostiquer dans quelles directions générales va décider à se mouvoir demain la Noosphère ? - Ou bien, parce que réflexion entraîne liberté, faut-il décider qu'en s'hominisant, c'est-à-dire en acquérant un pouvoir d'auto-direction, l'Évolution tend simultanément et par structure à devenir imprévisible dans ses développements ? - À mon sens, la réponse à cette question ne fait aucun doute. Bien que formée d'éléments libres - ou, pour mieux dire, justement parce que à base de tels éléments - la Myriade humaine est décidément polarisée dans sa marche [197] en avant. Si bien que, « pourvu que le Ciel lui prête vie » ⁶⁴ elle ne peut éviter (par une sorte d'infaillibilité statistique) de se propager suivant une figure définie par les propriétés suivantes : unification, centration et spiritualisation constamment croissantes, - le système entier s'élevant distinctement vers un point critique de convergence finale.

(16) *Unification.* Celle-ci résulte immédiatement et implacablement des propriétés de la substance humaine soumise au jeu combiné des deux forces antagonistes (essentiellement irrésistibles) que représentent d'une part l'accroissement de la population humaine, et d'autre part la surface fermée de la Terre. Sous l'effet de cette double condition planétaire (expansion démographique en vase clos), le phénomène social, ai-je dit plus haut, vient d'entrer définitivement dans une phase de compression. Or (et c'est ici que gît le point important) à cette compression croissante, et à laquelle il ne saurait échapper, l'Homme collectif ne peut survivre qu'en s'arrangeant (c'est-à-dire en s'organisant) sur soi-même de plus en plus ⁶⁵. Et de ce chef, sans préjuger

⁶⁴ Ce qui suppose, entre autres conditions favorables : a) l'absence, au cours de l'Anthropogénèse, de toute catastrophe astronomique ou biologique, détruisant la Terre ou la Vie sur Terre ; b) le maintien jusqu'au bout, sur les continents, - ou le remplacement par synthèse - des ressources naturelles alimentant le corps individuel et social de l'Homme ; c) un contrôle suffisant (quantitatif et qualitatif) de la reproduction pour éviter une sur-population de la Terre, ou son envahissement par un type ethnique moins satisfaisant.

⁶⁵ Avec ce curieux résultat du reste que chaque progrès dans l'organisation, tout en relâchant momentanément la compression, rend plus sensible, et plus rapi-

de l'action ultérieure, « attractive » (cf. (21) », d'autres facteurs (non plus *a tergo*, mais *ab ante*) d'unanimité, le voilà forcé, pour des raisons de grandeur et d'urgence cosmiques, à « transcender » peu à peu, dans ses préoccupations et ses constructions, [198] toute limite, toutes frontières politiques, économiques, - psychiques même, jusqu'à un certain point. Sous un serrage planétaire qui ne peut que continuer à croître toujours plus avec le temps ⁶⁶, on peut affirmer sans hésitation, comme je l'ai déjà fait souvent, qu'il serait plus facile d'empêcher la Terre de tourner que l'Humanité de se totaliser ⁶⁷.

(17) *Centration* (c'est-à-dire *intensification de conscience*). Si l'on a bien compris la relation cosmique fondamentale entre Complexité et Conscience, ce deuxième axe de l'avenir se confond en réalité avec le précédent, dont il n'est que le prolongement ou la conséquence. Sous la pression planétaire, venons-nous de reconnaître, l'Humanité est condamnée (heureusement pour elle !) à s'organiser de plus en plus étroitement sur soi. Or à cette centralisation externe forcée correspond inévitablement (ainsi l'exigent le mécanisme et les propriétés de l'enroulement vital) un effet corrélatif de centration interne ⁶⁸. Ainsi, par une succession d'effets secrètement enchaînés, le resserrement de la masse humaine, dans la mesure où il provoque l'arrangement de celle-ci, a-t-il pour résultat de faire constamment monter la température psychique de la Noosphère. Et rien, à notre connaissance, ne [199]

dement transmise, dans le milieu humain, chaque nouvelle augmentation de constriction planétaire.

⁶⁶ À moins d'admettre une certaine décompression par « astronautique », qui ne changerait du reste pas, je crois, l'allure générale du phénomène (cf. ci-dessous), (19).

⁶⁷ Contrairement à une idée souvent exprimée, totalisation ne signifie pas du tout immobilisation (c'est-à-dire mort) de l'Humanité. À l'intérieur d'une Humanité unifiée, deux sortes de mouvements au moins sont concevables : mouvements de surface, résultant des échanges de pensée d'une zone à l'autre de la Noosphère ; et mouvements de fond, dus à l'émergence continuée (et continuellement équilibrée par convergence) de nouveaux rameaux virtuels au cœur de la masse humaine en voie de reploiement sur elle-même.

⁶⁸ Centration collective, par développement (cf. (19) d'une vision commune ; mais super-centration individuelle, aussi, par effet de totalisation (cf. ci-dessus, note 1, page 194).

semble pouvoir, aussi longtemps que la Terre habitée ou habitable, modifier le fonctionnement de cette loi.

(18) *Spiritualisation*. Et par là je veux dire prédominance croissante, dans la couche humaine, du réfléchi (ou « pensé ») sur les automatismes et sur l'instinct. Plus haut (note 2, p. 184) j'observais que toute unité naturelle engendrée par l'Enroulement cosmique peut se représenter symboliquement par une ellipse construite sur deux foyers conjugués : l'un F1, d'arrangement matériel ou technique ; l'autre, F2, de conscience celui-ci ne devenant apparent qu'au niveau de la Vie). Ce qu'il importe de comprendre, dans le cas de l'Homme, c'est que le processus biologique de l'Évolution, une fois franchi le pas de la Réflexion ⁶⁹, semble se ramener et se réduire de plus en plus (grâce aux effets de super-enroulement collectif) à faire prédominer F2 sur F1. Plus l'Humanité s'organise et se centre techniquement sur soi, et plus (malgré certaines apparences) sa force ascensionnelle (soit de découvrir, de connaître et de créer) tend à dominer sur les besoins élémentaires de s'installer et de survivre. De sorte que c'est finalement en utilisant cet indice ou paramètre de l'autonomisation croissante de F2 que nous pouvons le plus sûrement essayer d'extrapoler jusqu'à son terme la courbe de l'Hominisation.

(19) *Émergence finale*. Lorsqu'on cherche à scruter scientifiquement ce que pourra être la fin de l'Humanité sur Terre, j'aimerais qu'on parle moins de catastrophe (hypothèse paresseuse et gratuite), ou de dépérissement (rien ne nous dit, bien au contraire - cf. ci-dessous - que la Noosphère ne puisse échapper à la sénescence), ou d'émigration par astronautique (évasion peu vraisemblable astronomiquement). Et je voudrais, par contre, que regardant à la fois plus près et plus profond, on s'avise enfin pour tirer les ultimes conséquences, de [200] ce fait essentiel que la « Noogénèse » (à quoi se ramène essentiellement l'Anthropogénèse) est un *Phénomène convergent*, c'est-à-dire orienté, par nature, vers quelque terminaison et consommation *d'origine interne*. Et ici je ne puis que répéter, en le poussant jusqu'à ses dernières

⁶⁹ Par quoi le Conscient, décidément isolé et individualisé, commence à réagir distinctement, par invention, sur son support organisé.

conclusions, ce qui est le « leit-motiv » des pages qui précèdent. Si en effet, comme j'espère l'avoir montré, le phénomène social humain n'est rien autre chose que la forme supérieure prise, sur Terre, par l'enroulement de l'Etoffe cosmique sur elle-même, - alors, graduellement préparé par l'établissement, déjà ébauché en Sciences, d'une *Weltanschauung* commune à toute la conscience humaine ⁷⁰, il faut reconnaître que la probabilité monte rapidement à l'horizon d'un *point critique de maturation* où l'Homme, complètement réfléchi, non seulement individuellement, mais collectivement, sur lui-même aura atteint, suivant l'axe des Complexités, et ceci à son maximum d'impact spirituel, la limite du Monde. Et c'est alors que, si l'on veut donner un sens et une suite à l'Expérience, il paraît inévitable d'envisager dans cette direction, pour clore le Phénomène, l'émergence finale de la pensée terrestre dans ce que j'ai appelé *le Point Oméga*.

(20) Par ce nom, « Point Oméga », j'ai désigné, depuis longtemps, et j'entendrai encore ici un pôle ultime et self-subsistant de conscience, assez mêlé au Monde pour pouvoir collecter en soi, par union, les éléments cosmiques parvenus à l'extrême de leur centration par arrangement technique, - et capable cependant, par sa nature supra-évolutive (c'est-à-dire transcendante), d'échapper à la fatale régression qui menace par structure) toute construction à étoffe d'espace et de temps. - En soi, et par définition, un tel Foyer ne nous [201] est pas directement saisissable. Mais si sa présence et son influence ne sauraient être immédiatement perçues, en revanche son existence, pour trois raisons décisives au moins, paraît inévitablement postulée.

a) Raison, avant tout, *d'irréversibilité*. - D'après ce que nous avons dit plus haut, le mouvement de complexification cosmique, une fois amorcé, ne s'arrête plus. Or, au niveau et à partir du point psychique de Réflexion, cette irréversibilité *externe, relative*, commence à se doubler d'une autre irréversibilité, *interne* celle-là, et *absolue*. L'Homme, éveillé simultanément à la prévision du futur et à son pouvoir d'invention, s'aperçoit de plus en plus clairement qu'il serait bien

⁷⁰ Entendons par là une vision du Monde à la fois intellectuelle et passionnée, auréolée de toute la magie graduellement accumulée par l'Art et la Poésie.

fou de se prêter à la prolongation, et bien plus encore au rebondissement à travers lui, de l'Évolution, si l'essence irremplaçable et incommunicable, soit de chaque personne individuelle, soit de l'Humanité planétisée, n'était pas finalement collectée et intégrée dans quelque achèvement, - *pour toujours* ⁷¹. – En d'autres termes, dans un Univers devenu conscient d'un Avenir, l'enroulement cosmique s'arrêterait immédiatement, par le dedans, devant l'éventualité désespérante d'une Mort totale. - Qu'est-ce à dire sinon que, à l'instant inéluctable où tôt ou tard, en tout être ou système pensant, le foyer F1 de Complexité s'appête à se défaire, un Foyer commun et suprême doit se trouver là tout prêt, sur lequel s'appuient et se conjuguent les F2 de Conscience, afin que se reforme – sans possibilité de désintégration, cette fois - l'ellipse humaine ?

b) Mais raison, aussi, de *polarité*. *Jusqu'ici*, nous nous sommes contentés d'enregistrer sans explication le caractère irrésistible du mouvement qui entraîne la « Matière » à se replier sur elle-même. Tout se passe, dirait-on, comme si [202] l'Univers *tombait* suivant son axe de Complexité croissante. Or, en réalité, ce n'est pas de chute qu'il s'agit ici (c'est-à-dire de marche à l'équilibre), mais, juste au contraire, nous l'observons en passant, de montée laborieuse vers l'improbable. - Comment justifier rationnellement *cette forme inverse de gravitation* ⁷² sans imaginer quelque part, influant sur le cœur même du Vortex évolutif, un Centre suffisamment indépendant et actif pour faire se centrer (c'est-à-dire se complexifier) à sa demande et à son image la totalité de la nappe cosmique ?

c) Et raison, enfin, d'*unanimité*. On pourrait supposer, à première vue, que, pour assurer la formation, la « prise », de la Noosphère, il suffit d'invoquer l'action de la compression planétaire qui, rapprochant de force les particules réfléchies jusqu'à leur faire dépasser leur zone de répulsion croissante, finirait par les faire tomber dans le rayon in-

⁷¹ Exigence non pas d'égoïsme (qu'on ne s'y trompe pas !), mais de respect pour la valeur de l'« être ». Porté à l'échelle du Tout, le renoncement cesse d'être beau, parce qu'il devient absurde.

⁷² Où le plus complexe se comporte paradoxalement comme un plus stable, malgré sa fragilité...

terne de leur mutuelle attraction. Mais ici encore (et comme dans le cas de « la chute sur la Complexité ») gardons-nous de trop simples analogies physiques, puisées à l'autre bout du Monde, dans le domaine des infiniment Simples. Pour se grouper « centriquement », les particules humaines, si comprimées soient-elles, doivent finalement *s'aimer* (s'aimer toutes à la fois, et toutes ensemble) (2). Or pas d'amour vrai dans une atmosphère, si chaude soit-elle, de Collectif, c'est-à-dire d'Impersonnel. L'amour ne peut naître, ni se fixer, à moins de rencontrer *un* cœur, *un* visage. Plus on approfondit ce mécanisme psychique essentiel de l'union, plus on se convainc que la seule manière possible pour l'enroulement cosmique d'aboutir est de se terminer, non seulement sur *un système* centré de centres, mais sur *un Centre* de centres, - ni plus ni moins.

2. Car par nature (ou même, pourrait-on dire, par définition) la sympathie est la seule énergie capable de rapprocher les êtres centre à centre (ce qui, incidemment, est la seule façon de les ultra-personnaliser).

[203]

Tout ceci se recoupant et convergeant pour nous contraindre à admettre que, si dans la direction de l'Immense et de l'Infime le Monde de la Physique se recourbe ou se contracte de façon à emprisonner hermétiquement en lui toutes les lignes de force de l'Univers, - suivant l'axe des Complexités, au contraire, la Pensée, parvenue au bout d'elle-même, ne saurait être conçue comme s'arrêtant ni rétrogradant sur elle-même, mais que, en ce paroxysme, elle doit réussir, d'une manière ou de l'autre, à percer (par effet d'hyper-centration) la membrane temporo-spatiale du Phénomène, - jusqu'à rejoindre un suprêmement Personnel, suprêmement personnalisant.

II. LE PHÉNOMÈNE CHRÉTIEN

(21) Une compression planétaire ⁷³ forçant la masse humaine à s'organiser, - l'organisation dégageant une force spirituelle ascensionnelle qui, détachant finalement la conscience réfléchie de sa matrice d'arrangements techniques, la conjugue extra0phénoménalement avec le foyer partiellement transcendant de l'Enroulement cosmique : telle vient de se dérouler sous nos yeux la chaîne du Phénomène Humain. Impossible d'aller plus loin, directement, dans ce sens ; mais possible, en revanche, par une dialectique oscillatoire, de redescendre en arrière (avec espoir de re-jaillir plus haut ensuite) pour consolider le chemin parcouru. Et voici comment. Tout être (c'est là un principe d'expérience générale) agit autour de soi par la totalité de lui-même : ce qui veut dire, tout simplement, qu'entre éléments vivants s'établissent [204] inévitablement des lignes de force biologiques, - entre éléments pensants des lignes de force intellectuelles, - et ainsi de suite. Ceci posé, admettre, même conjecturalement, l'existence au sommet de l'Univers d'un Point Oméga, c'est *ipso facto* introduire la possibilité que certaines influences, certain rayonnement, de nature psychique, circulent autour de nous, trahissant et confirmant (sous certaines, conditions, et jusqu'à un certain point) l'existence postulée, au-dessus de nos personnes, d'un pôle ultra0cosmique d'énergie personnelle. - Et voilà où se découvrent la signification et l'importance du Phénomène chrétien.

(22) Par « Phénomène Chrétien » (celui-ci n'étant rien autre chose, historiquement, que la forme ultime et centrale prise, à la suite d'une phylogénèse longue et compliquée, par la montée persistante, au cœur de l'Hominisation, du besoin d'adorer), - par Phénomène Chrétien, dis-je, j'entends l'existence expérimentale, au sein de l'Humanité, d'un courant religieux caractérisé par le groupe de propriétés suivantes : intense vitalité ; curieuse « adaptivité », lui permettant, contrairement aux autres religions, de se développer au mieux, et principalement, dans la zone même de croissance ⁷⁴ de la Noosphère ; remarquable

⁷³ D'origine gravifique, ultimement !...

⁷⁴ Dans le « méristème », diraient les botanistes...

similarité, enfin, dans les perspectives dogmatiques (convergence de l'Univers sur un Dieu self-subsistant et super-personnel) avec tout ce que nous a appris l'étude du Phénomène Humain. - Pour un esprit non averti, ces diverses singularités risquent de passer inaperçues. Par contre, pour un oeil sensibilisé, elles éveillent un soupçon pouvant monter jusqu'à la certitude. Dans cette formation graduelle, au plus vif de la conscience humaine, d'une image toujours plus parfaite et plus progressive de Dieu, pourquoi ne pas reconnaître, justement, l'influence, le rayonnement attendus d'Oméga se mirant, *se révélant*, affectivement et intelligiblement, [205] sur la surface réfléchie de la Noosphère ? - Acceptons cette hypothèse ; ou mieux encore, adhérons à cette foi ⁷⁵. Il est évident que, du même coup, bien des traits s'éclairent et se précisent dans la structure et la marche générale de l'Univers.

(23) Avant tout, par suite même de la réflexion ainsi perçue du Divin sur le Monde, une confirmation importante (essentielle, même ⁷⁶ nous est apportée de *l'existence* d'Oméga. Mais sur *l'essence* par surcroît (nature trinitaire, par exemple), et plus particulièrement sur les *modes d'opération* de ce dernier - (grâce à cette fécondation dirigée de la pensée humaine par quoi se manifeste psycho-expérimentalement à nous la « Révélation ») - toutes sortes de déterminations concrètes apparaissent, aussi précieuses pour notre spéculation que pour notre action.

(24) En dehors de tout apport et appui de la Révélation, la seule chose que nous pourrions conclure avec certitude de l'existence une

⁷⁵ Ce n'est pas ici le lieu de discuter dans son mécanisme, mais seulement de situer dans sa position dialectique, le mystérieux « acte de foi » au sein duquel se *reconnaissent* vitalemment (à partir, et cependant au-delà de certains signes) le centre humain élémentaire et le Mégacentre divin.

⁷⁶ « Essentielle » à double titre - religieusement d'abord, sans doute, pour fortifier notre adoration ; mais intellectuellement, aussi, pour nous donner confiance en notre raison. Si en effet rien ne venait confirmer l'existence de l'Oméga reconnu par nous comme théoriquement nécessaire pour cohérer le Monde, ne serait-ce pas là une sérieuse atteinte à notre confiance en la valeur constructive de la raison humaine ?

fois admise d'Oméga est que la marée de conscience dont nous faisons partie n'est pas due simplement à quelque poussée venant de nous-mêmes, mais qu'un astre la soulève, sur lequel peu à peu, un à un, et tous en bloc, nous achevons, par union, de nous intérioriser. - Bien plus riches et pénétrantes se révèlent autour de nous les nappes du Monde dans les perspectives d'une création de type Christique (c'est-à-dire où une involution divine descendante vient se [206] combiner avec l'évolution montante cosmique). Sur les harmonies métaphysiques et les conséquences mystiques d'une telle vision, je m'étendrai plus loin. D'un point de vue phénoménal observons seulement ici la relation qu'elle fait apparaître entre ce que j'ai appelé ci-dessus « le point critique de Maturation » humaine, d'une part, et, d'autre part, le point de *Parousie* (ou deuxième venue, triomphante, du Christ), par où se clôt, à la fin des temps, l'horizon chrétien. Inévitablement, par structure, les deux points coïncident, - en ce sens que l'achèvement de l'Hominisation par ultra-réflexion apparaît comme une condition préalable nécessaire ⁷⁷ de sa « divinisation ». Et, de ce chef, voici qu'un élément de plus se dessine dans le noyau même du cône d'enroulement cosmique. Dans l'Univers, avions-nous d'abord reconnu, c'est la Vie qui est le Phénomène central, - et, dans la Vie, la Pensée, - et, dans la Pensée, l'arrangement collectif de toutes les pensées sur elles-mêmes. Voici maintenant que, par *une quatrième option*, nous nous trouvons amenés à décider que, plus profond encore, c'est-à-dire au coeur même du phénomène social, une sorte d'ultra-socialisation est en cours : celle par laquelle « l'Église » se forme peu à peu, vivifiant par son influence, et collectant sous leur forme la plus sublime toutes les énergies spirituelles de la Noosphère ; - l'Église, portion réflexivement christifiée du Monde - l'Église, foyer principal d'affinités inter-humaines par super-charité (cf. (38)), - l'Église axe central de convergence universelle, et point précis de rencontre jaillissante entre l'Univers et le Point Oméga.

⁷⁷ « Nécessaire », mais non suffisante. Aucun « millénarisme » évidemment, en tout cela, puisque le point d'ultra-réflexion humaine (correspondant au point de Parousie) ne marque pas une phase de repos, mais de *tension maxima*.

[207]

II. MÉTAPHYSIQUE

(25) Au cours des pages qui précèdent, je me suis uniquement attaché à découvrir, et à suivre jusqu'au bout, dans le Monde, un fil tangible, une loi *de récurrence* (l'Enroulement cosmique), quitte à en contrôler l'ultime extrapolation par retour critique à une forme plus approfondie d'expérience (perception de l'influence Christique). - Dans cette deuxième partie, je vais chercher à reconstruire déductivement, c'est-à-dire a priori, le système ainsi observé (y compris ses prolongements théologiques ou révélés) en partant de certains principes généraux pris comme Absolu. je ne me dissimule naturellement pas ce qu'a de précaire et de provisoire une telle Métaphysique. Mais je sais aussi que, de proche en proche, d'approximation en approximation, c'est par de tels essais que se construit graduellement, en Science aussi bien qu'en Philosophie, *l'Univers pensé* sur lequel, avons-nous vu, doit achever de se nouer un jour la Réflexion humaine ^a.

(26) Dans la Métaphysique classique, l'usage a toujours été de déduire le Monde à partir de la notion *d'être*, considérée comme primitive, irréductiblement. Fort des dernières investigations de la Physique, qui vient de prouver (à l'inverse de l'évidence « vulgaire » sous-jacente à toute la *philosophia perennis*) [208] que le mouvement n'est pas indépendant du mobile, mais au contraire que le mobile est physiquement engendré (ou plus exactement, co-engendré) par le mouvement qui l'anime, je vais essayer de montrer ici qu'une dialectique plus souple et plus riche que les autres devient possible si l'on pose au départ que l'être, loin de représenter une notion terminale et solitaire, est en réalité définissable (génétiquement au moins, sinon ontologiquement).

^A On ne saurait oublier la nature d'essai, précisée ici par le Père. En tout domaine et notamment en ceux-là, la science et la réflexion ne sauraient procéder que par tâtonnement. La critique d'un tel texte implique et suppose qu'on entre dans le mouvement initial de cet écrit qui est celui de toute l'œuvre de Teilhard. (N.D.E.)

ment) par un mouvement particulier, à lui indissolublement associé, - celui *d'union*. En sorte que l'on puisse écrire, suivant les cas :

être = s'unir soi-même, ou unir les autres (forme active)

être = être uni et unifié par un autre (forme passive). ⁷⁸

Marquons et analysons brièvement les *temps* successifs de cette *Métaphysique de l'Union* ^b.

(27) Dans *un premier temps* il faut commencer par supposer toute donnée (aucune différence ici avec la Philosophie classique) la présence irréversible et self-suffisante d'un « Être Premier » (notre Point Oméga). Impossible autrement (logiquement aussi bien qu'ontologiquement) de rien accrocher, c'est-à-dire de faire un seul pas en avant. Mais, afin que ce Centre initial et final subsiste sur lui-même en son splendide [209] isolement, force est de nous le représenter (conformément au donné « révélé », - *deuxième temps*) comme s'opposant trinitairement à lui-même. Ainsi, jusque dans ces profondeurs primordiales, le principe ontologique pris comme base à notre Métaphysique se montre valable et explicatif : Dieu lui-même, en un sens rigoureusement vrai, n'existe *qu'en s'unissant*. - Voyons maintenant comment, en un autre sens, il ne s'achève *qu'en unissant* ^c.

⁷⁸ Ou, plus clairement, en latin :

Plus esse = Plus plura unire (forme active).

Plus esse = plus a pluribus uniri (forme passive).

N.B. Dans la première formule, il est clair que le terme « *Plus plura unire* » ne vaut pas de Dieu dans le cas de la Trinitisation, mais qu'il s'applique exactement à la Plérômisation (ou Création, - cf. (29)*)

* Être plus = Unir davantage des éléments plus nombreux.

Être plus = Être uni davantage à partir de plus d'éléments. (N.D.E.)

^b Le Père reprend ici de façon plus poussée, c'est-à-dire en y englobant le mystère de Dieu lui-même, une intuition qui s'est fait jour en son esprit dès 1917 et qui, d'une manière ou d'une autre, n'a cessé de le hanter toute sa vie. Cf. *Union créatrice. Écrits du temps de la guerre*, p. 169 à 197. (N.D.E.)

^c On notera que le Père Teilhard part ici de ce qui représente d'ordinaire le point final de sa réflexion, à savoir Oméga. Les éléments de ce point de départ sont analysés de façon complète dans le quatrième temps de « la dialectique de

(28) Dans l'acte même par lequel sa réalité se pose, Dieu, venons-nous de reconnaître, se trinitise. Mais ce n'est pas tout. Par le fait même qu'il s'unifie sur soi pour exister, l'Être premier fait *ipso facto* jaillir une autre espèce d'opposition, non plus au coeur, mais aux antipodes de lui-même (*troisième temps*). L'Unité self-subsistante, au pôle de l'être ; et nécessairement, par suite, tout autour, à la périphérie, le Multiple : le Multiple *pur* (entendons bien), ou « Néant créable », qui n'est rien, - et qui cependant, par virtualité passive d'arrangement (c'est-à-dire d'union), est une possibilité, une imploration d'être, - à laquelle (et c'est ici que notre intelligence ne sait décidément plus, à telles profondeurs, comment distinguer suprême nécessité de suprême liberté ⁷⁹, à laquelle, dis-je, tout se passe comme si Dieu n'avait pas pu résister ^d.

l'esprit », de peu antérieur à *Comment je vois*. Cf. T. VII pp. 155-158. Le Père Teilhard montre ici comment on peut se représenter Alpha en partant d'Oméga. (*N.D.E.*)

⁷⁹ Sauf à reconnaître la présence du Libre au signe infaillible d'un amour associé. - C'est également l'amour (cf. plus loin note 1, p. 216), qui permet de distinguer l'« ineffable de détente, » oriental de l'« : ineffable de tension » chrétien (celui par exemple d'un saint Jean de la Croix).

^d Teilhard aborde ici le problème de la Création sous l'aspect où n'étant pas encore, elle existe pour Dieu sous forme d'un possible dont Dieu veut avoir besoin. Étant donné la manière dont Teilhard pense la réalité, ce possible a de quelque manière la figure déjà positive et pourtant encore entièrement évanescence du pur multiple. Il l'appelle « néant créable » parce que c'est déjà l'étoffe dans laquelle l'univers sera taillé par voie d'arrangement et d'union créatrice.

Quant à la liberté de cet acte créateur, Teilhard s'est exprimé de façon très profonde dans ce paragraphe 28 et dans sa note conjointe. Dès 1924 il avait écrit dans le même sens « Dieu et Monde, le Plérôme, - réalité mystérieuse que nous ne pouvons pas dire plus belle que Dieu tout seul, puisque Dieu pouvait se passer du Monde, mais que nous ne pouvons pas non plus penser absolument accessoire, sans rendre incompréhensible la Création, absurde la Passion du Christ, et inintéressant notre effort. » (Cf. : *Mon Univers*, t. IX, p. 114.)

Une métaphysique de l'union, culminant en la figure du Christ universel comme le dit le P. Teilhard au no 38 de *Comment je vois* fait pressentir comment le néant créable, c'est-à-dire le monde fait pour le Christ avant même qu'il soit monde, entre dans sa vocation sous la forme d'une imploration d'être. (*N.D.E.*)

[210]

(29) Toujours dans la Philosophie (ou Théologie) classique, la Création, ou Participation (en quoi consiste le *quatrième* temps) tend à se présenter comme un geste presque arbitraire de la Cause première, s'exerçant (suivant une causalité d'analogie « efficiente ») d'après un mécanisme complètement indéterminé : véritablement (au sens péjoratif du terme) un « acte de Dieu ». Dans une Métaphysique de l'Union, par contre, si la self-suffisance et la self-détermination de l'Être absolu demeurent intactes (puisque, j'insiste, le Multiple pur, antipodial, n'est que potentialité et passivité pure) ⁸⁰, - en revanche l'acte créateur prend une signification et une structure parfaitement définies. Fruit, en quelque manière, d'une Réflexion de Dieu, non plus en Lui, mais en dehors de Lui, la Plérômisation (comme eût dit saint Paul) - c'est-à-dire la réalisation de l'être participé par arrangement et totalisation - apparaît comme une sorte de réplique ou de symétrie à la Trinitisation. Elle vient combler un vide, en quelque façon. Elle trouve sa place. Et, en même temps, elle devient exprimable [211] dans les termes mêmes qui nous ont servi à définir l'être. Créer, c'est unir ⁸¹.

Avec les remarquables conséquences que voici :

a) Avant tout, nous découvrons que, si la Création peut comprendre un nombre illimité de phases, en revanche (et un peu comme la Trinitisation) elle ne peut s'opérer qu'une seule fois - si l'on ose dire - dans la « vie de Dieu ». Et en effet, une fois la réduction du Multiple opérée, aucune forme d'opposition insatisfaite (ni intérieure, ni extérieure) ne subsiste pour l'être « plérômisé ». Toute possibilité pensable d'union (soit active, soit passive) se trouvant épuisée, l'« être », parvenu à ce niveau, est complètement saturé ⁸².

⁸⁰ Elle-même simple reflet « antithétique » de l'Être trinitaire.

⁸¹ Pourvu naturellement que (cf. (26), rejetant la vieille évidence de sens commun concernant la distinction réelle entre mobile et mouvement, de s'imaginer que l'acte d'union ne peut s'exercer que sur un substrat préexistant, « vrai » objet de la création.

⁸² Il y a évidemment un nombre infini de *modalités* concevables pour l'*Univers unique*, objet de la Création : mais ces modalités diverses, comme les divers

b) Ensuite, nous nous apercevons que pour créer (puisque, encore une fois, créer c'est unir), Dieu est inévitablement amené à s'immerger dans le Multiple, afin de se l'« incorporer ».

c) Et enfin - point plus délicat, et sur lequel il me faut maintenant m'expliquer - nous nous avisons que, pour Dieu, s'attaquer au Multiple, c'est forcément entrer en lutte avec le Mal, « ombre de la Création ».

(30) Par l'effet d'habitudes indéracinables, le Problème du Mal continue, automatiquement, à être déclaré insoluble. Et vraiment on se demande pourquoi. Dans le Cosmos ancien supposé sorti tout fait des mains du Créateur, il est naturel que la conciliation parût difficile entre un Monde partiellement mauvais et l'existence d'un Dieu à la fois bon et tout-puissant. Mais dans nos perspectives modernes, en revanche, [212] d'un Univers en état de *cosmogénèse*, - et plus particulièrement en état d'« enroulement » -, comment se fait-il que tant de bons esprits s'obstinent encore à ne pas voir que, intellectuellement parlant ⁸³, le fameux problème *n'existe plus* ? - Sortons en effet des spéculations imaginaires pour observer les conditions réelles auxquelles, nous venons de le voir, doit satisfaire l'acte créateur. *Non point du tout par impuissance*, suit-il de notre analyse, mais en vertu de la *structure même du Néant* sur lequel il se penche, Dieu, pour créer, ne peut procéder que *d'une seule façon* : arranger, unifier petit à petit, sous son influence attractrice, en utilisant le jeu tâtonnant des grands nombres, une multitude immense d'éléments, d'abord infiniment nombreux, extrêmement simples et à peine conscients, - puis, graduellement plus rares, plus complexes et, finalement doués de réflexion. Or quelle est la contrepartie inévitable de tout succès obtenu suivant un processus de ce genre, sinon d'avoir à se payer par une certaine proportion de déchets ? Dysharmonies ou décompositions physiques dans le Pré-

sentiers tracés le long d'une montagne, aboutissent inévitablement à un même sommet.

⁸³ Intellectuellement, par opposition à *vitalement*. Autre chose évidemment est pour nous d'expliquer rationnellement la com-possibilité du Mal et de Dieu, et autre chose de supporter la souffrance dans notre chair et dans notre esprit. Si, dans le premier cas, une dialectique est suffisante, il ne faut rien de moins, pour nous tirer du second, que la vertu transformatrice de ce que j'appellerai plus loin (38) « la super-charité ».

vivant, souffrance chez le Vivant, péché dans le domaine de la Liberté : pas d'*ordre en formation* qui, à tous les degrés, n'implique du *désordre*. Rien, je le répète, dans cette condition ontologique (ou plus exactement ontogénique) du Participé qui porte atteinte à la dignité ou limite la toute-puissance du Créateur. Rien non plus qui « sente » en quoi que ce soit le manichéisme. En soi, le Multiple pur, inorganisé, n'est pas mauvais : mais parce que multiple, c'est-à-dire soumis essentiellement au jeu des chances dans ses arrangements, il ne peut absolument pas progresser vers l'unité sans engendrer ⁸⁴ [213] du Mal ici ou là, - *par nécessité statistique*. « *Necessarium est ut adveniant scandala.* » Si (comme il est inévitable de l'admettre, je pense) il n'y a au regard de notre raison qu'une seule façon possible pour Dieu de créer, - à savoir évolutivement, par voie d'unification -, le Mal est un sous-produit inévitable, il apparaît comme une peine inséparable de la Création ⁸⁵.

(31) Et c'est ainsi que, de proche en proche, une série de notions, longtemps regardées comme indépendantes, en arrivent à se lier organiquement entre elles sous nos yeux. Pas de Dieu (jusqu'à un certain point...) sans union créatrice. Pas de création sans immersion incarnatrice. Pas d'Incarnation sans compensation rédemptrice ⁸⁶. Dans une Métaphysique de l'Union, les trois « mystères » fondamentaux du Christianisme ⁸⁷ n'apparaissent plus que comme les trois faces d'un

⁸⁴ Quelque libre soit-il.

⁸⁵ Signalons ici le principe d'une interprétation simple et féconde du péché originel, - la nécessité théologique du Baptême s'expliquant par la solidarité génétique de tous les hommes au sein d'une Humanité (imprégnée de péché, par nécessité statistique) où les liens collectifs se découvrent comme encore plus réels et plus profonds entre individus que toute liaison de type strictement et « linéairement » héréditaire.

⁸⁶ En fait, dans la « peine créatrice » exprimée par l'idée de Rédemption, deux éléments sont probablement à distinguer : a) d'abord sans doute la compensation pour les désordres statistiques ; b) mais aussi un effort spécifique d'unification, surmontant une sorte de pente (ou inertie) ontologique en vertu de laquelle l'être participé tend constamment à retomber vers la Multiplicité.

⁸⁷ Jusqu'ici communément présentés, je répète, comme entièrement séparables entre eux. Dans l'enseignement vulgaire, il est encore couramment admis : 1) que Dieu pouvait *absolument* (simpliciter) créer ou ne pas créer ; 2) que, s'il créait, il pouvait le faire avec ou sans Incarnation ; 3) et que s'il s'incarnait, il

même mystère des mystères, celui de la Plérômisation (ou réduction unificatrice du Multiple). Et, du même coup, c'est une Christologie renouvelée qui se découvre comme axe, non plus seulement [214] historique ou juridique, mais structurel, de toute la Théologie. Entre le Verbe d'une part, et l'Homme-Jésus d'autre part, une sorte de « troisième nature » christique (si j'ose dire ! ...) se dégage, - partout lisible dans les écrits de saint Paul : celle du Christ total et totalisant, en qui, par l'effet transformateur de la Résurrection, l'élément individuel humain né de Marie s'est trouvé porté à l'état non seulement d'Élément (ou Milieu, ou Courbure) cosmique, mais de centre psychique ultime de rassemblement universel ⁸⁸.

Ainsi réapparaît, au terme de notre Métaphysique, le même point Christique vers lequel, avions-nous déjà reconnu, semble dériver et converger expérimentalement le Phénomène Humain ; - et le même encore - voilà ce qu'il nous reste à voir - autour duquel tend à se retrouver et se reformer, pour conquérir l'Avenir, l'essence même de la Mystique moderne.

III. MYSTIQUE

(32) Par « Mystique » j'entends ici le besoin, la science et l'art d'atteindre, en même temps et l'un par l'autre, l'Universel et le Spirituel. Devenir simultanément, et du même geste, un avec Tout, par libération de toute multiplicité ou pesanteur matérielle : voilà, plus profond que toute ambition de plaisir, de richesses et de pouvoir, le rêve essentiel de l'âme humaine, - rêve mal ou incomplètement formulé [215] encore (nous le verrons) dans la Noosphère, mais rêve clairement reconnaissable tout au long de l'histoire, déjà longue, de la sainteté.

pouvait le faire péniblement ou non péniblement. C'est ce pluralisme conceptuel qu'il me paraît, en toute hypothèse, essentiel de corriger.

⁸⁸ Dans l'Univers (cf. note 1, p. 186) chaque élément est (physiquement aussi bien que métaphysiquement) centre élémentaire par rapport à la totalité du temps et de l'espace. Mais, dans le Christ, cette coextension de co-existence est devenue co-extension de domination.

(33) Un effort pour s'évader spirituellement, par universalisation, dans l'Ineffable : sur cette orientation générale de la vie intérieure en quête de perfection un parfait accord règne entre les mystiques de toutes les religions et de tous les temps ⁸⁹. Mais, sous cette unanimité de surface, je suis convaincu depuis longtemps qu'une grave opposition (ou même une véritable irréductibilité de fond) se dissimule, née de la confusion entre deux voies symétriques, mais « antipodiales », de comprendre et donc de poursuivre l'Unité de l'Esprit ^e.

a) Suivant la première voie (je l'appellerai plus ou moins conventionnellement « la Route de l'Est »), l'unification spirituelle est conçue comme s'opérant par retour à un fond commun « divin » sous-jacent à toutes les déterminations sensibles de l'Univers, et plus réel qu'elles. De ce premier point de vue, l'Unité mystique apparaît et s'obtient par suppression directe du Multiple, c'est-à-dire par relaxation de l'effort cosmique de différenciation en nous et autour de nous. Panthéisme d'identification. Esprit « de détente ». Unification par co-extension de dissolution avec la Sphère.

b) Suivant la deuxième voie, au contraire (Route de l'Ouest) impossible de devenir un avec Tout sans pousser jusqu'au bout, dans leur direction simultanée de Différenciation et de Convergence les éléments dispersés qui nous forment et nous entourent. De ce deuxième point de vue, le « fond commun » de la Voie orientale n'est qu'une illusion : seul [216] existe un Foyer central auquel nous ne pouvons parvenir qu'en poussant jusqu'à leur point de rencontre les innombrables directrices de l'Univers. Panthéisme d'union (et donc d'amour). Esprit « de tension ». Unification par concentration et hyperconcentration au Centre de la Sphère.

Fait paradoxal. Il ne semble pas que ces deux attitudes - exactement inverses l'une de l'autre - aient été jusqu'ici clairement distin-

⁸⁹ Voir une curieuse anthologie de textes, de toutes origines, dans Aldous Huxley, *Perennial Philosophy*.

^e Pour une analyse plus poussée de l'originalité de ces deux voies, voir dans ce volume *L'apport spirituel de l'Extrême-Orient, quelques réflexions spirituelles* (p. 149) ; voir aussi *Comment je crois* (Oeuvres, T. X p. 141 à 146). (N.D.E.)

guées. D'où la confusion extrême qui, mélangeant ou identifiant l'Ineffable du Védanta avec celui d'un saint Jean de la Croix ⁹⁰, non seulement livre sans défense une foule de bonnes âmes aux pires mirages montant de l'Est, - mais encore, ce qui est bien plus grave, retarde l'individualisation et l'éclosion, chaque jour plus nécessaires, d'une digne et puissante Mystique moderne.

(34) En cette matière, le premier point (décisif !) à dégager et à fixer est que, une fois acceptées, dans les termes admis plus haut, notre Physique et notre Métaphysique, aucune hésitation n'est plus possible sur la direction à choisir en cette croisée des chemins. Dans un Univers qui s'enroule, pour un type d'être dont l'essence est de s'unir, la seule forme homogène de spiritualisation, la seule mystique viable, ne peuvent être (et ne sont, en fait, de plus en plus) qu'un geste, non point de relâchement, mais de convergence active et de concentration.

Et maintenant, ceci bien vu, essayons de définir et de décrire les deux modalités - l'une simplement rationnelle, l'autre spécifiquement chrétienne - suivant lesquelles, par une option instinctive et irrésistible, la foule humaine est en train, sous nos yeux, de s'engager en masse sur la route de l'Ouest.

[217]

(35) À la source psychologique de toute mystique se place, si je ne me trompe, l'attraction ou besoin (plus ou moins vague) poussant chaque élément conscient à s'unir au Tout qui l'environne. Certainement apparenté au sens sexuel, et aussi primordial que lui, ce sens *cosmique*, sporadiquement très vif chez certains poètes ou certains voyants, est resté jusqu'ici dormant, ou du moins localisé (sous une forme élémentaire et discutable) en quelques foyers orientaux. Or, en ces derniers temps, par suite de l'émergence, dans notre vision interne d'un Univers enfin noué sur soi et sur nous-mêmes à travers l'immen-

⁹⁰ Approché par la route de l'Est (identification) l'Ineffable n'est pas aimable ; atteint par la route de l'Ouest (Union), il est dans la direction prolongée de l'amour. Ce critère très simple permet de distinguer et de séparer comme antithétiques des expressions verbalement presque identiques chez un chrétien ou un Hindou. (Cf. plus haut, note 1, p. 209.)

sité du temps et de l'espace, il semble bien que le sentiment passionné d'une quasi-présence universelle tende à s'éveiller, à se rectifier et à se généraliser au sein de la conscience humaine. Sens de l'Évolution, sens de l'Espèce, sens de la Terre, sens Humain... Autant d'expressions préliminaires et diverses d'un même besoin nouveau d'unification, - toutes conformes, cela va sans dire, par ajustement même à l'objet qui les suscite et les excite, au type occidental de spiritualisation et d'adoration. Contrairement au plus tenace des préjugés, ce n'est pas d'Orient que nous viendra, - mais c'est chez nous, au cœur et foyer mêmes de la Technique et de la Recherche, que s'apprête à naître la Lumière.

(36) De ce point de vue, c'est dans la direction d'un néo-humanisme dynamique et progressif (c'est-à-dire fondé sur la conscience prise par l'Homme d'être devenu axe responsable de l'Évolution cosmique) que s'annonce, pour répondre aux besoins nouveaux et toujours grandissants de l'Anthropogénèse, une mystique de Demain. Mais, sous cette forme simplement « naturelle », la foi commune en un Avenir de la Terre (disposition capable, ou même peut-être seule capable, Yen suis convaincu, de créer l'atmosphère psychique requise pour une convergence spirituelle des consciences humaines), cette foi commune, dis-je, est-elle une religion suffisante jusqu'au bout ?... C'est-à-dire, pour soutenir et aimer, sans défaut [218] ni défaillance, jusqu'à son terme, l'effort évolutif d'hominisation, ne faut-il pas *en outre* que se manifeste et intervienne de façon explicite le foyer terminal de l'Enroulement biologique ? -Je le pense ; et c'est ici qu'intervient, pour relayer et consommer la foi en l'Homme, la Foi Christique.

(37) Couronnant à la fois le Phénomène Humain et la Métaphysique de l'Union, nous avons déjà rencontré deux fois la mystérieuse figure du Christ parousiaque ou ressuscité, en qui se consomment simultanément les deux processus jumelés de l'Enroulement et de la Plérômisation. Dans le « Christ-Oméga » l'Universel se précise et apparaît sous une forme personnelle : Biologiquement et ontologiquement parlant, rien de plus cohérent, et en même temps rien de plus

audacieux ⁹¹, que cette identification entrevue, aux limites supérieures de la Noogénèse, des propriétés en apparence contradictoires du Tout et de l'élément. Et psychologiquement, par conséquence nécessaire, rien de plus miraculeusement fécond, puisque, en ce Centre pressenti de la Sphère totale, des attitudes, des « passions » arrivent à se rejoindre et à se multiplier l'une par l'autre qui, dans tout autre espace mental, restent irrémédiablement séparées. « Se perdre dans le Cosmique » ; « Croire et se vouer au Progrès » ; « Aimer un autre être semblable à soi »... : voilà les seules combinaisons (indépendantes, ou même exclusives l'une de l'autre) possibles en milieu simplement humain. - « Aimer (d'amour, d'un amour vrai) l'Univers en formation, dans sa totalité et dans tous ses détails », « Aimer l'Évolution », voilà le geste intérieur, paradoxal, immédiatement réalisable en milieu Christique. Pour qui, en effet, a une bonne fois compris la nature d'un Monde où la Cosmogénèse, axée sur l'Anthropogénèse, [219] culmine dans une Christogénèse, - pour celui-là tout, dans chaque élément et événement de l'Univers, s'illumine, s'échauffe, s'anime, et devient adorablement aimable, - non pas directement en soi (comme le voudrait un panthéisme vulgaire), mais plus profond que soi c'est-à-dire au terme extrême et unique de son développement.

Impossible d'adhérer au Christ, dans cette perspective, sans s'efforcer de tout promouvoir en avant. Et voici, du même coup, la Communion devenant une participation passionnée à l'Action universelle ; et l'attente de la Parousie se confondant exactement, comme prévu (24), avec la montée d'une Maturation humaine ; et le mouvement ascensionnel vers l'« En Haut » se combinant harmonieusement avec la propulsion En Avant... Tout ceci avec le résultat que la charité chrétienne, généralement décrite comme une simple huile de douceur répandue sur la peine du Monde, se découvre comme l'agent le plus complet et le plus actif de l'Hominisation.

Par elle, d'abord, l'effort évolutif réfléchi, pris dans chacune de ses parties aussi bien que dans son ensemble, se charge d'amour, nous

⁹¹ Laissée à elle-même, la Biologie n'oserait sans doute pas pousser les effets de socialisation au-delà d'une Réflexion commune (unanimité), réunissant et arc-boutant les éléments pensants en une sorte de voûte, - mais sans apparition d'un Centre de conscience commun.

l'avons dit, ce qui est la seule façon de déchaîner jusque dans leur fond ses réserves psychiques tout entières.

Par elle, encore, les souffrances d'échec et de diminution (elles-mêmes !), transformées en facteur d'excentration unitive (je veux dire de don et de « passage » en un Autre plus grand que soi), cessent d'apparaître comme un déchet de la Création pour devenir, par une merveille d'énergétique spirituelle, facteur positif de sur-évolution : suprême et véritable solution du Problème du Mal (cf. plus haut, note 1, p. 212).

Par elle, enfin, les molécules humaines, non seulement comprimées du dehors les unes sur les autres, mais intériorisées les unes aux autres par accession à un Centre commun, peuvent espérer entrer, sans déformation, dans le champ pressenti de leurs terrifiantes affinités.

En somme, pour faire marcher à pleine puissance, sans en déformer un seul rouage, l'immense et redoutablement [220] complexe moteur de l'Évolution, la Mystique chrétienne, forme supérieure et personnalisée de la Mystique de l'Ouest, se découvre à la réflexion comme l'énergie parfaite, comme l'énergie par excellence. - Sérieux indice que rien ne saurait l'empêcher de devenir la Mystique universelle et essentielle de demain.

CONCLUSION

(38) Une phénoménologie de l'Enroulement , aboutissant à la notion de Super-Réflexion. Une métaphysique de l'Union culminant en la figure du Christ-Universel. Une mystique de Centration, se résumant dans l'attitude totale et totalisante d'un amour de l'Évolution. Super-Humanité couronnée par un Super-Christ, principe lui-même d'une Super-Charité. - Telle, suivant trois faces cohérentes et complémentaires, se manifeste à notre pensée, à notre coeur, à notre action, l'unicité organique d'un Univers convergent * .

* Paris, 12 août 1948.

[221]

APPENDICE

1. *Note au Phénomène Humain*. Sur certaines analogies ou relations cachées entre *Gravité et Conscience*.

Entre la *concentration* « *massique* », graduelle et irréversible, de la Matière sur soi par effet de gravité, et sa *centration psychique*, également graduelle et irréversible, par effet d'enroulement organique, se laisse certainement pressentir une curieuse parenté. Les deux processus n'apparaissent l'un et l'autre que dans l'Immense (Immense spatial ou Immense de complexité). Ils tendent tous les deux à un reploiement d'ordre total et universel. Enfin ils ne cessent, l'un et l'autre, de s'appuyer l'un sur l'autre au cours de leur développement (sans gravité, ni grosses molécules, ni planétisation humaine.)

Si la gravité n'est en dernière analyse, comme semble l'admettre pour de bon la Physique moderne, qu'un effet d'inertie lié à *une courbure* de l'Espace-Temps, ne faudrait-il pas en conclure que la Vie se comporte, et peut être physiquement traitée, de son côté, comme une autre forme d'« inertie », correspondant, celle-ci, non plus à une incurvation, mais à une *intériorisation* du même « continuum » ?...

Poser la question n'est 0 évidemment pas la résoudre. Mais ne serait-ce déjà pas un premier pas de fait que d'avoir ramené les deux phénomènes aux mêmes dimensions et à la même dignité d'« effets cosmiques universels » ?

[222]

2. *Note au Phénomène Chrétien. - Sur la nature « bi-axe » de l'Incarnation.*

Tant que l'Univers était considéré comme un système statique, - c'est-à-dire, en pratique, d'étoffe génétiquement amorphe -, l'avènement en lui du Royaume de Dieu ne soulevait aucune difficulté structurelle. Sur le Verbe incarné, en effet, n'avaient qu'à s'ajuster (à la mesure et à la demande de Celui-ci) les nappes *plastiques* de la destinée humaine. - Dès lors, par contre (tout est là !), que l'Univers se définit (comme de nos jours) en termes, *non plus de Cosmos*, mais de *Cosmogénèse*, le problème de l'Incarnation se complique, puisqu'il s'agit désormais d'ajuster entre eux deux axes différents et partiellement autonomes : celui de l'Anthropo-, et celui de la Christo-génèse.

D'où l'importance, ou plutôt la nécessité, d'une Christologie où coïncident les points (humain et christique) de maturation planétaire et de parousie.

3. *Note à la Métaphysique. Sur la Notion d'« entités couplées ».*

Plutôt que de regarder, ainsi que je l'ai fait (Cf. (26)), l'esse comme ultérieurement définissable par l'*unire* ou (l'*uniri*), mieux vaudrait peut-être considérer les deux notions d'être et d'union (ou, si l'on préfère, de *mobile* et de mouvement) comme formant un couple naturel dont les deux termes (aussi primitifs l'un que l'autre, et radicalement irréductibles l'un à l'autre) sont cependant ontologiquement inséparables (telles les deux faces d'un même plan) et assujettis à varier simultanément dans le même sens ⁹².

⁹² Ce dernier point caractérisant ce qu'on pourrait appeler les couples de *première espèce*. Dans d'autres couples (*de deuxième espèce*) - par exemple Esprit-Matière (c'est-à-dire Unité-pluralité), les deux termes associés varient en sens inverse l'un de l'autre.

[223]

L'introduction, en métaphysique, de telles entités couplées (bien représentées, en Physique par exemple, par les couples masse-vitesse, ou électricité-magnétisme, - ou, en Psychologie, par le couple intelligence-amour) représenterait peut-être un sérieux progrès pour notre pensée. Ainsi, en effet, tomberaient bien des faux problèmes, soulevés par la tentation sophistique d'isoler ou de hiérarchiser indûment les deux termes de chaque couple. Sans compter qu'une ligne nouvelle de réflexion se trouverait ouverte pour approcher le problème des relations à l'intérieur du plus mystérieux de tous les couples : celui formé par l'*Ens a se* et l'*être participé*.

Auvergne, Les Moulins, par Neuville, 26 août 1948.

[225]

Les directions de l'avenir

12

**QUELQUES REMARQUES
« POUR Y VOIR CLAIR »
SUR L'ESSENCE DU SENTIMENT
MYSTIQUE**

Hiver 1951

[Retour à la table des matières](#)

[227]

1. Essentiellement, le Sentiment mystique est un sens et pressentiment de l'Unité totale et finale du Monde par-delà sa multiplicité présente et sentie : sens « cosmique » de *l'Oneness*. Ceci vaut pour l'Hindou et le Sufi aussi bien que pour le Chrétien. Ceci permet de mesurer la « teneur » mystique d'un texte ou d'une vie. Mais ceci s'exprime, suivant les cas, assez différemment.

2. A priori et a posteriori, deux façons principales (et deux seules ?) se présentent, et ont été tentées par les mystiques pour réaliser l'Oneness. (Deux voies, ou plutôt deux *composantes*, jusqu'ici plus ou moins confondues).

a) Première voie : devenir un avec tout par co-extension « avec la sphère ». C'est-à-dire par suppression de toute détermination interne et externe, rejoindre une sorte d'Étoffe commune *sous-jacente* à la variété des êtres concrets. Accession à un *Fond Commun* (« Common ground » d'A. Huxley).

Ce geste aboutit à une *identification* de tous et chacun avec le Common ground, - à un Ineffable de dé-différenciation et de dé-personnalisation.

Par définition et par structure, mystique SANS AMOUR.

b) Deuxième voie : devenir un avec tout par accession au Centre de la sphère cosmique conçue comme en état (et puissance) de concentration sur elle-même avec le Temps. Non plus par « dissolution », mais au contraire par paroxysme de ce qu'il y a de plus incommunicable en chaque élément.

[228]

Ce geste aboutit à une UNIFICATION ultra-personnalisante, ultra-déterminante et ultra-différenciante, des éléments au sein d'un *Foyer commun* ; - effet spécifique de l'AMOUR.

Dans le premier cas, Dieu (un Dieu « impersonnel ») était *Tout*. Dans le second cas, Dieu (un Dieu ultra-personnel, parce que « centrique » est *Tout en Tous* (formule même de saint Paul).

3. Il semble que seule la deuxième voie - Voie non encore formulée dans aucun « livre » (!) - (« voie de l'Ouest », née du contact Christianisme-Monde moderne) soit le vrai geste « vers et pour » l'Oneness. Seule, cette voie de *l'unification* :

a) sauve les faits et l'Histoire (la Science et l'Histoire) qui nous révèlent la Conscience (l'Esprit) comme un processus de différenciation et de synthèse,

b) et, en même temps, sauve, chez l'homme « spirituel », cette intensité, cette ardeur, ce « drive », inséparables, pour nous, de l'idée de véritable mystique. - Voie de tension, non de détente...

4. Par structure (théologie) et par pratique (primat de la Charité), le Christianisme suit (il *est*) la Voie No 2.

Il faut cependant reconnaître que, par suite d'un certain excès d'anthropomorphisme (ou de nationalisme primitif) le courant mystique judéo-chrétien a eu une certaine peine à se dégager d'une perspective où l'Oneness était cherchée trop uniquement dans la *Singularité*, plutôt que dans le *Pouvoir Synthétique* de Dieu. Dieu aimé *par-dessus* toutes choses (plutôt que en et à *travers* toutes choses). De là une certaine « maigreur » de la mystique des prophètes et de beaucoup de saints mystique trop « juive » ou trop « humaine » au sens limitatif pas assez universaliste et cosmique (des exceptions, naturellement : Eckhart, François d'Assise, saint Jean de la Croix...).

5. Je ne ferai que mentionner une manière perversie de chercher l'Oneness :

« dans la destruction et la Mort, supprimant le Multiple, pour ne laisser subsister que « Dieu ».

Il est douteux que cette interprétation morbide ait jamais alimenté un véritable courant religieux et mystique. Mais, à titre de gauchissement ou de perversion, elle est à surveiller comme un danger *toujours possible* (la *souffrance d'annihilation* étant confondue avec la *souffrance de transformation*). Est-il bien sûr que des traces de cette « illusion » ne se retrouvent pas dans certaines interprétations du sens de la Croix ?... *

* Hiver 1951.

[231]

Les directions de l'avenir

13

UN SOMMAIRE DE
MA PERSPECTIVE « PHÉNOMÉNO-
LOGIQUE »
DU MONDE. POINT DE DÉPART
ET CLEF DE TOUT LE SYSTÈME.

New York, 14 janvier 1954.

[Retour à la table des matières](#)

[233]

« Il existe, se propageant à contre-courant à travers l'Entropie, une dérive cosmique de la Matière vers des états d'arrangement de plus en plus centro-complicés (ceci en direction - ou à l'intérieur - d'un « Troisième Infini », *l'Infini de complexité*, aussi réel que l'Infime et l'Immense). Et la conscience se présente expérimentalement comme l'effet ou propriété *spécifique* de cette Complexité poussée à des valeurs extrêmes. »

Si l'on applique à l'Histoire du Monde cette loi de récurrence (dite « de complexité-conscience »), on voit se dessiner une série montante de points critiques et de développements singuliers, - qui sont les suivants

1) Point critique de Vitalisation.

Quelque part au niveau des Protéines , une émergence initiale de la Conscience se produit au sein du Pré-vivant (au moins pour notre expérience). Et grâce au mécanisme concomitant de « reproduction », la montée de Complexité s'accélère sur Terre par *voie phylétique* (genèse des Espèces, ou Spéciation).

À partir de ce stade (et dans le cas des vivants supérieurs) il devient possible de « mesurer » la marche de la Complexification organique par les progrès de la Cérébration. Grâce à cet artifice se détache, au sein de la Biosphère, un axe privilégié de Complexité-Conscience : celui des Primates.

[234]

2) Point critique de Réflexion (ou d'Hominisation).

À la suite de quelque mutation cérébrale « hominisante » se produisant chez les Anthropoïdes vers la fin du Tertiaire, la Réflexion psychique (non seulement « savoir », mais « savoir que l'on sait ») fait irruption dans le Monde, et ouvre un domaine entièrement nouveau à l'Évolution. En l'Homme, sous les apparences d'une simple « famille » zoologique nouvelle, c'est en fait une deuxième espèce de Vie qui commence, avec son nouveau cycle d'arrangements possibles et son enveloppe planétaire spéciale (la Noosphère).

3) Développement de la Co-réflexion (et montée d'un Ultra-Humain).

Appliqué au grand phénomène de la Socialisation humaine, le critère de Complexité-Conscience donne des indications décisives. D'une part, dans la société humaine, un irrésistible et irréversible arrangement technico-culturel, de dimensions noosphériques, est manifestement en progrès. Et d'autre part, par effet de co-réflexion, l'esprit humain ne cesse de s'élever collectivement (grâce aux liaisons tissées par la technique) à la perception de dimensions nouvelles : organicité évolutive et structure corpusculaire de l'Univers, par exemple. Le couple « organisation-extériorisation » reparaît, ici avec évidence. Ce qui veut dire que, sous nos yeux, le processus fondamental de Cosmogénèse continue à opérer comme avant (ou même repart de plus belle) ⁹³. Considéré dans sa totalité zoologique, [235] l'Humanité offre le spectacle unique d'un phylum se synthétisant organico-psychiquement sur lui-même. Vraiment une « corpusculisation » et

⁹³ La seule différence étant que, à partir de l'Homme, tout à fait clairement, la complexification cosmique prend la forme, non plus seulement d'un arrangement trouvé fortuitement, par effet de grands nombres, - mais, ultimement, dans ses portions les plus vives, d'un self-arrangement planifié.

sur lui-même. Vraiment une « corpusculisation » et une centration (un centrage) sur soi de la Noosphère *as a whole*.

4) Probabilité d'un point critique d'Ultra-reflexion en avant.

Si on l'extrapole dans le futur, la convergence technico-mentale de l'Humanité sur elle-même impose la prévision d'un paroxysme de co-réflexion, à quelque distance finie en avant de nous dans le Temps : paroxysme qui ne peut se définir mieux (ni même autrement) que comme un point critique d'Ultra-réflexion. Nous ne saurions naturellement imaginer ni décrire un tel phénomène (qui implique apparemment une évansion hors de l'Espace et du Temps). Cependant, certaines conditions énergétiques précises auxquelles l'événement prévu doit satisfaire (activation croissante à son approche, chez l'Homme, du « goût d'évoluer » et du « vouloir vivre ») nous obligent à penser qu'il coïncide avec un accès définitif à l'Irréversible (puisque la perspective d'une Mort totale arrêterait net, par découragement, la suite de l'Hominisation).

C'est à ce terme supérieur de la co-réflexion (c'est-à-dire, en fait, de l'unanimisation) humaine que j'ai donné le nom de « Point Oméga » : foyer cosmique personnalisant d'unification et d'union.

5) Vraisemblance d'une réaction (ou « réflexion ») d'Oméga sur l'Humain en cours de co-réflexion (Révélation et Phénomène chrétien).

Plus on réfléchit à la nécessité d'un Oméga pour soutenir et animer la continuation de l'Évolution hominisée, plus on s'aperçoit de deux choses :

- la première, c'est qu'un Oméga purement conjecturé [236] (purement « calculé ») serait bien faible pour entretenir au cœur de l'Homme une passion suffisante pour le faire s'hominiser jusqu'au bout ;

- et la seconde c'est que, si Oméga existe réellement, il est difficile de concevoir que son suprême « Ego » ne se fasse pas directement sentir comme tel, de quelques manières, à tous les « ego » inchoatifs (c'est-à-dire à tous les éléments réfléchis) de l'Univers.

De ce point de vue, la vieille et traditionnelle idée de «révélation » reparaît, et se ré-introduit (cette fois par voie de biologie et d'énergétique évolutive) en Cosmogénèse.

Et, de ce point de vue aussi, le courant mystique chrétien prend une signification et une actualité extraordinaires.

Car s'il est vrai que, de toute nécessité énergétique, le processus de complexité-conscience exige absolument, pour s'achever, la chaleur de quelque Foi intense, - il est également vrai (la chose saute aux yeux pourvu qu'on se donne la peine de faire un tour d'horizon) qu'aucune Foi n'est présentement en vue, capable d'animer pleinement (en l'amorçant) une Cosmogénèse de convergence, excepté celle en un Christ « plérômisant » et « parousiaque », *in quo omnia constant* * 94.

Fin du texte

* New York, 14 janvier 1954.

94 « En qui tout subsiste », Col. 1, 17. (N.D.E.)